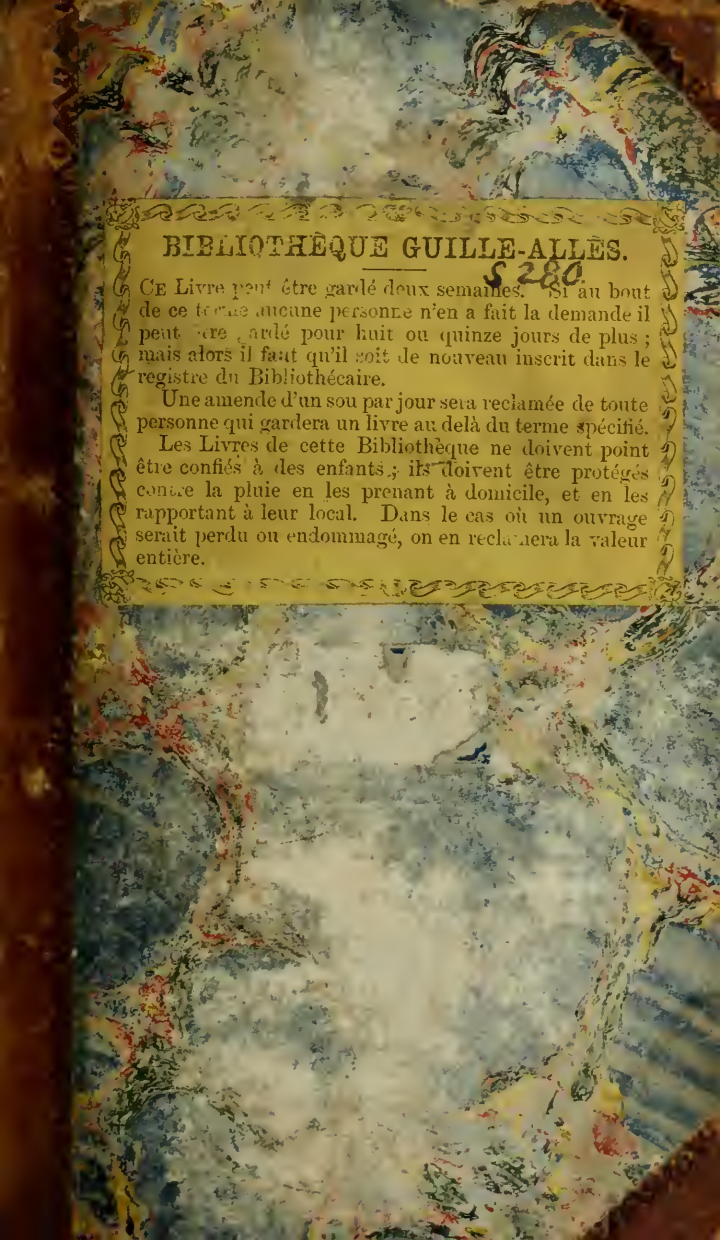
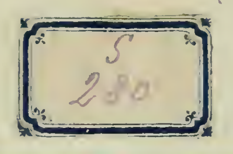



5
280

Harriet Sophia Le Roy
July 28th 1839

LES
MÈRES DE FAMILLE.

LES
MÈRES DE FAMILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

LES MÈRES DE FAMILLE

PAR J. N. BOUILLY,

Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires.

Accipe tot flores, quot benefacta dabas. (Le Maire)

Recevez autant de fleurs que vous répandiez de bienfaits.



TOME SECOND.



à Paris

CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,

Rue St. Jacques, N.º 59.

LE DANGER DE L'EXEMPLE.



" Maman, comment me trouves-tu? "

LES MÈRES DE FAMILLE.

LE DANGER DE L'EXEMPLE.

Si la mère de famille pouvait prévoir de quelle importance est l'exemple qu'elle donne, et combien il influe sur le sort de ses enfans, elle ne prononcerait pas un seul mot devant eux, ne ferait pas la moindre démarche, sans se dire : « L'impression que je » produis sur les jeunes cœurs que je » dirige, ne s'effacera jamais : elle » doit m'attirer leurs respects ou leur » mépris, leur amour ou leur indif- » férence; et cette opinion que je

» donnerai de moi, me suivra dans
» la tombe. »

Oh, qu'elle a d'empire sur les âmes élevées, l'opinion qu'on doit laisser après soi ! que de consolations elle jette sur les peines de la vie, quand elle doit faire chérir notre mémoire ; et que de force elle nous donne pour supporter les caprices du sort et l'injustice des hommes! mais aussi qu'il est poignant et cruel ce souvenir vengeur qui plane à jamais sur notre cendre flétrie ! que de regrets déchirans il nous cause ! quelle effrayante éternité il présente à la pensée !

Amélie de Saint-Phar, fille d'un conseiller d'état, avait épousé à dix-sept ans le baron de Norlis, secrétaire de l'ambassade de France auprès de la cour de Russie. Elevée par une mère insouciante et coquette, gâtée dès son enfance, Amélie ne s'était livrée qu'aux

talens qui font briller dans le monde. Aucune étude sérieuse, aucun livre de morale et de religion, n'avaient occupé les instans de sa jeunesse : le peu d'instruction qu'elle avait acquise, était le fruit de quelques lectures faites au hasard, et de la nécessité d'éviter les humiliations de l'ignorance. Douée d'une imagination vive, mais sans aucun ordre dans les idées ; d'un esprit pétillant, mais sans retenue, et ne visant qu'à l'originalité ; prodigue de bons mots, au risque de blesser l'amitié, de faire rougir la pudeur, Amélie joignait à tous ces faux brillans, à cet éclat de placage, une figure piquante, une grace irrésistible, et cette insinuante familiarité qui surprend, enlace, et semble attirer tous les hommages : c'était en un mot une de ces femmes à la mode, dont les goûts et les sensations changent selon

les intempéries de l'air; une de ces folles du grand ton, qui ne tiennent que d'une main légère, les rênes de leur destinée : errant sans réfléchir sur tous les objets qu'elles rencontrent; et toujours escortées d'un essaim de jeunes fous d'autant plus acharnés à les arrêter un instant dans leur course vagabonde, qu'il est difficile de les suivre et d'attirer leurs regards.

Parmi les nombreux adorateurs d'Amélie, fut le baron de Norlis, unique rejeton d'une famille honorable de Strasbourg, et l'un des plus habiles diplomates de France. A force de voir voltiger dans les cercles du jour, la jeune et brillante de Saint-Phar, il fut tenté de la fixer, lança sur elle tous les traits de l'amour ; et semblable au chasseur habile qui suit l'hirondelle dans les sinuosités de son vol, il l'atteignit, s'en fit aimer et devint son

époux. Il ne tarda pas à s'apercevoir que cette brillante conquête flattait son amour-propre aux dépens de son bonheur. Les fleurs qui formaient sa chaîne, s'effeuillèrent promptement; et comme le dit un de nos plus aimables moralistes : « *Rien ne rend plus pesans les nœuds de l'hymen, que la légèreté d'une femme......* » Mais, après tout, Amélie ne l'avait point trompé : sa réputation de brillante étourdie, était trop étendue, pour que son mari lui fît le moindre reproche. Ellemême l'avait prévenu de toute la légèreté de son caractère. S'armer de patience, et rire des extravagances de sa femme, tant qu'elles n'étaient pas poussées trop loin, fut le seul rôle que dut jouer le baron de Norlis. Il était d'ailleurs trop spirituel et connaissait trop bien le monde, pour y porter des doléances qui n'eussent fait que le

ridiculiser. Un événement vint toutefois verser dans son âme une heureuse sécurité : la jeune baronne mit au monde une fille qu'elle appela Noëmi. Elle voulut allaiter cette enfant qui parut s'emparer tellement des affections et de tous les instans de sa mère, qu'on avait de la peine à reconnaître dans la baronne cette hirondelle voltigeante et s'égarant dans les airs : ce n'était plus qu'une douce et fidèle colombe occupée jour et nuit à couvrir de ses ailes le tendre fruit de son amour. Le baron de Norlis était au comble de la joie : aussi heureux époux qu'il était heureux père, il se félicitait plus que jamais du parti qu'il avait pris ; et répétait sans cesse qu'il ne faut désespérer de rien quand on aime ; et que, pour juger une jeune femme, il faut attendre qu'elle soit mère........ Mais à peine la nourriture de Noëmi

fut-elle terminée, que la fidèle colombe se remit à voltiger. Vainement le baron voulut la suivre dans son vol capricieux, elle échappait à sa vue : il se trouva de nouveau réduit à souffrir et se taire : rôle assez difficile, mais toujours le plus prudent et le plus sûr en pareil cas.

Noëmi venait d'achever sa troisième année, lorsque son père reçut l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg. Si l'impossibilité de dompter le caractère de sa femme, et le désir d'éviter un éclat, l'avaient retenu jusqu'alors dans une circonspection prudente et forcée, il ne put se résoudre à voir sa fille prendre, dans son absence, les principes et les goûts de sa mère. Il apprit à celle-ci que son aïeule maternelle, la comtesse de Merville, dont il attendait une grande fortune, et qui habitait Strasbourg, lui avait fait promet-

tre de conduire auprès d'elle son arrière petite-fille, en se rendant à son ambassade. Il partit donc avec l'enfant dont l'absence coûta quelques larmes à la baronne : la nature ne perd jamais ses droits. Elle s'imaginait que ce n'était qu'une quinzaine à passer, sans voir et caresser sa charmante petite, qui déjà semblait offrir sur ses traits enfantins la piquante physionomie de sa mère. Cependant un mois s'était écoulé: le baron de Norlis, au moment d'arriver à Saint-Pétersbourg, fit remettre à sa femme une lettre dans laquelle, voulant encore lui cacher les motifs de l'éloignement de sa fille, il lui disait que sa respectable aïeule avait conçu pour Noëmi une si grande tendresse, qu'elle lui avait fait promettre que cette jolie enfant resterait quelque temps à Strasbourg, pour charmer et consoler sa vieillesse. Le baron terminait sa

lettre en faisant observer à sa femme qu'il s'était trouvé dans la nécessité de céder aux vœux de la comtesse éloignée de tous les siens, et livrée à des séductions étrangères.

Amélie, depuis le départ de son mari, se trouvait plus que jamais entraînée dans le tourbillon du grand monde, et voguait à pleines voiles sur l'océan des plaisirs. Elle supporta l'éloignement de son enfant avec la légèreté qui la caractérisait. Après quelques regrets qui toujours s'échappent du cœur d'une mère, elle avoua que sa chère Noëmi serait aussi bien soignée qu'à Paris, que sa santé ne pourrait qu'y gagner : tout bien considéré, elle n'était pas fâchée d'être exempte d'une surveillance qui l'eût gênée dans ses habitudes ; et puis l'enfant continuellement auprès de la comtesse de Merville, serait l'objet de

toutes ses affections, et l'empêcherait de disposer en faveur d'étrangers, des biens considérables, dont le baron était l'unique héritier. Car tel est chez la majeure partie de nos femmes à la mode, l'avidité des richesses, qu'elle étouffe dans leurs âmes jusqu'au plus doux sentiment de la nature : leurs dépenses sont à la vérité si fortes et si multipliées, qu'elles craignent toujours de n'y pouvoir suffire. C'est un torrent rapide et dévastateur qui doit entraîner sans pitié tout ce qui se trouve sur son passage.

Il s'écoula donc plusieurs années, sans que la baronne pût jouir du bonheur de voir et d'embrasser sa fille. Elle en avait souvent des nouvelles que lui donnait la comtesse de Merville ; elle en reçut bientôt de Noëmi elle-même qui, dirigée par la meilleure et la plus respectable des femmes, faisait des

progrès rapides dans tout ce qui compose une éducation pieuse et distinguée. Cependant le baron de Norlis revint passer quelques mois à Paris, sans amener avec lui Noëmi. Amélie en fut vivement blessée; elle commença même à soupçonner qu'on voulait l'empêcher d'élever sa fille : elle éclata, menaça d'aller la reprendre à la comtesse; mais le baron sut la calmer en l'assurant que cette respectable femme ne pouvait plus se passer de son élève. Il ajouta que ce serait en même temps priver cette enfant du sort brillant qui l'attendait, puisqu'elle était en quelque sorte destinée au jeune comte d'Armantière, aide-de-camp d'un maréchal de France, et qui devait un jour succéder dans la pairie au chef de sa famille.... L'orgueil et l'ambition étouffèrent le cri de la nature : et la baronne éblouie d'un avenir aussi brillant, en-

traînée par l'idée de voir un jour sa fille l'épouse d'un pair de France, et présentée à la cour, consentit à laisser Noëmi jusqu'à l'époque de son mariage, auprès de sa bisaïeule : elle déclara toutefois à son mari qu'elle irait passer quelque temps auprès de sa fille, à chaque voyage qu'il ferait en Russie.

Le baron fut contraint de se rendre aux justes désirs d'une mère : il la conduisit plusieurs fois à Strasbourg où toujours elle trouvait sa chère Noëmi plus belle, aussi modeste et joignant des talens remarquables à une instruction profonde, à une piété vraie, dégagée de tout fanatisme, et par cela même, enracinée pour jamais dans le jeune cœur où l'avait fait germer la comtesse. Celle-ci comblait la baronne de tendresse, de présens, et lui donnait des fêtes où cette brillante étour-

die s'abandonnait, sans y songer, à des inconséquences qui pouvaient blesser l'aïeule de son époux ; mais la véritable religion est toujours indulgente : madame de Merville fut la première à couvrir du voile de la tolérance la conduite de la baronne, qui s'ennuya bientôt au sein de cette famille respectable où elle n'osait se livrer à ses folles habitudes. Elle revint à Paris, après avoir pressé dans ses bras Noëmi qu'elle se proposait déjà de corriger des ridicules de la province, dès qu'elle serait de retour auprès d'elle.

Cette époque tant désirée par madame de Norlis, arriva plutôt qu'elle ne l'espérait. La comtesse de Merville mourut presque subitement : sa dernière pensée fut pour Noëmi, qu'elle était effrayée de laisser à la disposition de sa mère. Elle expira dans les bras de sa petite-fille qu'elle recom-

manda vivement à son vieux valet-de-chambre Germain, lui faisant promettre de ne jamais se séparer d'elle, et de la remettre à son père, lorsqu'il serait arrivé de Saint-Pétersbourg. Le vieux domestique fut fidèle à remplir sa promesse; il s'attacha particulièrement au service de Noëmi, autant par devoir que par inclination. Il avait vu se former sous ses yeux cet ange de bonté, de grace et de candeur; il éprouvait une sorte de fierté à la voir professer les principes, imiter la bienfaisance et la douce piété de son ancienne maîtresse. Il lui semblait que rien au monde ne pouvait lui ravir le dépôt sacré dont il était l'heureux dépositaire.

Mais bientôt la baronne de Norlis se rendit à Strasbourg; et d'accord avec le fondé de pouvoir de son mari, il fut convenu qu'aussitôt que les af-

faires de la succession seraient réglées, Noëmi reviendrait dans la maison paternelle. Vainement le vieux Germain essaya de s'y opposer, en alléguant les ordres que la comtesse lui avait donnés en mourant. Il n'était armé d'aucun écrit qui, dans tous les cas, ne pouvait priver une mère des droits les plus sacrés; et tout ce qu'il obtint, ce fut d'accompagner sa jeune maîtresse à Paris, et de rester exclusivement attaché à sa personne.

Voilà donc Noëmi transportée tout-à-coup de l'honorable demeure qu'elle occupait à Strasbourg, à l'hôtel de sa mère. Quel changement pour elle dans ses goûts et dans ses habitudes! Au lieu de se lever à sept heures précises et d'aller à la messe à huit, elle ne pouvait traverser l'appartement de la baronne avant dix heures, ne déjeûnait qu'à onze, et par conséquent

ne se rendait jamais à l'église avant midi. Souvent même, sans le fidèle Germain qui seul l'y conduisait, elle eût été contrainte de manquer à ce pieux devoir auquel l'avait habituée la comtesse. Cet usage paraissait ridicule à tous les gens de l'hôtel : Noëmi, malgré tout le zèle de son fidèle serviteur, éprouvait chaque jour de nouveaux obstacles. La baronne, tout en feignant de respecter ses principes de piété, lui fit observer que ce qui, dans la province, était d'une exécution facile, devenait souvent impossible dans Paris, par les usages établis ; que d'ailleurs les différens maîtres qu'elle avait, ne pourraient la laisser libre de vaquer à de pareils devoirs journaliers ; qu'enfin les jeunes personnes les mieux élevées, n'assistaient à l'office divin qu'une fois la semaine ; et qu'un des premiers dogmes de la religion, était de se con-

former aux usages, aux volontés de sa mère.... Noëmi fut donc contrainte à ne plus assister à la messe que tous les dimanches. Elle cherchait à s'en dédommager par les offices les plus longs; mais impossible d'aller entendre les vêpres : c'était justement l'heure où sa mère recevait au salon les personnes qui dînaient chez elle; et Noëmi l'aidait à en faire les honneurs, afin de s'habituer à ces usages du beau monde, à ce ton par excellence qui lui manquait encore. Elle fut donc, à son grand regret, forcée d'accompagner sa mère qui, se levant tard, ne pouvait arriver à l'église qu'à une heure, pour assister à une messe de mode et d'étiquette.

Ces premiers changemens qui s'opéraient dans les habitudes morales de Noëmi, et dont elle souffrait en silence, furent suivis de ceux qu'il lui

fallut apporter dans ses habitudes physiques, et sur-tout dans sa toilette. Les robes qu'elle avait fait faire à Strasbourg, ne pouvaient plus lui convenir : d'abord la coupe en était gothique et ridicule ; elles avaient un corsage trop large, trop haut monté sur-tout, et de longues manches descendant jusque sur les mains. Noëmi fut conduite chez la célèbre Victorine : celle-ci renouvela toute sa garde-robe, et lui fit des vêtemens qui, dégageant sa jolie taille et son corsage, en faisaient ressortir les graces naturelles, les contours ravissans. Noëmi, malgré l'embarras et la gêne où elle se trouvait dans ces robes modernes, ne pouvait s'empêcher d'en admirer l'élégance et le goût : elle avouait qu'il n'y avait que Paris pour inventer tout ce qui faisait valoir les dons qu'on a reçus de la nature. Elle avait le plus joli pied, la jambe

fine et les bras modelés par les graces. Elle s'habitua sans peine à remplacer ses bas de coton tout unis, par des bas de soie à jour; ses chaussures de peau de chèvre, par des souliers de satin blanc, qui la serraient beaucoup; mais on peut bien souffrir un instant, pour avoir le plaisir de s'entendre dire : « Oh! la jolie tournure! vit-on jamais » de pied plus charmant ?.... » C'était ce que répétait sans cesse la baronne à Noëmi : celle-ci ne s'étudiait plus qu'à se modeler sur sa mère, qu'à pouvoir imiter cette aisance ravissante, ce port de tête à la fois noble et piquant, ce coup-d'œil quêteur, ce nez au vent et flairant le plaisir.... Il n'y eut qu'une seule chose qu'elle n'eut pas le courage d'imiter de la baronne : c'était la nudité de la partie supérieure de son sein. Vainement cette mère imprudente se moquait de la scrupu-

leuse retenue de sa fille, que devant tout le monde, elle appelait la *petite Dévote;* vainement elle lui fit don des plus jolis schals de gaze et de légers tissus de cachemire; Noëmi se montrait toujours couverte d'un fichu fort épais, qu'elle attachait sous son menton. C'était déjà bien assez qu'elle osât exposer aux regards profanes ses bras charmans et sa jambe presque nue; elle voulait du moins rendre hommage aux principes qu'elle avait reçus, et ménager un dernier asile à la pudeur.

Mais que d'obstacles elle eut à vaincre! que de combats il lui fallut supporter! comment, dans un cercle nombreux où l'on joue à mille petits jeux, dans un bal où la chaleur et la vivacité des mouvemens semblent écarter tout vêtement importun, comment fera la pauvre Noëmi, pour conserver cet épais fichu qui la couvre? c'est se don-

ner un renom de bégueule, qui peut déplaire à sa mère. D'ailleurs presque toutes les jeunes personnes de son âge, avec lesquelles elle se trouve, ne portent qu'une gaze légère, qu'un tulle fort étroit : sa mère enfin, que son devoir est d'imiter et dont elle cherche continuellement à prendre la tournure et la grace, n'est-elle pas elle-même vêtue comme le sont toutes les dames qui forment sa société habituelle?...... Voilà donc Noëmi qui d'abord se réduit à un fichu-guimpe dont les plis multipliés satisfont encore sa pudeur : bientôt elle ne porte plus qu'un simple fichu à la vierge de linon-gaze; enfin invitée à l'une des réunions les plus brillantes qu'elle eût encore vues, et fatiguée d'entendre sa mère l'appeler continuellement la *petite Dévote*, elle se contente d'un tulle très-fin, qu'elle pose autour du corsage de la robe dé-

licieuse qu'elle doit mettre, s'arme de courage, descend au salon où l'attendait sa mère en grande toilette, et convaincue que la victoire qu'elle vient de remporter sur elle-même, lui fera grand plaisir, elle l'aborde en lui disant, les yeux baissés et rougissant encore : « Maman, comment me » trouves-tu ?... » Ce succès, que la mère la plus insensée regardait comme un triomphe, fut scellé par de tendres caresses. La baronne félicita Noëmi d'avoir vaincu les gothiques préjugés dont on avait investi son enfance ; elle se réjouit de l'avoir amenée à ces usages reçus dans la capitale, et que ne frondent les prudes de province, que par l'impossibilité de les imiter. Elle s'empressa de conduire Noëmi à la grande réunion où elle devait enfin la voir étaler tous les charmes dont la nature l'avait comblée. La jeune initiée

ne pouvait se défendre d'une joie secrète qu'elle laissait échapper; mais qui fut encore une fois troublée par le vieux Germain. Celui-ci la voyant passer dans l'antichambre, et choqué de la nouvelle toilette de cette Noëmi, naguère si modeste, lui fit entendre ces paroles expiatoires : « Ah! si ma » pauvre maîtresse vivait encore!... » Elles produisirent sur le cœur toujours pur de la jeune fille, un effet très-remarquable; mais bientôt il se dissipa dans le tourbillon des plaisirs qui vinrent l'assiéger de toutes parts. Elle eut un succès complet : les yeux continuellement attachés sur sa mère, elle en imitait si parfaitement la grace et le maintien, qu'on la prit pour une des jeunes beautés de Paris les plus habiles dans l'art de plaire. Elle rentra vers les trois heures du matin, encore éblouie de cette fête ravissante, eni-

vrée des hommages qu'elle y avait reçus; et cédant à la fatigue qui l'accablait, elle s'abandonna délicieusement au sommeil.... oubliant, pour la première fois, sa prière du soir.

Le lendemain, Noëmi, levée à midi, ne songea seulement pas à se rendre à l'église. Après un ample déjeûner où se trouvèrent plusieurs jeunes danseurs de la veille, qui étaient venus savoir des nouvelles de ces dames, elle accompagna sa mère au bois de Boulogne, dans un brillant landeau. Là, nouveau triomphe pour Noëmi : enveloppée d'un riche cachemire et coiffée d'un chapeau moderne de chez Herbaut, elle attira tous les regards. Les cavaliers les plus élégans s'arrêtèrent sur son passage; et partout elle entendait dire que la fille était bien digne de la mère.

Dans cette promenade, rendez-vous

ordinaire de tout ce que Paris compte de femmes à la mode, Noëmi avait aperçu plusieurs dames distinguées, vêtues en amazone, qui montaient un cheval fringant, et qu'escortaient plusieurs écuyers protecteurs, formant autour d'elles un état-major. Noëmi ne put s'empêcher de remarquer combien une taille élégante a d'avantages sous ce costume moitié homme, moitié femme, qui réunit à la fois la grace ravissante d'un sexe et l'attitude chevaleresque de l'autre. Peu de jours après, elle trouva dans son appartement un habillement d'amazone complet, avec un élégant chapeau garni d'un voile de gaze verte. Ah! qu'elle était bien sous ce costume! c'était celui qu'affectionnait particulièrement sa mère; mais, pour se montrer au bois de Boulogne et sur les boulevards, il était indispensable de prendre des leçons de

manège. La baronne y conduisit plusieurs fois sa fille, et l'y envoya bientôt accompagnée d'une femme-de-chambre et du vieux Germain qui, en voyant sa jeune maîtresse hissée sur un cheval par un écuyer qui lui faisait prendre telle position, lui touchait les pieds et les genoux, répétait sans cesse entre ses dents : « Ah! si ma pauvre » maîtresse vivait encore! »

Noëmi prit insensiblement l'habitude d'imiter tout ce que faisait la baronne; et finit par y trouver un grand plaisir. Sans cesse environnée d'une foule d'adorateurs qui quêtaient un regard, provoquaient une préférence, elle exerçait un empire qui lui semblait légitime. Comme sa mère, elle riait aux éclats et parlait bas à l'oreille de son interlocuteur, en se penchant vers lui : comme sa mère, elle acceptait au spectacle des fleurs que lui présentait

un homme qu'elle connaissait à peine, des oranges de celui-ci, une glace de celui-là : comme sa mère, elle s'arrêtait en descendant de sa loge, appuyée sur le bras d'un merveilleux, lorgnant dans le foyer d'entrée les femmes qui se groupaient autour du poële, et décochait sur chacune d'elles tous les traits de la critique et de la malignité. Comme sa mère enfin, elle tranchait étourdiment sur les événemens du jour; censurait à haute voix la pièce nouvelle, les talens des acteurs en vogue; répétait l'aventure de madame telle ou telle; et se faisait partout la funeste réputation de femme à la mode, et de frondeuse redoutable.... tandis que son cœur était excellent, et que ses mœurs étaient aussi pures que le ciel d'où la suivait sur la terre sa respectable aïeule.

Noëmi ne tarda pas à devenir l'objet de la médisance à laquelle bientôt la

calomnie joint l'art funeste de tout envenimer. La baronne seule était coupable : sa fille n'était qu'égarée ; et cependant cet égarement où l'entraînaient l'amour filial et l'inexpérience, lui coûta le bonheur du reste de sa vie. Le jeune aide-de-camp Darmantière faisait alors une de ces brillantes campagnes qui portaient la gloire française au plus haut degré de splendeur. Séparé depuis deux ans de cette charmante Noëmi, qui avait fait sur lui l'effet de l'apparition d'un ange, avec laquelle enfin il était en quelque sorte fiancé, Darmantière brûlait d'envie de revoir le tendre objet de ses pensées. Il profite donc d'une dépêche importante qu'il était chargé de remettre au ministre de la guerre, pour se présenter à l'hôtel de la baronne de Norlis. On lui dit que ces dames étaient allées au bois de Boulogne.

Comme son devoir ne lui permettait de rester que vingt-quatre heures à Paris, il monte à cheval et se rend au lieu qui lui est indiqué, bien certain de reconnaître sa chère Noëmi, sous quelque costume qu'elle puisse être. Il va donc au pas, regardant avec avidité dans toutes les voitures qui défilaient devant lui. Sitôt que ses yeux se portaient sur quelque jeune personne dont la figure modeste et le timide maintien inspiraient un intérêt respectueux, il croyait que c'était la jeune de Norlis; mais soudain détrompé, il continuait sa route; et, de méprise en méprise, il arriva jusqu'au bois de Boulogne. C'était un des premiers jours du mois de mai, et cette délicieuse promenade avait attiré un grand concours de monde. Las de porter en vain ses regards de tous côtés, Darmantière confie son cheval à un com-

missionnaire, et se promène un instant dans une des allées latérales qui conduisent à Bagatelle, où bientôt il fut confondu dans la foule. On aperçoit de loin un tourbillon de poussière qui annonce une cavalcade extraordinaire. Chacun s'arrête et regarde avec attention. Darmantière aperçoit une jeune personne de dix-sept ans environ, en amazone élégant et conduisant ventre-à-terre un cheval anglais qu'entourent cinq à six jeunes cavaliers qui ont de la peine à la suivre. Le désordre de l'amazone, une altération très-apparente qui règne sur ses traits, provoquent de nouveau l'attention publique, et donnent matière aux plus malignes interprétations. Darmantière examine et croit reconnaître.... mais ce ne peut être qu'une erreur; le moyen de penser que cette Noëmi, si pure et si timide, soit cette héroïne de roman,

cette coureuse d'aventures qui vient de passer devant lui ? « Non, non, se dit-il ; Noëmi seule au milieu de cinq à six étourdis, et dans un tel désordre !... cette idée est un outrage. Cependant c'est bien cette figure céleste, cette taille élancée et sur-tout ce regard..... Il ne peut y avoir dans la nature entière qu'un regard comme celui-là. » Il était en proie à ces diverses pensées, lorsqu'il entend dire à ses côtés : « C'est la fille de cette baronne de Norlis qu'on rencontre partout. — Quelle folle ! ajoute un autre ; peut-on donner ainsi sa fille en spectacle ! — Comment ? dit à son tour l'aide-de-camp, ne pouvant cacher sans effort le trouble qui l'agite, il se pourrait que ce fût là mademoiselle de Norlis ? — Eh ! oui ; la fille du secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg.... oh ! la baronne sait bien employer son temps

pendant l'absence de son mari.... » Ces mots produisent sur Darmantière l'effet de la foudre. Il ne peut croire encore à ce changement étrange dans celle qu'il aime : il est impossible qu'on ait profané à ce point tant de qualités angéliques. Il veut au reste en avoir la conviction ; il remonte à cheval, pique des deux, et se rend à l'hôtel de la baronne de Norlis, affectant l'air le plus calme et paraissant ignorer ce qu'il a vu, et sur-tout ce qu'on lui a dit. Il trouve en effet Noëmi sous le même amazone et dans le même désordre, exprimant à sa mère, vêtue de même, et qui riait aux éclats, tout ce qu'elle avait souffert dans son absence. A l'aspect inprévu de Darmantière, elle laisse échapper un cri de joie ; et la transition subite qui s'opère dans son âme, est si forte, qu'elle est au moment de perdre l'usage de ses sens.

« Vous venez à propos, dit gaîment la baronne à l'aide-de-camp, pour m'aider à consoler la petite de son gros chagrin.... c'est bien le tour le plus plaisant!... Je l'avais menée au bois de Boulogne faire une partie de cheval, exercice charmant et que j'aime à la folie.... Voulant aguérir ma petite dévote aux événemens de la vie, et l'habituer à se trouver seule avec des cavaliers.... bien connus s'entend; je profite d'un lancé que nous faisions dans la grande allée de Lonchamps, où elle me précédait sur ma jument anglaise, la plus charmante bête!... je tourne court par l'allée de Madrid, avec le colonel Saint-Firmin qui m'accompagnait; et nous regagnons Paris, bride-abattue. La timide amazone s'imaginant que je la suivais toujours, arrive jusqu'à Bagatelle, et se trouve seule avec les deux chefs d'escadron, mes

cousins, le major Vaston, mon ancien ami, et ses deux neveux, élèves de l'Ecole militaire : escorte honnête s'il en fût.... Mais ne voilà-t-il pas que la petite dévote se désole et se croit perdue, parce qu'elle n'est plus sous les yeux de sa mère. La pauvre colombe, tout effarouchée, reprend son vol vers notre hôtel, et m'arrive dans l'agitation où vous la voyez.... vit-on jamais plus de gaucherie et plus d'enfantillage? oh! grondez-la bien, je vous prie... » Ce récit de la femme la plus inconsidérée, calma le trouble affreux dont Darmantière était agité. Noëmi n'était point la cause principale de l'imprudence qu'elle avait commise; c'était pour rejoindre sa mère, qu'elle avait ainsi bravé l'opinion publique, et que, sans y songer, elle s'était exposée aux plus fâcheuses présomptions. On voyait sur sa charmante figure une confusion

si touchante ! et ses yeux, encore mouillés de larmes, s'attachaient sur Darmantière avec une douceur si ravissante ! ils exprimaient sur-tout une si grande crainte de perdre son estime, qu'il en fut ému lui-même ; et changeant de conversation, il parla de l'importante mission dont il avait été chargé auprès du ministre : il annonça qu'il venait d'en recevoir le grade de colonel, et qu'il partait le soir même pour retourner à l'armée. « En ce cas, dit la baronne, vous passez avec nous le reste de la journée : je veux réunir tous nos amis, pour fêter notre nouveau colonel. » Elle donne en conséquence ses ordres pour un dîner somptueux, où se trouvèrent les femmes les plus distinguées par le rang et la naissance ; mais d'une extravagance et d'une indiscrétion !.... des hommes d'un nom respectable et croyant être

du meilleur ton; mais d'une impertinence, d'une familiarité!... des gens de lettres d'une arrogance! des diplomates d'une prétention! des artistes d'une exigence et des parasites d'un appétit!.... Le jeune colonel ne cessait, au milieu de ce tumulte éblouissant, d'étudier sa chère Noëmi qu'il ne retrouvait plus simple et timide, ainsi qu'il l'avait connue à Strasbourg. La funeste impression qu'il avait reçue au bois de Boulogne, ne pouvait encore s'effacer de son cœur; cependant il aimait plus que jamais cette Noëmi qu'il eut voulu préserver des imprudences où pouvait l'entraîner le danger de l'exemple; et au moment de se séparer d'elle, il lui dit à demi-voix, en pressant une de ses mains sur son cœur: « Ah! si la comtesse de Merville existait encore! »

Ces paroles, qui se trouvaient être,

en quelque sorte, les mêmes que celles prononcées si souvent par le vieux Germain, produisirent sur Noëmi l'effet le plus puissant. Elle ne pouvait douter que l'ami de son enfance, que ce jeune brave objet de ses tendres affections, n'eût été blessé de l'aventure du bois de Boulogne, et n'emportât de fâcheuses préventions sur sa conduite. Cependant il lui avait fait des adieux si touchans ! ces paroles mémorables qu'il lui avait adressées en partant, étaient moins un reproche, qu'un avis salutaire. Oh ! comme elle se promet de le suivre ! comme elle se propose de veiller sur elle-même, et de se conserver digne de l'homme d'honneur, de l'époux adorable qui lui est destiné !..... Voilà donc Noëmi projetant de grandes réformes dans sa conduite ; et prétextant d'abord une indisposition pour s'abstenir d'accom-

pagner sa mère dans toutes ses courses vagabondes. Elle parvint, non sans peine, à se borner aux réunions tumultueuses, aux cercles très-recherchés que la baronne de Norlis formait chez elle tous les mardis. Parmi les hommes remarquables qui s'y réunissaient, se trouvait depuis peu de temps le vicomte de Thiange, neveu d'un ministre cher au monarque, et l'unique rejeton d'une des plus nobles familles de France. Colonel des chasseurs de la garde, il joignait aux qualités d'un brave, une figure séduisante, des manières gracieuses et une vivacité d'expression qui charmait au premier abord; mais qui bientôt décelait une présomption ridicule, un amour-propre irascible, et sur-tout une susceptibilité de point d'honneur, qui chaque jour lui attirait des querelles dont il savait toujours se tirer avec avantage.

Le vicomte de Thiange était un de ces champions redoutables qui acceptent un duel comme un déjeûner; un de ces censeurs mordans, ne pouvant endurer la moindre plaisantere; fléau des cercles qu'ils fréquentent et qu'ils croient honorer; portant la galanterie jusqu'à la témérité, ne connaissant point d'obstacles à l'art de séduire, et s'imaginant que toute femme sur laquelle ils daignent arrêter leurs regards, est par cela même sur la liste de leurs conquêtes.

Il ne put voir Noëmi, sans éprouver pour elle, non ce sentiment léger, aussi prompt à s'évanouir, que le caprice qui l'a fait naître; mais un penchant véritable dont il s'étonnait lui-même, et qui prenait sur tous ses sens un empire irrésistible. Peu habitué à feindre et traitant ordinairement l'amour comme un enfant qu'on amuse, il crut

devoir cette fois l'entourer de tout ce qui pouvait le flatter, l'éblouir. Il débuta par ces galanteries que semble autoriser l'usage : tantôt c'était une offrande des fleurs les plus rares, qu'il faisait à la fille, ainsi qu'à la mère : la baronne les recevant avec un empressement marqué, Noëmi ne pouvait pas les refuser : tantôt c'était une loge au spectacle ; mais ce jour là Noëmi se disait souffrante, atteinte d'un mal-aise général qui l'obligeait à garder son appartement : enfin ces dames furent invitées à une grande fête que donnait le vicomte de Thiange à l'hôtel de son oncle, où devaient se réunir tous les seigneurs de la cour, et l'élite des femmes de la capitale. On savait d'avance qu'il y aurait à cette fête une loterie dans laquelle chaque dame recevrait un présent. Noëmi qui, par un pressentiment inexprimable, redoutait les

hommages du vicomte, fit tout ce qu'elle put, pour se dispenser de paraître à cette réunion; mais sa mère lui fit observer que ce serait manquer au ministre lui-même, au nom de qui les invitations étaient faites; elle badina de nouveau la *petite Dévote* à qui, disait-elle, il reprenait un nouvel accès de pruderie; et passant tout-à-coup de l'extravagance au sérieux, elle lui fit sentir que refuser le ministre, serait une insulte qui pourrait nuire au baron de Norlis dans ses fonctions, et retarder son avancement. Noëmi, vaincue par la crainte de nuire à son père, obéit et se rendit avec la baronne à cette fête qui remplissait déjà les salons du ministère : elle y reçut du vicomte un accueil qui flatte toujours la vanité d'une jeune personne, et des soins, des prévenances multipliées qui firent croire à cette nombreuse et brillante

assemblée, que la charmante de Norlis avait fixé les regards du magnifique seigneur. Ce qui confirma dans cette idée générale, c'est qu'au tirage de la loterie, mademoiselle de Norlis, par une prédilection très-marquée du vicomte, eut un collier d'or-mat, dont le fermoir était composé d'un *pensez à moi* de brillans et de turquoises d'un assez grand prix. Chaque dame qui recevait également son lot, s'en parait à l'instant : Noëmi ne put faire autrement que de les imiter; et laissa le vicomte de Thiange attacher lui-même à son col ce collier brillant qui parut à tout le monde être un gage d'amour offert avec adresse. La joie inconséquente de la baronne heureuse et fière du triomphe de sa fille; la rougeur de celle-ci, touchant effet de la pudeur, et qu'on prenait pour la confusion d'un mystère dévoilé; le caquetage à l'oreille d'un

grand nombre de femmes envieuses du sort de la jeune de Norlis; et le sourire perfide du vicomte : tout concourut à faire soupçonner que l'innocente Noëmi n'avait pu résister aux séductions du Lovelace moderne.

Cependant sitôt que Noëmi fut de retour chez sa mère, elle s'empressa de détacher ce collier qu'elle serra dans le fond d'un secrétaire, se promettant bien de ne le porter de sa vie. Les paroles que lui avait adressées Darmantière en la quittant, ne pouvaient sortir un instant de sa pensée. Etre digne de lui, était toute son ambition ; unir sa destinée à la sienne, était son unique désir. Elle commençait à s'apercevoir que sa mère, tout en l'aimant beaucoup, la compromettait par ses inconséquences ; elle ne cessait d'être sur ses gardes pour éviter la moindre indiscrétion : elle n'était plus

occupée qu'à disputer à l'étourderie de la baronne, ses mœurs et sa réputation. L'infortunée ! elle était loin de penser que cette réputation, premier bien d'une jeune personne, dot indispensable pour son établissement, était perdue dans l'opinion publique. Oh ! quel sera son désespoir, quand cette fatale vérité viendra dessiller ses yeux ! et vous, mère imprudente, qui courez au hasard de plaisirs en plaisirs, sans songer que vous tenez par la main l'inexpérience et la candeur, sans réfléchir qu'une seule démarche compromet l'honneur de votre fille et le repos de votre vie, oh ! que vous regretterez ces succès éphémères, ce renom funeste de femme à la mode qui, vous faisant négliger les devoirs les plus sacrés, vous engloutira dans cet océan perfide où vous voguez si inconsidérément !

La baronne de Norlis ne cessait de

reprocher à sa fille l'espèce de retraite dans laquelle elle s'obstinait à vivre depuis quelque temps : et la *petite Dévote* essuyait chaque jour de nouvelles plaisanteries sur sa retenue et ses austérités. Le vicomte de Thiange qui, plus que la baronne, souffrait de la froideur avec laquelle le traitait la jeune de Norlis, et qui tenait beaucoup à passer dans le monde pour être son vainqueur, lui adressait de ces reproches adroits, de ces fines plaisanteries qui piquent la vanité, aiguisent le désir de plaire ; mais rien ne pouvait plus égarer cette âme pure, aimante : Darmantière la remplissait d'un sentiment trop tendre, pour que la moindre séduction y pût trouver place. Le vicomte blessé, et craignant sur-tout qu'un pareil échec ne portât quelqu'atteinte à sa haute réputation, résolut de profiter de la première occasion qui se

présenterait, pour vaincre cette vertu sauvage, ou du moins pour la mettre dans une telle position, qu'il ne restât dans le public aucun doute que la charmante Noëmi ne fût au nombre de ses conquêtes.

Le hasard le servit au-delà de ses espérances: de nouvelles victoires remportées par l'armée française, occasionnèrent des fêtes brillantes : le ministre oncle du vicomte, crut devoir donner un grand bal, et le chargea de tous les détails. Jamais, à la cour même, on ne vit rien de plus somptueux et de plus galant. La baronne de Norlis et sa fille reçurent une des premières invitations ; et Noëmi, malgré toute sa répugnance à se montrer dans le monde, se vit forcée d'accompagner sa mère. Celle-ci, qui saisissait avec empressement tout ce qui pouvait flatter sa vanité et sourire à son am-

bition, avait obtenu, non sans beaucoup de peine, que Noëmi se parât du collier qu'elle tenait de la munificence du ministre : « Son excellence, disait-elle, serait très-choquée de ne pas vous voir porter le bijou précieux qu'il vous a fait offrir avec tant de grace. Quand on est attaché, comme nous le sommes, au gouvernement, et qu'on en brigue les faveurs, il faut bien se garder de heurter ceux qui les répandent. Regardez-moi, ma fille ; j'ai préféré pour ma toilette de ce jour, les simples boucles-d'oreilles que je reçus en même temps que vous, aux nombreux diamans que vous me connaissez. Toutes les femmes qui obtinrent un des lots de cette brillante loterie, se feront un devoir de s'en parer aujourd'hui : les grands aiment à voir étaler leurs bienfaits ; et le prix qu'on paraît y attacher, les flatte et nous les

rend favorables...... » Noëmi se para donc du collier qu'elle avait tout-à-fait oublié; et les diamans qu'il faisait briller sur sa poitrine, réveillèrent les sarcasmes de l'envie et de la méchanceté : le vicomte lui-même, soit à dessein, soit par étourderie, était le premier à tirer vanité de les voir porter à la belle Noëmi si remarquée dans ce grand bal. Il donnait insolemment à entendre aux jeunes fous qui l'entouraient, que ce collier, dont l'infortunée se trouvait parée malgré elle, était *un j'appartiens*, qu'il avait eu le bonheur d'attacher lui-même à son col.... « Mademoiselle de Norlis n'appartient à personne : dit avec des yeux étincelans, et d'une voix ferme, un jeune homme décoré, qui se tenait à l'écart. — Vous croyez, monsieur! répond le vicomte de Thiange, en le toisant avec suffisance. — On ne l'en-

chaînera jamais que par des liens légitimes ; et si quelque présomptueux pouvait en douter, je me charge de lui prouver ce que j'avance. — J'accepte la preuve, monsieur : en quel lieu, à quelle heure la donnez-vous? — Demain matin à dix heures, au bois de Boulogne. — Je ne vous ferai pas attendre. — J'en suis sûr. — Votre arme? — Celle de tout officier français.... » A ces mots l'étranger se retire ; et le vicomte se livre plus que jamais à ses plaisanteries mordantes. Il ne cessa de décocher des traits malins sur les beautés à la mode, parmi lesquelles il s'acharnait à confondre la pauvre Noëmi, qui, calme et silencieuse, était loin de se douter du duel dont elle allait être la cause innocente.

Dès le lendemain les deux champions se trouvèrent à l'heure et au lieu dont ils étaient convenus. Chacun avait

ses témoins qui les forcèrent à s'expliquer, avant que d'en venir aux mains. « Je suis le vicomte de Thiange, dit l'un : neveu du ministre de la guerre. — Et moi le colonel Darmantière, fils d'un pair de France. — En ce cas nous pouvons nous mesurer avec honneur. — Persistez-vous à soutenir que mademoiselle de Norlis portait hier *un j'appartiens* qu'elle a reçu de votre main. — Sans doute. — En garde! — J'y suis..... mais à mon tour, puis-je vous demander quel si grand intérêt vous portez à la petite? — La petite est ma fiancée; et je la soutiens aussi pure, que l'est mon amour pour elle. — On voit bien, colonel, dit en souriant un des témoins du vicomte, que vous ne fréquentez pas le bois de Boulogne. — Elle est votre fiancée! ajoute un autre témoin : on peut s'amuser un instant à poursuivre de pareilles fem-

mes ; mais l'homme d'honneur ne les épouse pas. — Finissons, messieurs! » reprend Darmantière ne pouvant plus se contenir et se remettant en garde. Le vicomte l'attaque, le presse et l'enlace avec toute la force et l'adresse dont il est capable ; mais bientôt atteint d'un coup droit que lui porte son adversaire, il tombe noyé dans son sang : ses yeux se voilent, sa langue s'embarrasse ; une pâleur effrayante est répandue sur son visage. Darmantière, après lui avoir porté les premiers secours, le croyant mort, s'éloigne en le recommandant aux hommes d'honneur qui l'entourent, et regagne son hôtel où il attend des nouvelles avec une vive impatience. Ses témoins reviennent l'instruire que le blessé ayant donné quelques signes de vie, on s'était empressé de le transporter chez son oncle, où les gens de l'art crai-

gnent que sa blessure ne soit mortelle : ce qui mettait sa famille et sur-tout le ministre, dans le plus violent désespoir. Ils conseillent à Darmantière de quitter Paris sur-le-champ, et de se soustraire aux premiers mouvemens d'une vengeance légitime. Il monte en chaise de poste ; mais avant de s'éloigner de Noëmi, peut-être pour jamais, il veut dumoins l'instruire du précipice affreux où la jettent les inconséquences de sa mère, et lui faire un dernier adieu. Il s'arrête à la porte de l'hôtel de la baronne qui justement s'en était absentée pour aller à l'Opéra-Buffa, son spectacle favori. Noëmi était seule : le vieux Germain introduit auprès d'elle Darmantière ; elle croit qu'il arrive à l'instant même de l'armée ; mais il lui apprend qu'il est à Paris de la veille ; que porteur de nouvelles dépêches au ministre de la guerre, auprès duquel il

n'avait pu être introduit qu'au moment où commençait le bal, il avait été invité par son excellence à y assister; et qu'à peine était-il parvenu jusqu'à l'entrée du grand salon, il avait eu la scène la plus étrange. A ces mots il lui fait le récit fidèle de tout ce qui s'est passé........ Vainement la pauvre Noëmi veut le calmer, en lui disant que c'était malgré elle, et pour obéir à sa mère, qu'elle s'était parée de ce fatal collier, source d'une aussi étrange méprise et de l'événement le plus funeste; Darmantière encore agité de ce noble remords d'un brave qui vient de répandre le sang d'un homme, d'un français, fait sentir à sa jeune amie tout le mal que peut causer une seule imprudence, la moindre indiscrétion. « Je vous aimai dès votre enfance, et vous aime peut-être encore plus que jamais; lui dit-il, avec cet élan de

l'amour et de l'honneur...... eh bien, nous voilà séparés pour toujours....... Vous êtes innocente et pure : j'en ai la conviction intime, je la soutiendrais encore au péril de ma vie...... mais le public vous croit coupable : il ne voit plus en vous qu'une intrigante qui, à l'exemple de sa mère, se fait un jeu de compromettre des hommes d'honneur, et de leur faire disputer sa conquête les armes à la main. Il vous confond déjà, toute vertueuse que vous êtes, parmi ces femmes perverses qu'égarent leurs passions..... Comment espérer que ma famille consente jamais à notre union?...... ah! vous avez détruit à la fois mon bonheur et le vôtre........ adieu, Noëmi!....il m'en coûte de vous abandonner dans un pareil moment; mais la prudence veut que je m'éloigne...... ah! si l'opinion publique vous condamne, tâchez au moins de conser-

ver votre propre estime........ songez que c'est le seul bien qui nous reste à tous les deux sur la terre ! » Il sort à ces mots en recommandant au fidèle Germain sa jeune maîtresse, et la laisse dans toutes les angoisses du plus violent désespoir.

Noëmi ne put supporter l'idée d'être flétrie dans l'opinion publique ; cette seule pensée révoltait sa raison et déchirait son cœur : elle reconnut alors, mais trop tard, le danger de l'exemple ; et se précipitant dans les bras du vieux Germain, qui ne cessait de répéter : « Ah ! si ma pauvre maîtresse vivait encore !... » — « Il n'y a que vous, lui dit-elle, bon et fidèle serviteur, qui puissiez me sauver de la position cruelle où je me trouve...... Darmantière est à jamais perdu pour moi........ faire à ma mère les reproches qu'elle mérite, est un effort au-dessus de mon

courage ; et d'ailleurs à quoi serviraient mes plaintes? ma réputation est à jamais perdue....... et pourtant vous savez de quoi je suis coupable !...... il faut m'emmener d'ici ; je veux quitter Paris à l'instant même....... il faut me conduire à mon père...... disposez tout pour notre départ....... séparez-moi de ma mère le plutôt que vous pourrez..... ah! j'aurais trop à souffrir devant elle.
— Oui, je vous sauverai.... oui, je vous remettrai pure encore à votre digne père....... mais comment nous rendre tous les deux à Saint-Pétersbourg? c'est un voyage si long, si dispendieux!..... attendez, il me vient une idée : j'ai sur l'Etat une petite rente de trois cents francs que m'a léguée votre bisaïeule, et ne puis en faire un meilleur usage...... sortons, sortons de cet hôtel où je voudrais n'avoir jamais mis les pieds ...... je vais chercher une

voiture qui nous conduira d'abord chez un fermier de mes parens, à cinq lieues d'ici, sur la route de Strasbourg; et sous peu de jours, muni d'un passeport où je vous ferai désigner comme ma fille, et d'une somme plus que suffisante pour les frais du voyage...... allons, mademoiselle, de la force! du courage! songez que ma pauvre maîtresse vous protège du haut du ciel, et que c'est elle qui vous inspire!...... »
Il sort à ces mots, et laisse Noëmi dans une cruelle agitation. Il lui en coûtait plus qu'elle ne le pensait, de se séparer de sa mère : cette séparation peut-être serait éternelle........ mais quand Noëmi récapitulait toutes les imprudences, toutes les fautes qu'elle lui avait fait commettre; quand elle comparait ce qu'elle était auprès de la vénérable comtesse de Merville, avec l'abjection où elle se trouvait en ce

moment, reprenant alors toute sa dignité et cette force que donne l'innocence, elle savait résister au cri de la nature....... Germain vient l'avertir que tout est prêt et que la voiture l'attend : à ces mots l'infortunée pâlit, appuie ses lèvres tremblantes sur un portrait de sa mère, et s'écrie : « Je » ne te reverrai peut-être plus ! » Elle tombe aussitôt à genoux, fait pour sa mère la prière la plus fervente qu'elle eût proférée depuis long-temps ; jette un dernier regard sur le portrait, et suit le fidèle serviteur.

La baronne ne rentra que fort tard ce jour-là : certaine que sa fille reposait dans son appartement, elle passa dans le sien, et se livra au sommeil le plus paisible. Le lendemain matin dix heures sonnent et Noëmi n'est point encore venue lui donner le baiser filial, lui faire mille questions sur le

spectacle de la veille, sur les personnes qu'elle y avait rencontrées : elle s'informe de sa fille ; on lui répond qu'elle n'est pas dans son appartement, et qu'on n'a point vu Germain. Elle s'imagine alors qu'ils sont allés tous deux entendre l'office divin pour lequel la petite dévote semblait, depuis quelque temps, avoir repris un goût décidé. La baronne se lève, entre dans son boudoir, et aperçoit sur son secrétaire une lettre portant pour adresse : « *A ma mère !* » Il lui semble que l'écriture est altérée par la trace de quelques larmes : elle frémit : ouvre la lettre avec précipitation, et lit ces mots : « J'avais été ramenée pure et
» sans tache dans vos bras : je m'en
» arrache presque flétrie..... je reporte
» à mon père un bien que je n'aurais
» pu conserver auprès de vous.... ô
» ma mère ! plaignez votre Noëmi......

» et daignez la bénir ! » La baronne se croit plongée dans un songe pénible : et cherche vainement à recueillir ses sens, à écarter l'affreuse idée qui l'accable ; elle tombe sur un sofa comme anéantie, relit à travers les pleurs douloureux qui lui échappent, cette lettre où l'honneur triomphe de l'amour filial; puis tout-à-coup elle se lève, court égarée à l'appartement de sa fille, et trouve sur son bureau de travail, l'écrin contenant le collier fatal qu'elle avait forcé Noëmi de porter au bal du ministre, avec un billet ainsi conçu : « Il a causé mon malheur et notre sé- » paration ; promettez-moi de ne le » porter jamais. » — « Jamais ! » s'écrie la baronne en le jetant loin d'elle : « ô ma chère Noëmi, combien je fus » coupable !.... et quelle leçon terrible » je reçois en cet instant ! »

Elle voulut cacher à toutes les per-

sonnes qui composaient sa société habituelle, la cause du départ subit de Noëmi, et faire croire que c'était le baron de Norlis qui avait demandé sa fille ; mais on sut bientôt toute la vérité. Ce qui vint encore augmenter la douleur de cette mère inconsidérée, ce fut l'état désespéré du vicomte de Thiange. Ce funeste événement avait forcé le jeune Darmantière de quitter la France, et faisait craindre qu'il ne fût rayé des contrôles de l'armée. Heureusement le vicomte, rendu à la vie par les secours de l'art, s'empressa de solliciter pour son digne adversaire la conservation de son grade ; et n'attribua sa querelle avec lui, qu'à l'imprudente baronne, à laquelle il voua un éternel mépris.

Bientôt enfin parvint à cette dernière une lettre de son mari, qui lui annonçait que jamais sa fille ne rever-

rait la France, d'où l'avaient exilée les funestes exemples et la coupable conduite de sa mère ; que lui-même il allait s'établir en Crimée, et s'y livrer aux travaux de l'agriculture, pour offrir quelques distractions à sa chère Noëmi qui se condamnait au célibat : il terminait cette lettre, la dernière que reçut de lui la baronne, par la déclaration que leurs liens étaient rompus ; et que, voulant éviter le scandale et les longueurs d'une séparation juridique, il s'engageait à lui faire toucher régulièrement en France, une pension de six mille francs, ce qui représentait l'intérêt de la dot qu'elle avait apportée en mariage. Il n'ajouta pas un seul mot de reproche : laissant la mère imprudente et l'épouse coupable à ses propres remords.

Il fallut donc que la baronne de Norlis quittât le riche hôtel qu'elle

occupait, pour se restreindre à une demeure analogue à sa nouvelle fortune. Bientôt le chagrin vint altérer ses traits, et flétrir tout ce qui lui restait de beauté. Réduite à une modique existence, elle fut négligée, abandonnée de tous ceux qui lui prodiguaient autrefois tant de marques d'attachement; elle n'eut plus de chevaliers pour la conduire dans les fêtes, plus d'amis pour la défendre en public : elle vécut triste, isolée. Les lettres de Noëmi devinrent sa seule consolation; mais ces lettres lui rappelaient ses fautes..... oh! combien elle regretta d'avoir compromis l'honneur de sa fille! combien elle gémit de l'avoir condamnée à l'exil! c'était de tous ses chagrins le plus insupportable; et lorsqu'elle récapitulait ses torts, lorsqu'elle se trouva seule sur ce dernier sentier de la vie, où, en descendant la montagne, on

aime tant à trouver un bras chéri qui nous soutienne, elle ne pouvait s'empêcher de répéter à toutes les mères qu'elle rencontrait : « O vous, à qui » le tourbillon des plaisirs fait négli- » ger l'éducation de vos filles, voyez » ce qu'est devenue la femme la plus » brillante, l'épouse la plus heureuse, » la mère la plus chérie! plaignez mon » sort! plaignez celui de ma chère » Noëmi!...... et songez au danger de » l'exemple! »

L'ADOPTION.



"...... Je t'adopte pour ma fille."

Chasselat del.

L'ADOPTION.

L'amour maternel ne connaît ni les rangs ni les distances : le premier instinct d'une mère, c'est de conserver ceux qui lui doivent le jour; c'est d'attacher ses regards attendris, satisfaits, sur les être chéris qui lui retracent l'ivresse du passé, font le charme du présent, sont l'espérance de l'avenir. On a vu plus d'une reine s'identifier avec la gouvernante de ses enfans, et lui rendre les soins qu'on donne à son égale. Jeanne d'Albret eut toute sa vie un tendre attachement pour la septième nourrice d'Henri IV, la seule qui parvint à l'allaiter; elle la soigna jusque dans ses vieux jours. Il semble même que le titre de nourrice rapproche les femmes entre elles : com-

ment oublier ce trait de Sophie d'Isembourg, le plus beau peut-être qu'inspira l'humanité? Cette belle souveraine, se promenant un soir dans les environs de son palais, afin de donner à son lait plus de pureté, aperçoit sur la lisière d'un bois, une pauvre femme occupée à calmer son nouveau-né que la misère et la faim ne lui permettaient pas d'allaiter en ce moment. Sophie d'Isembourg descend aussitôt de sa voiture, prend dans ses bras l'enfant de l'indigence, et lui présente le sein...... La princesse avait disparu : la mère était dans toute sa dignité...... Il est beaucoup d'autres exemples que je pourrais citer; mais j'ose espérer que j'intéresserai vivement celles pour qui j'écris cet ouvrage, en racontant l'anecdote historique et récente, où figure une des dames les plus distinguées de Paris, par son mérite person-

nel et l'éclat de sa naissance. Je ne prétends point offrir cette mère pour modèle, puisqu'elle excita les murmures de bien des gens, et qu'elle encourut la disgrace de sa famille; mais j'espère prouver qu'il est des circonstances où la voix des préjugés doit céder au cri de la nature.

A l'époque où la France voulait soumettre toute l'Europe au pouvoir de ses armes, on fit un appel à l'élite de la jeunesse; il fut formé quatre régimens de gardes d'honneur. Un grand nombre de jeunes gens de Paris furent contraints d'abandonner l'heureux foyer qui les avait vus naître, des parens dont ils étaient l'unique espoir, et tous les plaisirs qu'offre l'opulence. Parmi les gardes que fournit la capitale, était le comte Achille D***, à peine âgé de dix-huit ans. Fils d'un colonel moissonné, jeune encore, au

champ d'honneur, il désirait d'aller y venger son père ; mais il était l'unique espoir d'une mère adorée, et petit-neveu du marquis de R***, ancien gouverneur du château royal de Saint-Germain. Celui-ci n'avait jamais voulu prendre de service, depuis la mort du Roi-martyr : Achille avait donc été forcé jusqu'alors, de rester au sein de sa famille, dont il était le seul rejeton mâle ; et de s'occuper de la gestion des biens considérables que possédait son grand-oncle. Tant qu'il n'eut pas atteint l'âge où l'on doit porter les armes, Achille cacha le désir ardent qu'il éprouvait d'aller cueillir des lauriers sur la tombe de son père ; mais sitôt qu'il fut arrivé à cette époque où la bouillante jeunesse ne peut écouter de sang-froid la trompette guerrière, il fut un des premiers enrôlés : il partit au grand regret de sa famille, et sur-

tout de sa mère, dont il emportait à la fois les plus tendres affections et la dernière espérance.

Leur séparation fut douloureuse : la comtesse néanmoins s'arma de toute sa raison ; et recommandant à son fils de ne pas oublier, même au champ d'honneur, qu'il avait une mère, elle s'empressa de le bénir. Quant au vieux marquis, oncle paternel de la comtesse, il ne voulut point recevoir les adieux d'Achille qu'il regardait comme indigne du sang qui l'avait fait naître : il ne put toutefois s'empêcher de le suivre par la pensée et de l'accompagner dans les dangers que semblaient accumuler sur sa tête sa jeunesse et son inexpérience.

Achille fit bientôt partie d'une des divisions de l'armée, et ne tarda pas à s'y faire remarquer. Il fit au premier combat cet apprentissage indis-

pensable à tout homme de cœur ; au second il parvint à se faire distinguer dans une charge de cavalerie, par son sang-froid et son adresse ; au troisième combat il eût l'honneur d'enlever un drapeau hongrois, de faire mordre la poussière à quatre hulans qui lui disputaient son triomphe ; et fut, sur le champ de bataille, décoré de la croix d'honneur.

L'annonce de tous ces succès parvenait à la comtesse : mère tendre et prévoyante, elle craignait que ces premiers lauriers d'Achille, ne le portassent au désir immodéré d'en cueillir de nouveaux. Le vieux marquis, dont le cœur tressaillait en lisant dans les bulletins, les éloges de son petit-neveu , ne pouvait s'empêcher de s'écrier avec cette franchise d'un vieux soldat, et ce dépit satirique d'un ancien grand seigneur : « J'étais bien sûr

» que le drôle chasserait de race ; mais » pour qui va-t-il exposer sa vie? est-» ce ainsi qu'il devait faire ses pre-» mières armes ? » Plusieurs mois s'écoulèrent ; le jeune comte se signala par de nouveaux traits de valeur, et parvint au grade de chef d'escadron des chasseurs de la garde. Alors on vit se former contre la France la redoutable coalition qui voulait arrêter le torrent de ses conquêtes : les bords du Rhin furent envahis, les départemens de l'Est menacés ; un grand combat se préparait : la comtesse craignait une invasion ; le vieux marquis la désirait : c'était à ses yeux le présage d'une restauration, l'objet de ses vœux les plus ardens, de ses longues et tardives espérances. Enfin eut lieu la bataille de Montereau, qui devait changer les destinées de la France. La division de cavalerie où se trouvait

Achille, eut ordre de charger la première : emporté par son intrépidité naturelle et le désir d'arriver à un grade digne de son nom, il veut enlever encore un étendard aux ennemis, en face de plusieurs escadrons russes qui faisaient la plus vigoureuse résistance : il fond sur eux bride abattue, s'empare d'un nouveau gage de son intrépidité ; mais au moment où il croit le rapporter dans ses rangs, il est attaqué par un parti de cosaques, reçoit trois coups de lance, et tombe parmi les mourans, où il reste quelques heures, ayant tout-à-fait perdu l'usage de ses sens. L'action s'éloigne : Achille revient à lui, se lève non sans effort; il juge aux premiers pas qu'il fait, que la première blessure qu'il a reçue à la cuisse, n'a porté que dans les chairs, et qu'elle ne gêne point sa marche : le mouvement de son bras

droit qu'il agite dans tous les sens, lui annonce encore que sa seconde blessure n'était pas dangereuse; mais le troisième coup de lance qu'il a reçu près du sein gauche, et qui déjà forme une tumeur dure et douloureuse, l'oppresse au point de lui faire perdre la respiration. Il gagne, appuyé sur son sabre à moitié brisé, les bords de la Seine dont il n'est éloigné que de trois cents pas : il aperçoit au bas du petit village de *la Grâce de Dieu*, un batelier portant sur sa poitrine l'écusson des vieux soldats français; une jeune fille de quinze à seize ans, est seule avec lui, et l'aide à ramer. Il s'approche d'eux, pâle et pouvant à peine proférer quelques mots de suite. « Je viens, leur dit-il, d'être atteint de trois coups de lance....... passez-moi vîte à l'ambulance établie à ce village...... et je vous devrai la vie. » A

peine a-t-il achevé ces mots, que le vieillard et sa fille le soutiennent : il s'assied sur une planche qui traverse la barque, appuyé sur le bras de la jeune fille qui le voit pâlir plus encore; elle s'aperçoit que ses yeux se voilent, et tout-à-coup s'écrie : « O mon père! il va mourir! — Non, non, répond le vieillard : ce n'est qu'une faiblesse. » Il relève aussitôt la pelisse de l'officier, déboutonne sa veste, et découvrant sa poitrine, aperçoit la tumeur que formait le sang arrêté dans son cours : tant la lance qui l'avait frappé, était aiguë!...... « La suffocation est forte, reprend le vieillard; il reviendrait à la vie, si le sang pouvait couler.... il faudrait sucer la plaie...... mais qui m'assure qu'on peut le faire sans danger?.... j'aperçois au village des militaires français qui justement portent l'uniforme de cet officier; je cours les

avertir : toi, Nisa, reste auprès de lui; n'aie pas peur : il y a encore de la vie dans ce jeune homme....... je reviens à toi dans l'instant. » A ces mots, il sort de sa barque qu'il met à l'ancre, et s'éloigne avec la rapidité de l'éclair. Nisa soutient le blessé avec plus de précaution encore : elle avance en tremblant, une main vers sa blessure, et s'écrie : « Oh, comme son pauvre » cœur bat!..... si l'on pouvait le sau- » ver, que je serais contente!....... » Elle attache sur lui des regards pleins de pitié : elle croit voir remuer ses lèvres; et soudain elle l'entend très-distinctement proférer ces mots : « O » ma bonne mère!..... je ne vous ver- » rai donc plus!..... » Quel effet ont produit sur la batelière ces touchantes paroles! Depuis quelques mois, Nisa pleurait celle qui lui avait donné le jour : oh, quel vif intérêt lui inspire

ce jeune homme! et qu'elle serait heureuse de le conserver à sa mère!....... mais personne ne paraît, et la suffocation du blessé augmente à chaque minute. « Si le sang, m'a dit mon père, pouvait prendre son cours, ce bon jeune homme serait sauvé....... mais il faudrait pour cela sucer la plaie...... il y a du danger peut-être....... oh, si j'osais !...... » Elle est seule : personne que Dieu ne peut la voir; et ce Dieu de bonté semble lui commander de céder à la pitié qu'elle éprouve..... mais comment, sans blesser la pudeur, sans éprouver un effroi dont elle n'est pas maîtresse, pourra-t-elle appuyer ses lèvres innocentes sur la blessure de cet officier bien intéressant sans doute, mais qu'elle ne connaît point?... et s'il venait à reprendre ses sens, quelle confusion pour elle!..... « O ma bonne mère!.... » s'écrie de nouveau le blessé,

en tombant doucement et soutenu par la jeune fille, sur la banquette de la barque. « Je n'y résiste plus; » se dit-elle, les yeux mouillés de larmes : « il invoque sa mère, moi je pleure la mienne; et je crois l'entendre qui me dit du haut du ciel : « Nisa, sauve ce bon fils !....... » Elle regarde de tous côtés si personne ne s'avance; lève ses yeux attendris vers le ciel qu'elle prie de soutenir son courage, et pose sur la chair ensanglantée du comte, ses lèvres tremblantes...... bientôt le sang coule; soit ivresse, soit inadvertance, elle en avale plusieurs gorgées qui lui semblent porter dans tous ses sens une chaleur divine, un charme inexprimable : elle recommence plusieurs fois cette épreuve salutaire; et s'apercevant que la pâleur du blessé se dissipe par degrés, et qu'il reprend ses sens, elle efface tout-à-coup de ses lèvres les

traces qui pourraient la trahir ; se promet de garder jusqu'à la mort, le secret sur ce qu'elle vient de faire : relève doucement la tête de l'officier ; l'appuie sur son épaule ; et paraît aux yeux de son père escorté de plusieurs officiers et d'un chirurgien-major, dans la même position qu'elle était lorsqu'il l'avait laissée auprès du blessé.

« Eh bien, lui dit-il, en l'abordant brusquement, il n'est pas mort ? — Oh non, mon père...... on dirait même qu'il respire plus aisément. — Il est sauvé ! s'écrie l'homme de l'art, qui visite sa blessure. — Vous croyez, monsieur ?.... » reprend vivement la jeune fille : — « Eh oui : la plaie n'est pas profonde : ce n'était que le sang qui le suffoquait ; mais il était temps....... cet heureux épanchement, effet de la nature et de la force de la jeunesse, ne laisse plus aucune crainte. » En

effet, Achille ouvre les yeux et se trouve entouré de ses camarades qui lui expriment toute leur joie de le revoir. « Ah ! » dit le comte en respirant à longs traits l'air dont il avait été privé momentanément, « je sens que je renais.... que je reviens à la vie...... mes bons amis, quel est celui de vous à qui j'en suis redevable ? — Que veux-tu dire ? — Oui, oui ; malgré l'abattement où j'étais, j'ai senti qu'une bouche bienfaisante..... nommez-moi mon libérateur : mon cœur a besoin de le connaître. — Mais ce n'est aucun de nous, puisque nous arrivons à l'instant même. — Serait-ce donc ma fille ? dit le vieux batelier : oh non ; c'est impossible...... cependant elle était seule auprès de l'officier.... » Tous les yeux se portent sur Nisa qui, se tenant à l'écart derrière Achille, s'efforçait de cacher le trouble inexprimable que décelaient à

la fois son extrême agitation et la vive rougeur répandue sur sa figure. Son père l'interroge : elle hésite à dire la vérité ; elle voudrait taire un secret qu'elle s'est promis de ne révéler de sa vie ; mais pressée de questions, émue par les vives instances du blessé lui-même, trahie enfin par quelques traces de sang restées sur sa colerette, elle fond en larmes, et se réfugiant dans les bras de son père, elle avoue tout, en le suppliant de lui pardonner. « Que parles-tu de pardon? répond le vieillard, en la pressant dans ses bras avec ivresse : tu ne mérites que des éloges; et jamais je ne fus plus fier d'être ton père. — Ah! je ne saurais me jeter à vos pieds, dit à son tour le comte se soulevant avec effort; mais laissez-moi du moins mouiller vos généreuses mains des pleurs de la reconnaissance...... laissez-moi les poser sur

ce cœur qui sans vous, ne battrait déjà plus...... charmante créature !....... oui, l'on doit avoir la bonté d'un ange, quand on en a comme vous, les traits et le langage..... Nisa, je n'aurai pas assez de la vie que je vous dois, pour m'acquitter envers vous. — Tout cela est fort bien ; » dit le chirurgien-major, étanchant le sang qui coulait de la blessure du comte : « vous n'êtes pas frappé mortellement ; mais votre état exige les plus grandes précautions et sur-tout un calme profond que nous aurons de la peine à vous procurer à l'ambulance ; elle est tellement encombrée de blessés ! — Eh bien, reprend le batelier, il faut le transporter à ma cabane ; elle n'est composée que de deux chambres il est vrai ; j'en offre une à mon officier, et saurai me restreindre dans l'autre avec ma fille : à la guerre comme à la guerre........ » A

ces mots, il va chercher un brancard, pendant qu'on pose un premier appareil sur la blessure du comte ; et bientôt on transporte celui-ci dans l'humble demeure de Maurice-Colbran, qui lui prodigue tous les soins qu'un père pourrait donner à son fils, ou plutôt qu'un ancien brave accorde à tout militaire blessé.

Dès qu'Achille eut repris les forces suffisantes pour tracer quelques lignes, il s'empressa d'informer sa mère des dangers qu'il avait courus, du trait admirable de sa libératrice et de la touchante hospitalité que lui donnait son vieux père. Il était bien sûr par ce récit fidèle, de leur procurer la récompense qu'ils méritaient. La jeune fille ne passera plus son temps à ramer sur la Seine ; sa figure angélique ne sera plus altérée par le soleil brûlant de l'été, ou par les frimas rigoureux de

l'hiver ; ses bras si délicats, ne seront plus roidis par un travail pénible ; et le vénérable père Maurice ne sera plus obligé de passer l'eau depuis le matin jusqu'au soir, pour subvenir à ses besoins : ils ont sauvé, ils ont recueilli chez eux l'unique rejeton d'une famille illustre, l'héritier d'une grande fortune : leur sort est assuré....... Achille se berçait de ces douces espérances, lorsqu'un matin entre tout-à-coup dans la cabane qu'il occupait, un des gens de la comtesse, qui toute la nuit avait couru devant elle : il annonce qu'elle n'est plus qu'à cent pas du village. A peine en effet le comte s'est-il soulevé sur le lit de Maurice qui le soutient, que la comtesse entre dans la cabane avec empressement ; elle trouve Achille encore faible et souffrant, mais hors de tout danger : Maurice est auprès de lui ; Nisa tenant encore à la main le

vase dans lequel Achille venait de prendre un breuvage salutaire, semble, par sa contenance timide et modeste, redouter la présence de la mère du blessé. Le premier mouvement de la comtesse, est de se précipiter vers son fils qu'elle couvre de ses embrassemens; et le second est de porter ses regards sur la jeune libératrice de ce fils bien-aimé. Elle est frappée de la figure expressive de Nisa, surprise de sa grace naturelle, et si vivement émue du son pénétrant de sa voix, que s'avançant au-devant d'elle et la pressant sur son cœur, elle s'écrie : « Viens,
» créature céleste, à qui je dois le bon-
» heur d'être encore mère!..... je jure
» à Dieu de remplacer celle que tu as
» perdue....... et je t'adopte pour ma
» fille. » A ces mots elle appuie avec ivresse ses lèvres avides sur celles dont le vif incarnat lui retrace le sang pré-

cieux de son fils. « Ah, madame !.... » lui répond la jeune fille, avec un accent qui l'étonne, « toute mère que vous » soyiez, vous n'êtes pas plus heureuse » que moi. »

Bientôt le chirurgien-major déclara que le convalescent était transportable à Paris. La comtesse, après avoir donné des marques de sa reconnaissance à tous ceux qui avaient porté des secours à son fils, arrête le jour de son départ, et déclare au père Maurice qu'il doit se préparer à la suivre à Paris. « Eh ! que voulez-vous, madame, que je fasse dans cette grande ville ? lui dit ce brave homme : j'ai ici mes habitudes ; et quand à mon âge on a pris son pli....... — Vous ne ferez dans mon hôtel, que ce qui vous conviendra. — Vous ne serez aucunement gêné, lui dit Achille; et vous n'aurez à vous occuper que du soin de vivre le plus long-temps pos-

sible, pour combler les vœux de votre ami..... de votre camarade. — Laissez donc, monsieur le comte : il est entre nous une distance....... — Vous avez raison : je n'ai qu'un an de service, et ces deux épées en croix sur votre cœur, annoncent que vous en avez quarante. — Je serai mal à mon aise dans vos salons dorés ; on se moquera du père Maurice ; et malgré mes soixante ans, je vous avertis que je ne serais pas d'humeur à supporter une insulte. — Vous insulter ! ce serait m'insulter moi-même........ on ne le ferait pas impunément. — En ce cas je me rends : et puisque vous emmenez ma chère enfant, il faut bien que je vous suive. »

Le départ eut lieu quelques jours après : le mouvement de la voiture, loin de nuire au blessé, acheva de lui rendre ses forces. La comtesse et Nisa

lui prodiguaient des soins si touchans! le doux nom de fille que donnait sa mère à sa libératrice, était si doux à son oreille et si délicieux pour son cœur!.... La reconnaissance a comme tout autre sentiment, ses rêves de bonheur; et ceux que faisait en ce moment Achille, les yeux attachés sur Nisa, portaient dans son âme généreuse et dans son ardente imagination toutes les illusions d'une passion naissante dont il n'osait encore se rendre compte.

En arrivant à Paris, Maurice-Colbran fut établi avec sa fille dans un pavillon séparé de l'hôtel. Il donnait sur les boulevards neufs, en face des Invalides, où ce digne vieillard allait passer la majeure partie de ses journées, à causer avec d'anciens camarades qu'il y rencontrait : quant à Nisa, elle ne quittait pas l'appartement de la comtesse. Elle avait substitué, d'après

ses ordres, à son costume villageois, celui d'une jeune personne modeste et distinguée; il lui allait à ravir. Guidée par une habile femme-de-chambre, elle sut bientôt faire tout ce qu'exigeait son admission auprès de la comtesse; elle perfectionna son éducation: Achille exigea même qu'elle acquît plusieurs talens d'agrément; et ces avantages unis à cet intérêt si puissant qu'elle inspirait, lui attiraient les suffrages de toutes les personnes reçues chez la comtesse.

Cependant Achille et sa mère allaient souvent à Saint-Germain visiter leur oncle qui, retenu par la goutte, venait rarement à Paris. Le vieux marquis avait entendu faire l'éloge de la jeune batelière; il croyait qu'elle était établie chez la comtesse en qualité d'apprentie femme-de-chambre, ou d'ouvrière en linge. Il voulut néanmoins la

voir : il enjoignit à sa nièce de la lui amener à son premier voyage. Nisa ne put s'empêcher de frémir à cet ordre : l'idée de paraître devant le marquis de R***, qu'on disait si despote et si brusque, la faisait trembler. Elle proposa donc à la comtesse de l'accompagner sous son costume de batelière, afin de mieux observer toutes les distances qui se trouvaient entre elle et l'ancien gouverneur de Saint-Germain; mais Achille exigea qu'elle gardât les habits sous lesquels on avait l'habitude de la voir dans le monde, dût son grand-oncle en murmurer : il regardait même comme important d'habituer par degrés ce dernier à voir dans Nisa la fille adoptive de sa mère. Elle eut toutefois l'attention de faire la toilette la plus simple. Elle monte en voiture : elle arrive tremblante au château de Saint-Germain. Le vieux mar-

quis l'accueille avec bonté ; mais en même temps avec ce ton de protection qui jusque là n'avait rien d'humiliant. Nisa conserve devant l'ancien gouverneur une attitude si modeste, elle lui adresse quelques paroles si respectueuses, que le vieillard se sent entraîné malgré lui ; mais tout-à-coup remarquant le costume et les manières de la jeune fille, il exprime son étonnement de voir cette petite vêtue comme une dame : il en fait des reproches amers à la comtesse, en lui disant : « Vous la gâterez, ma nièce; vous finirez par lui faire oublier ce qu'elle est; et c'est un grand tort : il faut que chacun reste à sa place. — La sienne, mon cher oncle, est d'être auprès de moi. —Comment, qu'osez-vous dire ? —Ce qu'elle a fait pour mon fils, lui mérite toute ma tendresse ; et j'ai fait vœu de lui tenir lieu de mère. — Il ne vous man-

que plus que de l'adopter tout-à-fait ; et de lui faire accroire qu'elle est digne de notre sang.—Il coule dans ses veines, mon oncle : répond vivement Achille; et ne lui permet pas d'endurer une humiliation. » Il prend aussitôt la main de Nisa qui se soutient à peine, et la conduit hors de l'appartement de son grand-oncle à qui la colère et la surprise donnent une nouvelle attaque de goutte. Vainement la comtesse veut le calmer, excuser la vivacité d'une jeune tête qu'égare la reconnaissance; elle est forcée de se retirer, et rejoint son fils et Nisa qu'elle ramène à Paris, l'un dévorant en secret le dépit qu'il éprouve, l'autre retenant avec peine les larmes qui roulent dans ses yeux, et ne répondant à toutes les caresses de la comtesse, que par ces paroles suppliantes : « Ah, madame ! » laissez-moi retourner à mon humble cabane ! »

Dès le lendemain, la comtesse se rend à Saint-Germain et trouve son oncle dans une colère dont il était difficile de le faire revenir. A sa brusquerie naturelle se joignait en ce moment la crainte de voir échouer les grands projets d'établissement qu'il avait formés pour Achille. Le ton qu'avait pris celui-ci pour défendre Nisa, ne permettait plus de douter qu'il n'éprouvât pour elle un penchant secret qu'on ne pouvait trop s'empresser de combattre. « Il faut, ma nièce, que vous renvoyiez au plutôt cette jeune fille à son village. — Moi, mon oncle, outrager celle à qui mon fils doit la vie ! — Hâtez-vous de le distraire d'un amour qui ne sera que passager sans doute ; mais qui connu dans le monde, pourrait nuire au sort brillant que je lui destine. — Croyez, mon oncle, qu'il s'en montrera digne. Achille

jeune, ardent, n'a pu se défendre de tout l'intérêt qu'inspire Nisa, et que je partage avec lui; mais rien n'annonce encore qu'il ait le projet d'en faire sa femme. — Ma nièce, la batelière est bien jolie; et tout ce qui tient du romantique, du merveilleux, a tant d'empire sur une jeune tête!...... vous n'auriez pas dû, comme femme sage et prévoyante, amener cette fille avec vous. — C'est une imprudence, il est vrai; j'ai voulu rendre une mère à celle qui m'a rendu mon fils....... mais Nisa est si pure, si modeste! reposez-vous sur moi, mon oncle; et croyez qu'il ne se passera pas le moindre mouvement dans le cœur de l'un ou de l'autre, sans que je m'en aperçoive, et que je sache en prévenir les dangereux effets. — A la bonne heure! en attendant envoyez-moi le comte : je ne saurais trop me hâter de lui faire

part du grand mariage que je lui prépare : une fois sa parole engagée, nous serons sûrs de lui. »

La comtesse reporta promptement à son fils les ordres de son grand-oncle, auprès duquel il se rendit. Le marquis s'empresse de l'instruire que des relations particulières l'ayant mis à même d'être agréable au ministre de la guerre, il avait l'espoir de le marier, lui Achille, à la nièce de ce dernier, très-riche héritière et l'une des plus belles personnes de la cour : il ajoute que ce mariage lui vaudrait bientôt un régiment, et par suite le grade d'officier-général. Achille reçut cette proposition avec une indifférence qui courrouça son grand-oncle. Il lui répondit qu'il avait à peine vingt-cinq ans, et qu'il était trop jeune pour enchaîner ses destinées : il ajouta qu'il répugnait à son caractère d'avancer en

grade par faveur, et qu'il ne voulait parvenir que par ses services, ou d'heureux faits d'armes. Le marquis, convaincu que ce refus cachait une passion secrète, s'emporte contre son petit-neveu, le serre de près; et celui-ci, pour qui feindre était un supplice, avoue franchement qu'il n'est point de nièce de ministre, ni même de fille de souverain, qui pût valoir à ses yeux sa chère libératrice; et que jamais il n'épouserait que Nisa-Colbran. Il se retire en faisant cet aveu, pour ne pas augmenter par sa présence, la colère du vieux marquis, et présumant sans peine qu'il exigerait de sa mère, sur laquelle il avait un grand empire, qu'elle s'opposât à ce mariage, il crut devoir la prévenir, et s'empressa de l'instruire de la scène qu'il venait d'avoir avec son grand-oncle. « Habituée à lire dans votre âme, lui répond

la comtesse avec dignité, j'ai découvert sans peine le feu secret qui l'embrâse; et si je n'eusse écouté que la prudence, j'aurais éloigné de moi celle qui vous subjugue et vous égare; mais Nisa n'est point de ces femmes ordinaires avec lesquelles on doit mesurer les distances. Elle est la fille adoptive de mon cœur : en l'adoptant toutefois, j'étais loin de penser que vous la choisiriez pour votre épouse. — Eh! quelle femme est plus digne de m'appartenir? — Achille, sans être esclave des préjugés, il est de ces convenances sociales qu'on ne saurait enfreindre. A votre âge tout séduit; mais la réflexion succède à cette première ivresse: Nisa, je le conçois, est à vos yeux la seule femme qui soit digne de vous; et dans votre délire, vous croyez que chacun approuvera le choix que vous aurez fait d'elle : voilà votre erreur. Le public

tient plus qu'on ne pense, à des nœuds assortis, à l'antique honneur des familles. Qui vous dit que vous-même, après cette fièvre d'amour dont la courte durée est toujours en proportion de sa violence ; qui vous dit que dans trois ou quatre ans, tout au plus, vous ne serez pas fatigué de votre chaîne, étonné de votre indifférence, repentant de votre choix?..... Achille, mon cher Achille! laissez votre mère, votre première amie, vous conduire au bonheur : c'est l'unique but de tout ce qu'elle a fait pour vous...... donnez-moi votre parole d'honneur que vous n'épouserez point Nisa sans mon consentement. — Je vous la donne, ma mère....... et quels nœuds pourrais-je former, s'ils n'étaient légitimés par votre bénédiction ? »

La comtesse projetait de fortes épreuves : elle attendait tout du temps

et de l'absence. Elle s'empressa donc d'aller prier son oncle d'obtenir du ministre de la guerre, une mission qui pût forcer Achille à s'absenter quelque temps : il reçut en effet l'ordre d'aller à Metz former un régiment de cavalerie dont il serait nommé colonel, sitôt que les cadres seraient complets. Cette mission était difficile par la rareté des chevaux de guerre ; et le comte, malgré tout l'empressement qu'il mit à la remplir, fut près d'une année entière sans revoir Nisa. Celle-ci semblait consacrer tous ses instans à se rendre plus digne de son choix : elle employait à l'étude et à la perfection des divers talens qu'elle cultivait, tout le temps qu'elle dérobait aux soins qu'exigeait son vieux père. Sans cesse auprès de la comtesse, qui ne pouvait se défendre du charme qu'elle savait inspirer, elle avait pris cette imposante dignité,

ce grand usage du monde et cette habitude des convenances qui font tant de partisans. Nisa plaisait aux personnes les plus distinguées qui fréquentaient l'hôtel de la comtesse : chacun était aussi ravi qu'étonné du ton, de la grace et du langage de la batelière. La comtesse ne pouvait s'empêcher d'être enchantée de son élève ; elle craignait même quelquefois de la rendre parfaite : elle eût voulu la retenir dans les progrès étonnans qu'elle faisait en tout genre ; cependant elle résolut de la mettre à l'épreuve. Parmi les personnes qu'elle recevait habituellement, on remarquait un peintre célèbre, dont la fortune était assurée : âgé de trente-cinq ans, il réunissait tout ce qui peut charmer un jeune cœur. Las de voltiger de plaisirs en plaisirs, il voulait former une union solide : il voyait souvent Nisa ; et ne pouvant présumer

qu'elle fût l'objet des secrètes pensées du comte, dont l'absence se prolongeait, il la jugea digne de son choix, et mit la comtesse dans ses intérêts. Celle-ci, qui n'avait pas encore la certitude que la jeune fille partageât les sentimens qu'elle avait inspirés à son fils, profita de cette circonstance, pour s'assurer de l'état de son cœur. « Nisa, lui dit-elle un jour qu'elles étaient seules; tu penses bien qu'en t'appelant auprès de moi, j'ai dû m'occuper de ton bonheur. — Chaque instant, madame, ne m'en donne-t-il pas la preuve? — Te voilà parvenue à l'âge où l'on doit fixer pour jamais ses destinées, et je veux te marier. — Moi, madame! — Si toutefois le parti que je te propose, te convient : c'est un artiste renommé, dans la fleur de l'âge, offrant par ses mœurs et sa conduite, l'assurance du bonheur à la femme qu'il

choisira. Il t'a vue, t'a beaucoup étudiée, et son choix paraît fixé sur toi. — Ce parti, madame, est sans doute avantageux..... mais pourquoi changer mes destinées? je suis si bien auprès de vous! — Tu seras mieux encore auprès d'un époux qui te chérira, t'estimera; car tu seras femme de bien. — J'en ai sous les yeux un si parfait modèle!...... mais le voile honorable dont me couvrent vos bienfaits, laissera toujours voir la pauvre fille, la simple batelière; et Nisa ne s'exposera point à s'entendre reprocher sa naissance....... Ah, madame! ajouta-t-elle avec une expression très-remarquable, vous avez élevé mon âme trop haut : que ne m'avez-vous laissée dans mon humble cabane!..... j'y serais heureuse et paisible — Ne l'es-tu pas auprès de moi? — Sans doute : mais cette habitude de l'opulence que j'igno-

rais, ce brillant entourage d'un monde adulateur, cette culture enchanteresse des talens qui jettent tant de charmes sur la vie.... oh, madame ! que tout cela nous éblouit aisément ! que tout cela nous fait oublier vîte ce que nous sommes, et nous berce d'étranges illusions !...... ah ! si je vous suis chère, ne me parlez jamais de mariage ! »

Elle sort à ces mots, pour ne pas laisser voir à la comtesse le trouble qui s'empare de son âme, et la vive émotion qui se peint sur tous ses traits.

Celle-ci, la suivant des yeux, devine sans peine, que l'infortunée cherchait à combattre l'amour le plus violent ; et que par modestie, par grandeur d'âme, elle craignait de nuire aux brillantes destinées d'Achille ; et de contrarier l'ambition de sa famille.

Le comte revint enfin de la mission dont il avait été chargé par le minis-

tre, et reçut de lui le grade de colonel. Séparé depuis près d'un an, de sa chère Nisa, il la trouva plus belle et plus aimable encore. Il ne put toutefois s'empêcher de remarquer le trouble extrême qu'elle éprouvait à son aspect: il en conférait avec sa mère à laquelle il avoua que son amour n'avait fait que s'accroître par l'absence. Nisa ne quittait ni son cœur, ni sa pensée : elle était toujours là, telle qu'il l'avait aperçue en retrouvant la vie...... « Mais je » vous ai promis, » ajoutait Achille avec effort, « de ne point l'épouser » sans votre consentement........ et je » remplirai ma promesse. »

Il se rendit auprès de l'ancien gouverneur de Saint-Germain, qui, malgré tout son ressentiment, le félicita sur son nouveau grade, et l'entretint aussitôt du grand mariage qu'il lui préparait, et pour lequel il avait plus

d'espoir que jamais. Achille, en remerciant son grand-oncle de toutes ses bontés, lui déclara de nouveau que son cœur avait fait un choix, et lui fit la protestation de ne jamais changer. Nouvel orage; nouvelles menaces du vieux marquis. « Eh quoi! l'unique rejeton d'une des plus anciennes familles de France, pourrait s'oublier au point d'épouser....... une batelière! — C'est ce titre, mon oncle, qui la rend si chère à mes yeux: plus le destin dans son caprice avait abaissé Nisa, plus je suis heureux et fier de l'élever jusqu'à nous..... il n'est aucune femme qui puisse la surpasser en grace, en dignité: on dirait que mon sang en passant dans le sien, y porta la noble fierté de notre race. — Elle n'en est pas moins la fille d'un misérable batelier. — Maurice-Colbran est un ancien militaire: il a servi quarante ans son

pays ; et comme vous, mon oncle, il est couvert d'honorables cicatrices. — Finissons ! je n'ai qu'un mot à te dire.... si d'après les démarches que j'ai faites, et l'assurance que j'aï d'obtenir pour toi la nièce du ministre, tu pouvais t'oublier au point de lui préférer ta belle, je te déshérite ainsi que ta mère, et ne vous revois de ma vie. Tu connais mon caractère ; une fois mon parti pris, je ne reviens jamais : tu peux maintenant te décider. — Que vous m'accabliez de tout votre ressentiment ; que vous m'imposiez les privations les plus cruelles : je m'y soumettrai, mon oncle ; mais n'étendez pas votre haîne jusque sur ma digne mère ! — Si jamais elle consent à cette mésalliance, elle devient à mes yeux ta complice ; et je la réduis à la modique fortune qu'elle possède : tu te féliciteras alors d'avoir fait passer ta mère de

l'opulence à la gêne, et d'un grand état dans le monde, à la plus pénible obscurité. — Ah! cette seule idée me déchire l'âme....... suspendez les terribles effets de votre vengeance!....... eh bien, je vais chercher à dompter mon amour; j'emploierai tout pour renoncer à Nisa....... je crains bien qu'un pareil effort ne soit au-dessus de mes forces; mais enfin je vais le tenter: je ne vous demande que du temps; le trait est si avant dans mon cœur! ce n'est que par degrés que je puis l'en arracher....... Devoir sacré de l'honneur, antiques préjugés, que vous exigez souvent de cruels sacrifices!...... »
Il sort à ces mots, et laisse le vieux marquis dans l'espoir que cette fougue de jeunesse ne pourrait résister à ses volontés, et sur-tout à la crainte de perdre une grande fortune et les plus brillans avantages.

La comtesse, convaincue de son côté, qu'Achille et Nisa brûlaient l'un pour l'autre d'un feu qui chaque jour devenait plus dévorant, craignait que le secret de la jeune fille, une fois découvert, n'achevât de porter le comte à tout le délire d'une passion violente; mais quelle fut sa surprise de voir son fils éviter la présence de Nisa, reparaître dans le monde, et chercher tous les moyens de se distraire de son amour! elle ne savait à quelle cause attribuer cet étrange changement.

L'automne arriva : la comtesse, suivant son usage, devait aller passer quelques mois à une très-belle terre que possédait son oncle dans les environs de Meaux, et qui réclamait l'œil du maître : elle y conduisit le père Maurice et sa fille. Celui-ci regretta d'abord la causerie qu'il allait faire tous les jours avec ses vieux camarades, à

l'Hôtel des Invalides ; mais bientôt il fut ravi de se trouver parmi les bons agriculteurs qu'il aimait beaucoup, de donner au nom de la comtesse et de monsieur le marquis, les ordres nécessaires à la tenue du château, à l'entretien du parc : ce qui sur-tout le flatta, c'est qu'il fut nommé capitaine-instructeur de la garde nationale du village. Quant à Nisa, l'aspect de la nature semblait la distraire de sa mélancolie. Une bibliothèque nombreuse et choisie, qu'elle trouva dans ce beau séjour ; la peinture des fleurs, son occupation chérie, employaient tous ses instans. Elle accompagnait la comtesse dans ses promenades, visitait avec elle toutes les chaumières où le pauvre réclamait leur présence. Pour le comte, il se livrait tout entier à l'exercice de la chasse : debout dès l'aube du jour, il ne rentrait que très-tard, et souvent

restait à coucher dans les châteaux voisins qu'il visitait. Jamais il n'avait paru d'une activité si pétulante : à peine avait-il passé quelques heures auprès de ces dames, qu'il saisissait avec empressement toutes les occasions de s'en éloigner. La comtesse ne pouvait rien comprendre à cette conduite du fils le plus tendre, de l'amant le plus passionné. Son étonnement fut au comble lorsqu'à l'époque de son retour à Paris, elle entendit le comte lui-même, proposer à Maurice-Colbran de rester au château de son grand-oncle, en qualité de concierge-général. « Vous » y serez, lui dit-il, bien plus heureux » qu'à Paris; plus commodément pour » vos goûts, pour vos habitudes....... » la santé de votre fille y gagnera...... » je me suis aperçu que le tourbillon » du grand monde la fatiguait, et que » la solitude avait pour elle des char-

» mes...... ma mère et moi nous vien-
» drons vous visiter souvent, et nous
» veillerons à ce que rien ne manque
» à votre aisance, à votre bonheur. »
Maurice, qui ne voyait que l'occasion d'être utile au comte, et qui se trouvait si bien à la terre où il allait commander en maître, accepte avec empressement. La comtesse cherche en vain quelles sont les secrètes intentions de son fils, et comment il peut se résoudre à se séparer de Nisa : celle-ci, qui ne doute plus que c'est un exil qu'on lui impose, s'y résigne sans se plaindre : elle porte même la fierté jusqu'à feindre le plaisir qu'elle aura de seconder son père dans ses travaux, de représenter madame la comtesse dans la cabane du pauvre........ Elle se sépare de cette dernière avec une noble résignation; fait ses adieux au comte en affectant le sourire d'une

âme satisfaite........ mais où se réunissaient à la fois tous les tourmens de l'enfer.... Achille a pu l'abandonner !.... il croit sans doute qu'elle est suffisamment récompensée par l'asile qu'il lui donne, par l'emploi d'homme de confiance que va remplir son père...... oh ! sans ce bon vieillard chaque jour plus satisfait de son sort, avec quel empressement elle regagnerait le village de la Grâce de Dieu ; elle retournerait à cette humble cabane, à cette barque hospitalière où l'ingrat qui la délaisse...... qui la dédaigne, peut-être, avait reçu d'elle une preuve du dévouement le plus rare, qu'il s'imagine qu'on peut acquitter avec de l'or!..... Telles étaient les réflexions de la jeune solitaire, qui ne pouvait se douter des tourmens secrets qu'éprouvait le comte, et de tous les combats qu'il lui fallait supporter.

Le vieux marquis fut transporté de joie en apprenant ce nouveau sacrifice d'Achille. « J'étais bien sûr, » dit-il à sa nièce, « d'arrêter ce torrent impé- » tueux. Il faut traiter vertement la » jeunesse : il n'y a que cela pour la » mettre à la raison. » Il lui raconte alors la scène qui s'était passée entre le comte et lui, répète la menace d'exhérédation qu'il avait faite ; et cette tendre mère ne doute plus que c'est pour lui conserver le sort brillant dont elle jouit, que son fils a le noble courage de renoncer à la main de Nisa.... Mais ce fut en vain qu'on lui fit rencontrer dans un bal brillant la beauté célèbre qui lui était destinée ; il ne put s'empêcher d'avouer à sa mère que toute nièce du ministre qu'elle fût, elle était loin de valoir à ses yeux Nisa-Colbran. Dans toutes les fêtes où il accompagnait la comtesse, il ne trou-

vait aucune femme qui réunît les traits ravissans et les graces naturelles de Nisa. Enfin, si, dans les promenades, il rencontrait une jeune fille aidant son vieux père dans sa marche, ou telle autre abordant un soldat invalide, il lui échappait un soupir involontaire; et la comtesse jugeait sans peine de la vive impression qu'il recevait. Un jour entr'autres, Achille avait accompagné sa mère à sa loge au Théâtre-Français: on y représentait une tragédie nouvelle où Talma déployait toute la vigueur de son talent. La toile baissée, la comtesse et son fils se disposaient à se retirer, lorsqu'ils entendent répéter autour d'eux : « Restons à la petite » pièce! Mars y joue le principal rôle. » On donnait en effet *Nanine, ou le Préjugé vaincu*. Le trouble d'Achille augmente à chaque scène : il dévore chaque mot que prononce l'actrice

inimitable, qui combat avec tant de candeur et de fierté contre son plus tendre penchant. Achille croit voir, croit entendre Nisa; mais, au moment où, dans la pièce, le comte, en présence de sa mère, nomme son épouse la fille d'un simple soldat, Achille, saisissant une main de la comtesse, et la pressant vivement sur son cœur, lui dit du ton le plus touchant : « Na-» nine cependant n'avait pas sauvé les » jours du comte.... » Oh! comme ces paroles ont frappé cette digne mère! elle n'ose répondre à son fils; mais son regard lui dit assez combien elle souffre de sa souffrance.

Le printemps approchait; et dès les premiers beaux jours, la comtesse se rendit auprès de Nisa. Achille avait rejoint son régiment. Elle trouva tout au château de son oncle, dans un ordre admirable. Maurice qui, de sa vie,

n'avait été plus heureux, montrait une surveillance active, un zèle infatigable: la joie et la santé brillaient sur sa figure..... Il n'en était pas de même de Nisa; une pâleur extrême avait décoloré son teint : ses grands yeux bleus sans cesse attachés vers la terre, semblaient y chercher un allégement à ses maux. Sa démarche était abattue, incertaine; elle était presque toujours seule, ne choisissait dans ses promenades, que les endroits du parc les plus sombres, les plus solitaires. La vue de la comtesse la réveilla de ce sommeil de douleur; elle s'efforça de lui sourire. Celle-ci eut beaucoup de peine à cacher à Nisa le mal que lui causait le changement effrayant qu'elle remarquait dans tout son être. Elle redoubla de caresses, de marques de bontés, chercha tous les moyens de la distraire; mais elle n'osa lui parler de

son fils. Celle-ci eut encore assez de forces pour ne pas même prononcer son nom ; enfin, après un séjour de quelques semaines, et les comptes fidèlement rendus par Maurice, la comtesse regagna Paris, où la suivit par la pensée cette malheureuse victime de l'amour et de l'humanité.

« Eh bien, lui dit le vieux marquis, le *pastor fido* a tout-à-fait oublié sa belle. — Il s'en est éloigné, voilà tout; mais il souffre. — Grimace que tout cela. — Son mal est incurable ; et je ne vous dissimulerai point qu'il m'alarme. — N'allez-vous pas déjà vous effrayer et retomber dans votre coupable faiblesse ? — J'ai fait jusqu'à présent tout ce que je vous devais, mon oncle, tout ce que me prescrivait le sang illustre dont je suis née : mon fils lui-même a eu le courage de me seconder ; il s'est privé de la présence

de celle qu'il aime ; il a cherché tous les moyens de surmonter le penchant qui l'entraîne : il m'a promis enfin de ne jamais épouser Nisa sans mon aveu..... mais à quoi nous conduira cette promesse ? A voir s'éteindre l'unique rejeton de notre race, à désespérer celui dont le Ciel m'a chargée d'assurer le bonheur....... non, je n'ai plus la force de séparer ce qu'unirent le bienfait et la reconnaissance, de repousser les êtres chéris qui doivent charmer, consoler ma vieillesse..... Il faut se soumettre après tant d'épreuves ; il faut céder à cet irrésistible pouvoir de la nature et de l'amour. — Quoi ! vous pourriez autoriser une folie de jeunesse ! — Achille a vingt-huit ans : ses goûts, son caractère lui donnent l'à-plomb d'un homme de quarante. — Et c'est pour cela qu'il veut se déshonorer ! — Est-ce donc un

déshonneur, que d'élever jusqu'à nous celle qui lui sauva la vie? En épousant Nisa, il ne perd ni son nom, ni les prérogatives de sa naissance. — Mais il perdra le droit de s'offrir à ma vue.... et vous, ma nièce, si vous n'employez pas votre autorité de mère, je romps pour jamais les liens qui nous unissent. — Je tiens de vous, mon cher oncle, une brillante existence; et ce n'est que par vos bienfaits, que je puis soutenir l'éclat d'un grand nom; mais je préférerais la gêne la plus pénible, à causer, par une résistance coupable, le désespoir et peut-être la mort de mon fils, à payer par le mépris et l'ingratitude le trait le plus touchant qu'inspira l'amour de l'humanité. — Et moi, qui verrais dans cette étrange condescendance une renonciation publique aux droits du sang qui vous fit naître, je disposerai de ma fortune en faveur de

ceux qui sauront en faire un plus digne usage..... » La comtesse ne répondit à cette dure menace, que par une révérence profonde, et se retira.

Bientôt Achille revint auprès de sa mère qui le trouva mélancolique et plus abattu que jamais. A ce désir de se distraire dans le monde, à cet empressement, à cette aimable urbanité qu'il avait ordinairement auprès des femmes, succédait une insipide indifférence, une farouche misanthropie. La comtesse, qui suivait tous les mouvemens de cette âme brûlante, mais fidèle à l'honneur, jugea qu'il était temps de venir à son secours ; et voulant rompre le silence qu'il gardait toujours sur la jeune exilée, elle lui dit un jour : « Mon fils, vous ne me parlez point de Nisa ? — Ah ! quel nom prononcez-vous ! — Celui de ma fille adoptive. — Nisa, votre fille ! elle de-

vrait l'être en effet.... mais elle n'a que des vertus et de la beauté. — Mon fils, je serais indigne de tout ce que vous avez fait pour moi, si je vous laissais ignorer plus long-temps que Nisa, consumée pour vous d'un amour bien légitime, voit chaque jour se flétrir ses attraits, sa jeunesse : ajoutez à cela l'exil où, par égard pour moi, vous l'avez vous même condamnée ; l'indifférence que depuis long-temps vous affectez pour elle..... et jugez du mal affreux qu'elle endure! — Quoi ! Nisa brûlerait du même feu !.... ah ! vous réveillez en moi tout ce que l'honneur et la reconnaissance ont de plus sacré..... Pour vous conserver l'opulence, j'avais dû renoncer au bonheur ; mais vous n'exigerez point que je vous sacrifie le repos et peut-être la vie de celle à qui vous devez la mienne. Vous permettrez que je parte à l'instant même,

que j'aille tomber aux pieds de Nisa.... — Vous n'irez pas bien loin : Maurice et sa fille sont depuis une heure, dans le pavillon qu'ils ont coutume d'habiter. » Achille s'y rend avec sa mère ; il ne peut s'empêcher de frémir en voyant l'effrayante altération répandue sur la figure de sa libératrice. « Pardonne !... lui dit-il, oh ! pardonne-moi les maux que je t'ai fait souffrir ! va, j'ai souffert plus que toi peut-être.... mais il fallait céder à l'orgueil des rangs, fléchir la colère d'un oncle bienfaiteur, éviter la ruine d'une mère adorée... ah ! sans cela, fille céleste ! il y a long-temps que j'aurais uni nos destinées. — Que dites-vous, M. le comte ! lui répond Nisa d'une voix altérée ; vous pourriez oublier la distance !..... — Il n'en est point entre deux êtres dont le sang est mêlé, confondu l'un dans l'autre ! Va, si les préjugés me privent

du bonheur de te nommer la compagne de ma vie, ils ne me forceront pas du moins à choisir une autre épouse : oui, Nisa, je te le jure en présence de ma mère : nulle autre que toi ne recevra ma main, ne portera mon nom. — Ah, madame ! dit Nisa, tombant aux genoux de la comtesse ; ne cédez point à la passion qui l'égare ; faites-lui porter les yeux sur l'humble cabane d'où vous m'avez fait sortir. — En me sauvant la vie, reprend le comte, votre dessein, Nisa, fut de me rendre heureux : puis-je l'être sans m'unir à vous, sans attacher mes regards sur ces traits ravissans qu'emprunta pour me secourir, la céleste humanité ? Sur quel bras puis-je être mieux appuyé dans le sentier de la vie, que sur celui qui me soutint mourant au champ d'honneur ? quelle main pourrait être mieux enlacée dans la mienne, que

celle qui me prodigua tant de soins? et de quelle bouche enfin pourrais-je recevoir avec plus de confiance, le serment de fidélité, que de celle qui daigna se poser sur ma blessure? — Ah! lui répond Nisa, l'ivresse que j'éprouvai quand j'eus le bonheur de vous secourir, et le délicieux souvenir qu'a laissé dans mon cœur ce moment le plus beau de ma vie, vous ont acquitté, M. le comte.... ne me forcez pas à rougir un jour de ce que j'ai fait pour vous! — O mes enfans; dit à son tour la comtesse; il n'est point de préjugés qui puissent résister à de pareils combats. Si j'ai rempli tous les devoirs d'une femme de qualité, je dois maintenant songer à ceux d'une mère. Viens, Nisa!... viens, ma fille!... le comte est ton époux. — Quoi! vous pourriez vous abaisser jusqu'à moi! — Eh! qui peut t'égaler à mes yeux? sans

toi, je ne serais plus mère. — Laissez-moi refuser tant d'honneur ; laissez-moi résister à cet élan de l'amour maternel. — Mais toi-même, admirable créature, comment peux-tu résister à l'amour dévorant qu'inocula dans ton sang le dévouement le plus sublime ? — Ah ! madame...., s'écrie alors la jeune fille éperdue et fondant en larmes, pourquoi m'arracher mon secret ? Pourquoi m'ôter le peu de forces qui me restent !.... puisque rien ne peut échapper à votre pénétration, et qu'il faut tout vous avouer.... apprenez donc qu'à peine le sang précieux de votre fils fut-il confondu avec le mien, je me sentis une nouvelle existence : il me semblait que je lui appartenais par un lien secret, indestructible : je ne voyais plus que lui ; je n'agissais que par lui ; je ne respirais qu'à chaque fois qu'il respirait lui-même.... Oh !

combien j'ai maudit la distance qui nous séparait! combien j'ai désiré qu'il fût obscur et pauvre comme moi !..... mais j'eusse préféré la mort, quoique la vie me fût bien chère, à lui faire naître le moindre soupçon de tout ce que je souffrais. Aimer en silence me suffisait : être aimée était au-dessus de mon espoir ; jugez de ce que j'éprouve en ce moment.... O madame ! ô ma mère !.... si j'ai sauvé votre fils.... vous me sauvez à votre tour. »

Tout fut bientôt préparé pour cet heureux mariage : la comtesse eut le courage d'aller elle-même en faire part à son oncle, au château de Saint-Germain. Le marquis entra dans un accès de colère d'autant plus violent, qu'il avait la parole du ministre pour le mariage de sa nièce avec Achille, qui bientôt serait nommé officier-général. Lui-même devait obtenir, par

ce mariage, le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, objet de ses vœux les plus ardens. Il déclara donc à sa nièce que, puisqu'une sotte philantropie et les principes philosophiques dont elle était infectée, la faisaient consentir à la mésalliance du comte, il ne voyait plus en eux des êtres formés de son sang; qu'il les déshéritait et leur vouait à jamais l'indifférence et le mépris. La comtesse crut devoir encore avertir son fils de ces menaces dont l'effet n'était que trop certain, afin de lui faire mesurer toute l'étendue des sacrifices auxquels il allait s'exposer. Achille n'en fut effrayé que pour sa mère, et s'y résigna sans murmurer. Ils se gardèrent bien l'un et l'autre d'en instruire Nisa : malgré sa passion dont elle avait fait l'aveu, elle n'eût point consenti peut-être à former des nœuds qui causeraient l'exhérédation

de son époux. Il fallut donc que la comtesse cherchât quelque prétexte adroit, pour sortir de l'hôtel de son oncle, et se réduire à la modique fortune qu'elle possédait. Ce fut alors que l'amour maternel se montra dans toute sa force, dans toute sa résignation. Elle loua un appartement simple et commode, au bout de la rue de Varennes; et faisant croire à Nisa que le moyen le plus sûr de calmer le marquis, c'était d'éviter avec lui toute espèce de communication, elle sortit de l'hôtel de son oncle; y laissa les meubles, les chevaux et la voiture qu'elle tenait de ses libéralités; et vint s'établir dans sa modeste demeure, la veille du mariage d'Achille et de Nisa. Cette union fut célébrée sans éclat et sans pompe : elle n'en avait pas besoin. Deux officiers du régiment d'Achille furent ses témoins; et Nisa eut pour

les siens, deux vieux sergens invalides qui avaient fait la guerre avec le père Maurice, et qui, comme lui, étaient décorés de l'écusson des vétérans. Bientôt dans le vaste Hôtel des Invalides, il ne fut plus question que de la batelière devenue comtesse, et qu'on proclamait généralement digne de la main du jeune brave qu'elle avait sauvé.

Le vieux marquis persista dans son ressentiment, et fit, par ses dernières volontés, le partage de sa grande fortune entre des collatéraux très-éloignés, et plusieurs intrigans dont il était environné. Peut-être eut-il quelque repentir de déshériter sa nièce, la seule qu'il eût dans sa famille; et par suite le comte, qu'il privait d'un brillant avenir : peut-être même eut-il révoqué son testament, si, frappé tout-à-coup d'une goutte remontée, il ne fût mort presque subitement. Nisa connut alors

le sacrifice qu'on avait fait pour elle, et put mesurer toute l'étendue de l'amour et du courage d'une mère. La comtesse, habituée à un grand état de maison, répandue dans la plus haute société de la capitale, et recevant à l'hôtel de son oncle, toutes les personnes distinguées par le rang et la naissance, se trouvait restreinte au plus modique revenu, logée à l'étroit, servie par une seule femme qui n'avait pas voulu se séparer d'elle, et visitée dans son humble retraite, par ce petit nombre d'amis vrais, que n'attiédit point l'adversité. Mais rien ne put altérer la sécurité de cette âme forte et maternelle. Nisa, tout en admirant sa noble résignation, ne pouvait s'empêcher de lui dire, lorsqu'elle l'accompagnait, soit à l'église, soit à la promenade : « Sans moi, vous seriez dans une voiture brillante, suivie d'une riche

livrée. — Mais sans toi, ma fille, lui répondait la comtesse, Achille ne m'eût point embrassée ce matin : crois-moi, ton bras vaut mieux que celui d'un laquais galonné. »

Cependant on ne s'occupait que de la nouvelle comtesse : chacun était avide de la connaître. On fut surpris, extasié de sa grace imposante, de ses talens et de son instruction : c'était à qui recevrait, fêterait la *belle Batelière;* et cette dénomination obscure en apparence, ajoutait le plus vif intérêt aux succès que la jeune dame obtenait dans le monde. Les femmes sur-tout s'empressèrent de lui prodiguer leurs hommages; et les plus élevées en titres la traitèrent comme leur égale. Nisa, toujours bonne et modeste, ne se livrait à ces adulations, que pour légitimer, en quelque sorte, le choix de son heureux époux, et pour donner à

la comtesse le digne prix de sa tendresse et de sa résignation.

Bientôt les services signalés que le comte rendit au monarque légitime, l'élevèrent au grade d'officier-général. Sans pouvoir restituer à la comtesse la grande opulence qu'elle avait perdue, il parvint du moins à la faire jouir d'une aisance honorable. Elle trouva dans Nisa la fille la plus tendre, l'amie la plus dévouée ; et se vit renaître une seconde fois dans plusieurs petits enfans dont la première leçon fut de l'honorer, de la chérir. Elle ne cessa d'éprouver toutes les jouissances d'une excellente mère, dont elle avait si courageusement rempli les devoirs; et jusqu'au dernier jour de sa vie, se félicita de son adoption.

MARIAGE PRÉCOCE.

Bien peu de femmes ont le courage de se regarder vieillir. Telle qui fut bonne, indulgente, tant qu'on la vit parée de la fraîcheur et des graces de la jeunesse, devient frondeuse, exigeante et difficile à vivre, sitôt que l'âge commence à défleurir ses attraits. On voudrait toujours plaire et charmer; on ne saurait s'habituer à céder à d'autres ce pouvoir enchanteur : on ne veut point abdiquer l'empire de la beauté; et pourtant elle passe si vîte! c'est un beau jour du printemps qui finit par un orage.

Que des femmes qui possèdent tous les dons de plaire, disputent l'honneur de briller à de dignes rivales; qu'elles éprouvent une grande jouissance à les

MARIAGE PRÉCOCE.



„ Vous voyez une malheureuse femme
„ chassée de chez elle par son mari. „

Chasselat del.

éclipser, à les désespérer; une pareille victoire est légitime : les témoins du combat s'en amusent, et quelquefois en profitent; mais que des mères éloignent d'elles leurs filles, dont l'incarnat virginal ternit la fraîcheur factice de celle qui les fit naître, dont les charmes éblouissans vieillissent ceux qui n'ont plus qu'un éclat artificiel; mais que le désir d'éviter une comparaison désavantageuse, égare ces femmes coquettes jusqu'à sacrifier le bonheur de leurs enfans, en leur faisant contracter un mariage précoce; en les enchaînant à l'autel de l'hymen, par des nœuds dont ils ne connaissent encore ni l'importance, ni les dangers, et qu'ils voudront briser, lorsqu'il n'en sera plus temps : voilà ce qu'on rencontre souvent dans le monde, et ce qui fait de nombreuses victimes : voilà ce qu'il faut signaler, comme l'abus

le plus dangereux du pouvoir maternel.

Madame Derville, veuve d'un capitaine de vaisseau, s'était trouvée à vingt ans, libre de ses droits, propriétaire d'une honnête fortune, et mère d'une fille unique à l'éducation de laquelle on la vit consacrer tous ses loisirs. Estelle, dont la jolie figure et les dispositions naturelles inspiraient un vif intérêt, fut jusqu'à l'âge de douze ans, l'objet de toutes les pensées, de toutes les affections de la femme la plus légère, qui semblait avoir renoncé pour sa fille, à ce grand art de plaire dont elle connaissait mieux que personne, tous les secrets. Madame Derville était une de ces sybarites qui préfèrent le plaisir à l'éclat; et qui trouvent, tout calcul fait, plus de jouissance à se voir entourée dans leur intérieur, de tendres hommages, qu'à se montrer en public environnée

d'adorateurs attelés à un char brillant d'où bientôt ils se détachent par honte, ou par indifférence.

La belle veuve, soit par amour maternel, soit par un raffinement de la coquetterie, qui veut quelquefois se faire une réputation de sensibilité, ne fut long-temps occupée que de sa chère Estelle, dont elle avait fait un petit prodige de grace, de gentillesse et de bon ton. Cette dernière était aussi remarquée parmi les jeunes filles de son âge, que l'était sa mère au milieu des femmes qui composaient sa société habituelle; et cette distinction si flatteuse resserrait encore les liens d'affection qui existaient entre la mère et la fille : elles se croyaient pour jamais inséparables.

Estelle cependant n'était plus cet enfant naïf et crédule à qui l'on pouvait aisément faire croire tout ce qu'on

voulait. Douée d'une intelligence active et pénétrante, habituée aux usages du monde et sur-tout très-adulée, Estelle entrait dans son adolescence : déjà ce regard observateur, cette douce rêverie d'une âme qui cherche à s'épancher, commençaient à remplacer l'enfantillage et l'heureuse étourderie du premier âge ; déjà madame Derville éprouvait de la gêne en présence de sa fille : il lui fallait souvent répondre à des questions embarrassantes, trouver tel prétexte, déguiser telle démarche ; et cette contrainte à laquelle jamais elle ne fut habituée, la détermina, non sans quelques regrets, à se séparer d'Estelle qui fut mise en pension. Celle-ci ne put dissimuler le chagrin profond qu'elle ressentait de quitter sa mère ; et ce ne fut que sous la promesse qu'elle reviendrait auprès d'elle, dès que son éducation serait

terminée, qu'on parvint à lui faire supporter cette pénible séparation. Madame Derville en adoucissait l'amertume, en allant souvent la visiter, en prenant part aux progrès rapides qu'elle faisait. Estelle joignait aux dispositions les plus rares, un travail assidu, l'ambition de briller à son tour, et sur-tout le désir ardent d'abréger, par ses succès, le temps qui devait l'éloigner de sa mère. Elle devint bientôt une élève distinguée. Les divers talens qu'elle portait jusqu'à la perfection, et les connaissances en tout genre, qu'elle avait acquises, la mirent promptement en état de reparaître dans le monde. Elle entrait alors dans sa quinzième année. La nature, en développant toutes les facultés de son esprit et de son âme, en avait fait une des plus charmantes personnes qu'on pût remarquer dans les cercles de la capitale.

Chaque fois qu'elle y paraissait, elle excitait l'admiration, charmait par ses talens, imposait par son instruction. Madame Derville ne pouvait la présenter nulle part, sans la voir réunir tous les suffrages. Il n'était aucun des habitués de sa maison, qui ne la sollicitât de retirer Estelle de pension, pour lui donner, auprès d'elle, ce vernis de bon ton et ces nobles manières qui en feraient une femme accomplie. Madame Derville s'y sentait portée par ce penchant maternel auquel on résiste difficilement ; mais réfléchissant sur tous les soins, sur la constante prévoyance qu'exige la garde d'une jeune et jolie personne, elle ne pouvait s'empêcher d'en être effrayée. Elle recevait chez elle un grand nombre de jeunes gens qu'il lui faudrait surveiller ; plusieurs artistes aimables, sans doute, et d'un commerce sûr ; mais dont l'i-

magination brillante et la célébrité même, pouvaient avoir quelque danger pour une jeune fille, qui déjà se montrait susceptible d'un attachement sérieux. Madame Derville eut donc le courage de résister aux sollicitations de ses parens, de ses amis, au désir souvent réitéré de sa fille elle-même ; et déclara qu'elle ne retirerait Estelle de pension, que lorsqu'elle aurait quinze ans révolus.

Cette époque arriva promptement : Estelle ne manqua pas de solliciter sa mère de remplir sa promesse ; mais celle-ci trouva les moyens de l'éluder encore. Elle devait aller aux eaux de Plombières pour sa santé : ce voyage serait long, dispendieux : il était impossible de reprendre sa fille avant son retour ; on gagna donc tout le reste de la belle saison. L'automne arriva; mais un changement d'appartement qui exi-

geait le concours de nombreux ouvriers, ne permettait pas qu'une jeune pensionnaire pût se trouver au milieu d'eux; il fut décidé qu'on gagnerait l'hiver. Enfin Estelle avait près de seize ans, lorsqu'elle revint chez sa mère. Elle n'y fit qu'augmenter le nombre de ses courtisans : elle était si belle ! elle réunissait tant de moyens de plaire et d'intéresser ! C'était à qui des jeunes gens les plus merveilleux de Paris, aurait l'honneur d'être admis chez ces dames ; on ne parlait que des mardis de madame Derville, qui se livrait au bonheur inexprimable de voir sa fille prendre rang parmi les jeunes personnes les plus distinguées. Estelle acquit bientôt ce genre délicieux, ce ton par excellence qui distinguait sa mère ; et s'imagina, par cela même, être plus digne encore de sa tendresse ; mais bientôt elle crut s'apercevoir d'un

mouvement de gêne et de contrariété, sur la figure de cette mère adorée, lorsqu'elle lui donnait en public ce nom si doux; et dès qu'elle se plaçait à ses côtés, dans un cercle, elle remarquait dans son regard un dépit involontaire et même une confusion dont elle ne pouvait se rendre compte. « Est-ce que, par mégarde, chère maman, lui dit-elle, un matin qu'elles étaient seules, j'aurais dit, hier, ou fait quelque chose qui t'aurait déplu? — Du tout, ma fille : qui peut t'avoir fait naître une pareille idée? — C'est que lorsque je m'approchais de toi, je voyais sur ton front certain nuage, et sur ta bouche un mouvement de contrariété...... — J'étais contrariée, je ne saurais te le dissimuler, de te voir m'aborder sans cesse, et te clouer à mes côtés, comme si nous eussions traversé toutes les deux une sombre forêt. Que

tu ne me quittes pas au spectacle, aux promenades, rien de plus naturel ; mais lorsque nous recevons, il faut t'habituer, ma fille, à faire, ainsi que moi, les honneurs du salon ; et ce n'est qu'en nous séparant, que nous pouvons veiller l'une et l'autre à ce que tout soit en ordre....... » Estelle, qui ne voyait dans ce calcul de la coquetterie, que les conseils ou les leçons d'une tendre mère et d'une femme aimable, brillante, se conforma strictement à tout ce qu'elle désirait.

Un autre fois, dans un grand bal, Estelle, placée auprès de madame Derville, s'aperçut que celle-ci répondait à peine à toutes les questions qu'elle lui faisait ; et que souvent même elle lui tournait le dos, pour causer avec les cavaliers qui les abordaient : ce qui déjà lui avait fait, plusieurs fois, manquer l'occasion de danser. « Oh ! pour

le coup, chère maman, dit le soir même la franche ingénue à sa mère, tu avais aujourd'hui de l'humeur contre moi ; et j'en ignore la cause. — Moi de l'humeur ! fi donc ! — A peine m'as-tu parlé. — Sans doute, et c'était pour t'habituer à ne plus m'accabler de questions : rien n'est plus ridicule...... On croirait que tu n'as jamais rien vu. « Maman par ci.... maman par là...., » et toujours « ma chère maman !.. » cela sent tout-à-fait la petite fille ; et je veux t'en déshabituer. — Me déshabituer de t'appeler maman ! oh je ne pourrai jamais. — Tu ne me comprends pas, chère enfant.... je suis loin de vouloir te priver d'une aussi douce habitude....... et je tiens trop moi-même à celle de te nommer ma fille...... Mais ces tendres dénominations n'ont de charmes qu'en particulier. Elles sont niaises et de mauvais ton dans le monde. Aussi tu

ne m'entends jamais t'y appeler.... « ma fille ! » expression qui annonce une autorité suprême, et le droit de commander : je ne t'y nomme qu'Estelle, « chère Estelle : » c'est-à-dire ma compagne, mon amie. De là naît, pour toi, la liberté d'agir selon ton caprice ; et pour moi le droit de te surveiller, sans qu'on s'en aperçoive : échange heureux qui, sans blesser les convenances, nous élève toutes les deux au-dessus de la classe vulgaire, et nous range parmi les personnes les plus distinguées. — Eh bien, chère maman, lui répond Estelle, prenant au comptant cette fausse leçon de ton par excellence, je t'appelerai... « Bonne! ... » Ce nom te peint si bien! — Soit, reprit madame Derville, en pressant affectueusement une main de sa fille ; appelle-moi « Bonne... » et je tâcherai d'en remplir toutes les conditions........ » A

partir de ce moment, elle n'entendit plus proférer ce nom qui blessait tant son oreille, et contrariait ses prétentions; et la crédule Estelle, en favorisant les ruses de la coquetterie la plus raffinée, s'imaginait se rapprocher plus encore d'une mère chérie, et se montrer plus digne de lui appartenir.

Mais toutes ces précautions ne pouvaient empêcher qu'Estelle, qui devenait chaque jour plus charmante et plus aimable, n'éclipsât bien souvent sa mère. Celle-ci, fatiguée d'employer tous les moyens d'éviter une comparaison désespérante, ne trouva plus qu'un prompt mariage qui pût décemment éloigner sa fille de sa présence. La tendresse qu'elle lui portait, venait en vain combattre le désir de s'en séparer; la nature fut moins forte que la coquetterie. Parmi les jeunes gens qui formaient la société de madame Der-

ville, il en était plusieurs qui offraient à la jeune Estelle, un mariage très-sortable; mais sa mère, qui ne voulait pas faire un sacrifice inutile, et qui ne songeait qu'à se délivrer d'une rivale redoutable, refusa tous les partis qui se proposaient de demeurer à Paris. Il lui fallait établir une barrière insurmontable, une distance suffisante, pour faire cesser la funeste comparaison dont elle avait tant souffert. Elle jeta les yeux sur un des aimables habitués de ses réunions : c'était le fils aîné du préfet maritime de Brest; il joignait, à l'assurance de remplir bientôt ce poste honorable, celle d'une fortune particulière, qui lui donnerait le droit de tenir un grand état de maison. Léon Dorsange, tel était son nom, avait une figure expressive, des manières distinguées, des talens et de l'instruction. Il paraissait très-épris

d'Estelle qui, de son côté, semblait le remarquer avec un vif intérêt. Il ne comptait encore que vingt-deux ans, et sa tête vive et légère annonçait toute la fougue de la jeunesse; mais il avait un caractère si franc, une âme si expansive! il exprimait avec tant de grace et de feu la violence de son amour!... Estelle, il est vrai, n'avait à peine que seize ans, et son cœur était susceptible de recevoir toutes les impressions qu'on lui ferait prendre. Elle ne pouvait concevoir encore l'importance du lien conjugal, ni réfléchir sur les devoirs qu'il impose; mais elle était franche et sans détour, d'une beauté parfaite: en un mot, elle aimait pour la première fois; et l'amour est un grand maître...... Madame Derville ne songeait qu'à se débarrasser d'une belle et grande fille, qui lui donnait l'insupportable apparence d'une mère

entre deux âges : elle fit donc entrevoir au jeune Dorsange que ses prévenances pour Estelle ne lui déplaisaient pas. Enhardi par cet espoir, Léon devint plus amoureux, plus expressif; Estelle ne put cacher le trouble qu'il lui faisait éprouver. De là les déclarations d'usage, et cette ivresse des premiers aveux; de là les propositions de mariage faites par le père de Dorsange, et qui furent acceptées avec empressement. Une seule chose tourmentait Estelle, c'était de quitter Paris, de s'éloigner de sa mère qui, disait-elle, allait se trouver bien isolée; mais celle-ci, cachant, avec adresse, le secret sentiment qui l'animait, répondait à sa fille qu'il fallait aimer ses enfans pour eux, et non pour soi-même; que le mariage qu'elle allait faire, lui offrait de trop grands avantages, pour qu'une mère sensée ne se

fît pas un devoir d'y souscrire. Elle ajoutait que leur fortune mutuelle leur permettrait de se réunir souvent, soit à Brest, soit à Paris ; et que, quant à elle, dont la santé exigeait tous les ans des bains de mer, elle prenait l'engagement de ne jamais laisser passer la belle saison, sans aller visiter le nouveau ménage, embrasser sa chère Estelle, et demeurer auprès d'elle tout le temps nécessaire pour fortifier ses nerfs, et savourer les délices de l'amour maternel. Ce qui acheva de déterminer Estelle à quitter le séjour de la capitale, c'est que madame Derville promit de faire passer régulièrement à la jeune femme, les modes les plus élégantes, exigeant que sa fille ne fût jamais vêtue que par sa couturière de Paris : elle savait, mieux que personne, ce qui convenait à sa taille, à sa figure ; elle prétendait en faire le modèle des

dames de Brest, et l'ornement de toutes les réunions de la marine française. A ces offres séduisantes, Estelle montra la plus entière soumission; et malgré les sages observations de son subrogé-tuteur et de grands parens, qui trouvaient que les deux futurs époux étaient trop jeunes l'un et l'autre; malgré l'extrême difficulté de rendre à la jeune épouse, la fortune de son père, sans déranger celle de sa mère; malgré les murmures des uns, les sarcasmes des autres et la désapprobation générale, madame Derville parvint à lever tous les obstacles; et cet hymen tant désiré, tant critiqué, fut célébré avec la pompe dont il était susceptible. Jamais on n'avait vu madame Derville plus gaie et plus brillante. Après les fêtes nombreuses qu'occasionna ce beau mariage, la mère coquette conduisit sa fille à Brest,

pour la présenter elle-même dans la famille de son mari, pour jouir du plaisir si doux pour son cœur, de la voir éblouir tous les hommes, désespérer toutes les femmes, et donner partout ce ton par excellence, exercer cet empire de femme à la mode qui, sur-tout en province, excite l'envie, produit des querelles, des ridicules, et cause le trouble le plus divertissant.

Madame Derville ne tarda pas à revenir à Paris : le rôle que sa fille jouait à Brest, elle désirait le remplir dans la capitale. Rien ne la gênait dans ses extravagances ; et quinze printemps réunis ne venaient plus, par l'éclat de leurs fleurs nouvelles, ternir son teint, éclipser sa beauté. A peine âgée de trente-sept ans, elle pouvait aisément réparer les premiers désastres de l'âge. Le charme pétillant de son esprit, la

vivacité de ses réparties, sa tournure ravissante et l'élégance de sa toilette, empêchaient qu'on ne remarquât d'abord la perte de sa première fraîcheur; et la coquetterie faisait le reste.... Que d'aimables folies! que de liaisons inconsidérées et presqu'aussitôt rompues! que d'intrigans accueillis, d'honnêtes gens dédaignés, de faux amis secourus, de parasites rassasiés! quel tourbillon! quelle agitation! quelle dépense! et pour résultat, la satiété, l'indifférence et le vide de cœur....... Oh! si la femme légère, inconsidérée, savait bien tout ce qu'elle sacrifie, toutes les privations qu'elle s'impose, au milieu de ses prodigalités, elle serait moins avide de complaisans, d'adorateurs, et plus empressée de se faire de vrais amis. Les premiers épuisent sa bourse, en compromettant son honneur: les autres en seraient les gar-

diens fidèles, en améliorant sa fortune.... Mais briller, voltiger, éblouir, ont plus d'attraits pour certaines femmes, que d'être estimées, chéries, protégées ; et ce n'est qu'après avoir épuisé la coupe des plaisirs, qu'elles ambitionnent cette considération, première jouissance de l'âge mûr, sûr appui de la vieillesse, mais qui, perdue une fois, ne se retrouve jamais.

Avant que l'année ne fût révolue, madame Derville fit un second voyage à Brest. Estelle venait de donner le jour à une fille, et cet heureux événement occasionna dans la famille Dorsange une fête à laquelle la mère coquette se fit un devoir d'assister. Elle remarqua, dans le nouveau ménage, même amour, même confiance mutuelle et le plus parfait bonheur. Le premier fruit de l'hymen en resserre toujours les nœuds. Estelle néanmoins

commençait à s'apercevoir que son cher Léon était d'une légèreté qui tôt ou tard, pourrait nuire à la douce félicité dont ils jouissaient; et celui-ci ne dissimulait pas à sa belle-mère, que sa fille avait tous les caprices d'un enfant gâté, et que c'était une éducation à faire..... Mais quand on s'entend bien, et sur-tout quand on s'aime, l'indulgence exerce un si grand empire! les défauts s'effacent comme le nuage léger qui vient momentanément obscurcir un beau jour. Léon et sa femme formaient un couple si charmant, si bien assorti! Considération, talens, fortune, jeunesse, que leur manquait-il? Un peu plus d'expérience et de maturité : elles viendront assez vîte avec l'âge...... Ce fut dans cette heureuse croyance, que madame Derville se sépara de sa fille, pour retourner à Paris. Le titre de grand' mère qu'on lui

donnait à Brest, l'effrayait à un tel point, qu'elle ne pouvait l'entendre sans frissonner et changer de couleur. Aussi se garda-t-elle bien de faire part, dans le monde, de l'heureux accouchement de sa fille; si ce n'est aux proches parens et aux vieux amis qu'elle ne fréquentait jamais. Le moyen pour une femme à prétentions, d'avouer qu'elle était mère d'une jeune mère, et que bientôt elle verrait sa troisième génération? Cette idée révoltante eût détruit à jamais l'empire qu'elle exerçait encore avec tant de succès; et l'eût rangée parmi ces douairières surannées, qui cherchent en vain à farder les traces pénibles du temps. Oh! combien elle se félicitait d'avoir marié sa fille à un étranger, de l'avoir éloignée de la capitale! Elle entendait déjà la petite Dorsange l'appeler grand'mère!... Et ce nom seul, prononcé dans un

cercle ou dans une promenade publique, était capable de lui donner une attaque de nerfs.... Effet incroyable et malheureusement trop réel de cette incurable coquetterie, qui dénature tout, flétrit l'âme la plus élevée, et tarit jusqu'à l'amour d'une mère !

Bientôt Estelle mit au monde un second enfant : ce fut un fils, dont madame Derville voulut être la marraine. Elle se rendit à Brest pour ce brillant baptême, et choisit un des plus beaux officiers de marine, qu'elle avait reçu souvent chez elle, à Paris, pour le parrain de son joli filleul. Estelle, devenue plus belle que jamais, lui parut néanmoins triste et mélancolique. Ce n'était plus ce caquet pétillant, cette aimable folie qu'elle imitait de sa mère, et qui la faisaient tant rechercher dans le monde : le rire avait déserté de ses lèvres de roses : ses beaux yeux, ordi-

nairement d'une expression si ravissante, étaient sombres, inquiets; et souvent sur son front, où naguère siégeait le calme de la candeur et de la satisfaction, l'on découvrait des mouvemens convulsifs, et l'empreinte de la souffrance...; pour tout dire, en un mot, Estelle était jalouse. Dorsange, fatigué des caprices, de l'exigence de sa jeune épouse, et par cela même rassasié de ce bonheur conjugal, que d'abord il croyait éternel, s'était attaché nouvellement au char de quelques beautés renommées, qui, sans réunir tous les avantages extérieurs, ni les aimables qualités d'Estelle, occupaient sa pensée, et sur-tout flattaient sa vanité. Estelle s'en plaignit à sa mère, qui n'avait jamais connu le mal affreux de la jalousie; parce que voltigeant sans cesse, elle ne s'était point véritablement attachée. Celle-ci ne fit que

rire du mal cruel qu'endurait sa malheureuse fille. Elle prétendit que le meilleur moyen de ramener un époux volage, c'était de le rendre jaloux à son tour, et de lui faire partager les tourmens dont il était la cause. Morale bien digne d'une coquette, dont l'amour avait à peine effleuré le cœur, et que l'hymen n'avait pas eu le temps d'asservir à ses lois.

A peine fut-elle de retour à Paris, qu'elle apprit par Estelle que la fatale recette qu'elle lui avait donnée, n'avait fait qu'empirer le mal ; et que Léon, ravi de l'indifférence qu'avait affectée sa femme, et du ton de légèreté qu'elle avait pris, en avait profité pour se détacher d'elle tout-à-fait. Elle avouait toutefois qu'elle avait eu des torts de caractère, des caprices bizarres et tout le despotisme d'une jolie femme ; mais que son mari devait les

pardonner à sa grande jeunesse, à son inexpérience. Elle terminait enfin ses doléances par inviter sa mère à se rendre auprès d'elle, afin de ramener par son aimable entremise, la paix entre deux époux qu'une chaîne trop précoce n'attachait plus que par quelques anneaux prêts à se rompre. Quelque répugnance qu'eût madame Derville à se mêler des querelles de ménage, elle craignit qu'Estelle, humiliée des dédains de son mari, ne revînt à Paris, et ne renouvelât auprès d'elle une comparaison qui achèverait de lui faire perdre son empire : elle partit donc et se promit de ne revenir que lorsqu'elle aurait réconcilié les deux époux qu'elle regardait comme deux enfans qu'un rien brouille, mais qu'un rien raccommode. Ce fut d'abord de part et d'autre des plaintes éternelles, des reproches interminables : ce qui plaisait

à l'un ne convenait plus à l'autre. Telle qualité de Léon, n'était plus aux yeux d'Estelle qu'un défaut insupportable ; et ce qui dans la jeune femme avait séduit son mari, n'inspirait plus à celui-ci que du dégoût et du repentir. C'étaient en un mot deux jeunes coursiers attelés au même char que d'abord ils conduisent dans un sentier rempli de fleurs ; mais bientôt un faux pas, un léger détour de l'un, heurte l'autre et le contrarie dans son allure. Ils ne marchent plus également; ils s'égarent, quittent le sentier fleuri, prennent une route détournée, rencontrent des épines qui les blessent : ils s'irritent, brisent leurs rênes.... et le char est renversé.

Madame Derville sut toutefois les arrêter à temps. Son enjouement irrésistible, son grand usage du monde, et peut-être cet amour maternel qui

ne perd jamais ses droits , parvinrent à calmer ces deux jeunes têtes. On avoua réciproquement ses torts ; on reconnut qu'il ne fallait pas toujours céder aux apparences : les cris touchans et les innocentes caresses de deux jolis enfans , achevèrent la réconciliation. Estelle et Léon crurent s'aimer plus que jamais... en un mot, les deux coursiers se laissèrent atteler encore au char de l'hymen, et reprirent le sentier chéri..... Puissent-ils conserver leur marche uniforme et ne plus se fourvoyer !

On vit bientôt reparaître madame Derville aux spectacles de Paris et dans toutes les fêtes publiques. Les lettres de sa fille, en lui donnant les détails de son bonheur domestique, la maintinrent dans la plus grande sécurité. Un heureux événement vint encore lui confirmer tout le succès de

son ouvrage. Estelle allait donner le jour à un troisième enfant qu'elle se proposait d'allaiter, afin de s'attacher davantage son cher Léon revenu de ses erreurs. Elle eut en effet une seconde fille qui combla les vœux de son père dont elle paraissait être l'image vivante. Madame Derville fut un moment tentée d'aller embrasser ce nouveau gage d'amour et d'une parfaite réconciliation; mais on était au milieu d'un hiver rigoureux: les réunions dans Paris étaient fréquentes, et les bals masqués de l'Opéra venaient de commencer. Elle se contenta d'envoyer un riche trousseau à sa nouvelle petite-fille, et à sa chère Estelle une corbeille remplie de tous les ajustemens dont se parent, en couches, les femmes les plus élégantes. Plusieurs mois s'étaient écoulés: la jeune mère de Brest et son bel enfant se portaient à ravir. Madame

Derville, bien convaincue que sa fille, presque toujours enceinte ou nourrice, était clouée pour long-temps dans sa province, et se trouvant favorisée dans sa fortune par la succession imprévue d'un vieux parent qui venait de lui léguer par testament, 25,000 francs de rentes perpétuelles, donnait souvent des fêtes qui réunissaient une jeunesse nombreuse et l'élite des hommes aimables de la capitale. Un jour entr'autres, c'était la veille d'un spectacle de société qui devait avoir lieu chez madame Derville, et serait suivi d'un bal masqué, réunion charmante et favorable à l'intrigue galante; cette dame, un peu fatiguée des préparatifs qu'exigeaient tant de plaisirs réunis, et voulant, par un doux repos, ramener quelque fraîcheur sur son teint couperosé, s'était endormie à l'issue de son dîner, en lisant le dernier roman d'Auguste

Lafontaine. Elle est réveillée subitement par la porte de son appartement qu'on ouvre avec précipitation, et à laquelle paraît madame Dorsange portant dans ses bras la petite fille qu'elle nourrissait, et donnant la main à sa sœur aînée, âgée de quatre ans. Elle était suivie de la bonne de ses deux enfans, et descendait de la voiture publique de Brest. Son costume annonçait un négligé de voyage; et au moment où madame Derville porte sur elle ses yeux à peine ouverts, elle s'avance vers sa mère en lui disant avec la suffocation de la colère et de l'indignation : « Vous voyez une malheu- » reuse femme chassée de chez elle par » son mari. » Ces mots frappent madame Derville d'étonnement et de stupeur : elle presse dans ses bras Estelle et la jolie petite fille qu'elle porte : elle conduit l'aînée transie de froid, vers la

cheminée, la réchauffe par ses caresses; et fait signe à la bonne de rejoindre les gens dans l'antichambre. Madame Dorsange alors raconte sa rupture avec son indigne époux. Elle apprend à sa mère qu'au moment même où Léon jurait en sa présence de se réconcilier avec sa femme, il était épris d'une intrigante connue dans Brest pour une Phryné moderne ; et qu'il avait porté l'oubli des convenances et de toute pudeur, jusqu'à vouloir forcer sa femme à la recevoir ; que sur les refus bien légitimes d'une épouse outragée, il avait répondu qu'il n'entendait pas être gêné dans ses inclinations, contrarié dans ses volontés ; et que si madame Dorsange en était blessée, elle pouvait se retirer chez sa mère avec ses deux filles, et qu'il lui ferait toucher à Paris les intérêts de sa dot... Ce qu'elle avait accepté à l'instant

même, en sortant d'une maison profanée, pour aller se jeter dans la première voiture qu'elle avait pu découvrir.

Ce récit trop fidèle, fut accompagné de larmes et de sanglots que madame Derville eut beaucoup de peine à faire cesser : la plaie était trop profonde, pour qu'on pût espérer de la cicatriser promptement. La fête charmante préparée pour le lendemain, ne pouvant plus avoir lieu, tous les gens de l'hôtel et plusieurs commissionnaires furent envoyés dans les différens quartiers de Paris, pour annoncer que cette belle réunion était remise par l'arrivée imprévue de madame Dorsange dont la santé se trouvait altérée. Bientôt le séjour de la capitale et la présence d'une mère aimable, apportèrent dans l'âme ulcérée de la jeune femme du calme et de la distraction. Les tendres

soins qu'elle prodiguait à son dernier enfant, ne l'empêchèrent pas d'aller aux spectacles, au bois de Boulogne, et de se montrer dans tous les cercles qu'elle fréquentait à l'époque de son mariage. Elle y parut éclatante de grace et de beauté. Rien n'apporte autant de prétentions dans le monde, qu'une femme délaissée par son mari. Elle semble vouloir se venger par de nombreuses conquêtes, de l'infidèle qui la dédaigne..... et l'on voit tant de gens à l'affût des ménages divisés, pour en faire leur profit! madame Dorsange fut donc environnée d'un grand nombre d'adorateurs qui ne pouvaient concevoir comment Dorsange s'était détaché d'une épouse aussi charmante, d'un être aussi parfait. La jeune femme ne se montrait nulle part, sans fixer tous les regards, sans attirer tous les hommages;

et ce triomphe réparateur effaçait quelquefois de sa pensée le plus sanglant outrage ;... mais il devenait un cruel supplice pour sa mère. Forcée dans la position où se trouvait sa fille, d'habiter avec elle, et de l'accompagner sans cesse, madame Derville s'apercevait aisément qu'on ne lui rendait plus les mêmes soins ; qu'on ne lui tenait aucun compte de tous les efforts qu'elle faisait pour briller et pour plaire : elle n'était plus auprès de madame Dorsange, qu'une fleur de l'arrière saison qu'on laissait se faner sur sa tige. Quelques chevaliers d'industrie et certains parasites venaient encore lui présenter des hommages intéressés ; mais tout en adressant des fadeurs contournées à la mère, ils arrêtaient leurs regards sur la fille. Quant à cette jeunesse brillante dont la coquette incurable convoitait un coup-

d'œil, une seule parole, elle ne s'apercevait seulement pas de sa présence. Combien de fois alors madame Derville fut tentée de ne plus se montrer dans le monde !... Mais la retraite eût été pire que ces humiliations passagères qu'elle savait éviter avec adresse; et qui, du moins chez elle, devenaient supportables : aussi recevait-elle très-souvent ; et quelque séduisante que fût sa fille, elle savait toujours s'arranger de manière à s'attirer quelques hommages qui flattaient son amour-propre, devenu très-facile à satisfaire.

Elle voulut toutefois donner la fête charmante qu'avait fait remettre l'arrivée de madame Dorsange. Un théâtre est préparé dans son grand salon; et les rôles des différentes pièces qu'on y devait représenter , sont de nouveau distribués : elle s'était réservé celui de *madame de Claincille* dans *la*

Gageure, où elle étala tout ce que la coquetterie a de plus gracieux et de plus spirituel. Son succès passa son espérance ; et son triomphe était complet, lorsque la petite Dorsange l'aînée, qu'une femme-de-chambre tenait sur ses genoux, dans un coin du théâtre, et qui se nommait Adélaïde, nom qu'on prononce dans la pièce, s'imagine qu'on l'appelle, s'avance sur la scène, tendant ses jolis petits bras vers madame Derville, et lui dit, avec l'ingénuité de son âge : « Que veux-tu, grand'mère ?... » Mille éclats de rire se font entendre dans le salon : madame Derville est obligée de sourire elle-même à cette innocente méprise ; mais ce nom de *grand'mère* que vient de prononcer un enfant de quatre ans, et que répètent plusieurs spectateurs avec étonnement, quelques autres avec ironie ; ce nom si redoutable et

si pénible pour une femme à prétentions, fait présumer que la brillante madame *de Clainville* doit avoir au moins quarante ans. Oh! quel supplice! quel désappointement pour celle qui ne paraissait en avoir que trente! quel dépit mortel! quels remords d'avoir marié sa fille aussi jeune; de s'être exposée à s'entendre appeler *grand'mère*, lorsqu'on veut encore jouer les premières amoureuses!..... Mais comment nier la nature prise sur le fait? Comment repousser la vérité qui sort de la bouche de l'enfance?... A partir de ce moment fatal, madame Derville perdit tous ses droits à l'art de plaire: vainement chercha-t-elle à se faire remarquer par ces minauderies d'une ex-jolie femme, par ce caquet brillant qui séduit et cette grace charmante qui survit à la beauté; sitôt que sa fille s'approchait d'elle, le

désenchantement s'opérait comme par magie : on ne voyait plus, on n'entendait plus que la belle Dorsange; et la distance qui s'établissait alors entre elles deux, reléguait la mère coquette parmi ces beautés surannées dont les gens sensés blâment la ridicule manie ; et que la folle jeunesse adule en passant, pour ses menus plaisirs.

Ce qui vint encore ajouter au dépit, au chagrin de madame Derville, ce fut la tristesse profonde où sa fille était souvent plongée au milieu même des grands succès qu'elle obtenait. Sa fausse position dans le monde; l'attachement qu'elle portait toujours au père de ses enfans; le souvenir déchirant de l'outrage qu'elle avait reçu : tout produisait dans son âme aimante un vide affreux que ne pouvaient remplir des triomphes de société. Estelle aimait trop sincèrement, pour devenir

coquette ; et lorsque sa mère attachait sur elle ses regards, elle ne pouvait s'empêcher de voir dans cette fille chérie la victime de son insatiable désir de plaire ; et se disait, mais trop tard : « Le flambeau de l'hymen, lors-
» qu'il est déposé dans de trop jeunes
» mains, ne peut résister aux orages
» qui s'élèvent, et ne tarde pas à s'é-
» teindre. »

ÉGIDE INVISIBLE.

S'IL est des mères qui, pour se délivrer d'une surveillance continuelle, marient leurs filles trop jeunes encore : s'il en est qui cessent de les guider, sitôt qu'elles sont au pouvoir d'un époux, et s'imaginent qu'elles n'ont plus besoin de cet appui tutélaire, que seul peut offrir l'amour maternel; il est aussi des femmes de mérite, dont l'inépuisable tendresse et l'œil vigilant suivent, à la trace et sans qu'elles s'en doutent, les jeunes femmes nouvellement présentées dans le monde. Les rênes qu'elles tiennent, sont alors imperceptibles : les avis qu'elles donnent, semblent n'être qu'un simple badinage ; mais la leçon frappe au cœur, avertit du danger, et souvent

ÉGIDE INVISIBLE.



„ Je vous dois donc et la vie et „ l'honneur. „

retient au bord du précipice. Les droits d'une mère sont imprescriptibles ; et lorsqu'elle a consacré dix-huit ans de sa vie à former un jeune cœur, à le préserver de toutes les atteintes portées à sa candeur, à son inexpérience, elle pourrait abandonner à elle-même son élève chérie, au moment où, enivrée d'un premier amour, éblouie par les adulations et les hommages que prodigue l'hymen à ses nouveaux initiés, cette élève se trouve environnée de pièges, de séductions qu'elle ne peut distinguer encore!..... Non, non ; sa mère la suivra sans en être aperçue : elle sondera le cœur de ses nouveaux amis, étudiera les mœurs et la réputation des jeunes femmes qui composeront sa société habituelle ; elle éprouvera ses goûts, ses désirs, ses penchans, et jusqu'a l'air qu'elle doit respirer...... En un mot, elle sera son égide invisible.

Madame Darmont, veuve d'un banquier de Paris, mort à la fleur de l'âge, avait marié sa fille à l'associé de feu son mari. Sainval, âgé de quarante ans, unissait à toutes les qualités qui commandent l'estime, inspirent un attachement durable, la figure la plus noble, une taille imposante, les manières et le maintien d'un homme distingué. Mais Sainval, tout entier à ses occupations importantes, n'était point de ces adulateurs complaisans qui ne songent qu'à flatter la vanité des femmes; de ces époux rampans qui méconnaissent leur autorité; de ces coureurs d'intriguesqui, par une lâche tolérance pour la conduite des autres, cherchent à faire excuser leurs perfidies, leurs infidélités. Sainval aimait de bonne foi, et croyait mériter d'être aimé de même. Il mettait son bonheur à rendre heureux tout ce qui l'entourait. Incapable

de tromper et de feindre, il regardait l'hymen comme une association où les droits sont égaux, où la foi doit être sacrée; inviolable. Sainval, en un mot, était un habile financier, un digne chef de famille, un ami vrai, un mari confiant et le plus tendre des pères.

Adrienne Darmont n'avait pas la moitié de l'âge de son mari; mais cette distance était pour elle insensible. L'homme de quarante ans, dont le physique agréable répond aux nobles qualités de l'âme, a le droit de plaire à une femme de dix-huit, et de lui faire éprouver tout le charme et toutes les illusions de l'amour. Adrienne était donc parfaitement heureuse. Haute considération, crédit, opulence, amour des arts, grand état de maison, entière liberté, que pouvait-il manquer à son bonheur? Elle avouait elle-même qu'elle était ravie de son sort; et sa

conduite irréprochable donnait à sa digne mère, le juste prix de ses leçons. Madame Darmont ne suivait plus que de loin les traces de sa fille; et les trouvant toujours empreintes dans le sentier de la vertu, elle abandonnait, en apparence, les rênes maternelles. Plusieurs gages de l'union de Sainval et d'Adrienne, vinrent encore en resserrer les nœuds. Les tendres soins qu'exigeaient ces enfans, les élémens de leur éducation, remplissaient délicieusement tous les instans que madame Sainval dérobait au grand monde et à la culture de la musique, art dans lequel elle avait été guidée par un de nos plus grands maîtres. Elle composait des scènes entières; mais son extrême modestie l'avait toujours empêchée de publier la moindre production. Ce n'était que dans les concerts d'élite, qu'elle donnait chez elle, et par l'ad-

mirable exécution des artistes qui s'y réunissaient, qu'on pouvait connaître et admirer les compositions de cette jeune dame. Elle avait pour principe que les arts ne doivent être cultivés qu'avec discrétion, par les femmes qui n'en font point leur état ; et que leur talent quel qu'il soit, devient un ridicule , dès qu'elles en font parade, et qu'elles l'exercent avec prétention.

On conçoit facilement que l'hôtel de madame Sainval, fut le rendez-vous des compositeurs célèbres et des premiers talens d'exécution. C'était chez elle qu'on essayait les chef-d'œuvres des Chérubini, des Berton, des Catel et des Boïeldieu. Il s'y formait alors un aréopage d'artistes et de gens de goût, qui avaient le droit d'émettre franchement leur opinion ; et souvent tel ou tel morceau en avait acquis plus d'harmonie, plus de grace et d'expres-

sion. Un étranger arrivait-il à Paris, il se présentait chez madame Sainval, et trouvait à l'instant même, les moyens de s'entourer des talens nécessaires pour faire valoir le sien. Une perte imprévue, une gêne momentanée, un vain espoir de succès, venaient-ils tourmenter le compositeur dramatique, toujours plus occupé à produire qu'à thésauriser, il trouvait, dans la bourse de madame Sainval, et s'il était nécessaire, dans la caisse de son mari, tous les secours dont il avait besoin. C'étaient sur-tout les jeunes compositeurs qui commençaient leur carrière, ces lauréats de l'Institut, revenant de Rome, et ne sachant comment utiliser leurs talens, qui trouvaient dans madame Sainval une ardente protectrice, une intermédiaire entre eux et les gens de lettres qu'elle recevait. Son plus grand bonheur était de former des associations

utiles à notre scène lyrique, d'unir un talent jeune encore et plein de verve, avec un mérite éprouvé, mûri par l'expérience. Elle savait apprécier, honorer les écoles étrangères; mais, avant tout, celle de son pays. Elle n'était point de ces enthousiastes du jour, de ces virtuoses à la mode, qui prétendent que tel nouveau compositeur italien, est au-dessus des Gluck et des Grétry; elle rendait à chacun l'hommage qu'il méritait. Les chef-d'œuvres des différentes écoles étaient, chez elle, exécutés tour-à-tour; et les jeunes athlètes qui se livraient à ce bel art, pouvaient les comparer, les méditer, et arriver aux plus heureux résultats. C'était pour eux sur-tout que madame Sainval étalait toutes les richesses, et révélait tous les secrets des plus grands maîtres; c'était pour eux seuls qu'elle parcourait, en quelque sorte, les générations

musicales. Former un talent de premier ordre, et donner à la France un digne successeur des hommes célèbres qu'elle avait perdus, devenait l'unique ambition de cette femme charmante. Elle était, en un mot, pour les compositeurs français, ce que fut autrefois dans Paris, pour les gens de lettres, la bonne madame Geoffrin, qui sut se former une célébrité, de toutes celles dont elle était environnée.

Au milieu de ce brillant prestige des arts, de tous ces plaisirs les plus vrais, les plus dignes que puisse éprouver l'opulence, madame Sainval ne cessait de se montrer la fidèle compagne de l'homme de bien qui les lui procurait. Celui-ci s'applaudissait plus que jamais du choix qu'il avait fait d'elle; et quoiqu'il eût alors quarante-cinq ans, et qu'Adrienne en eût à peine vingt-trois, il ne craignait pas que, parmi les

nombreux artistes qu'il recevait, et qui souvent adressaient à sa femme des hommages flatteurs, il s'en trouvât un seul qui lui fît agréer des vœux illégitimes. Elle était mère de trois enfans; son attachement pour lui semblait augmenter chaque jour. Sa confiance était sans bornes; son aimable humeur toujours la même; le moyen que le moindre soupçon vînt jamais troubler cet excellent ménage? Madame Darmont qui, mieux que son gendre, avait étudié le monde, et connaissait les vicissitudes du cœur humain, n'avait pu voir, sans une sorte d'inquiétude, sa fille ouvrir son hôtel à tous les artistes, s'en établir la protectrice. Adrienne, jeune encore, d'une figure expressive, d'un caractère facile à s'épancher, et sur-tout d'une imagination vive, ardente, pouvait arrêter ses regards sur un des jeunes compositeurs français,

auxquels toujours elle portait un intérêt particulier. La reconnaissance d'un beau jeune homme, a souvent un accent si tendre, si pénétrant! et quand sa protectrice n'a que vingt-trois ans, elle peut bien se méprendre à son langage. Madame Darmont, sans paraître ne rien voir, ni rien entendre, exerçait donc sur sa fille cette surveillance active, qui n'appartient qu'à l'œil d'une mère. Elle s'aperçut aisément que plusieurs jeunes présomptueux, éblouis d'un triomphe éphémère, essayaient d'atteindre au cœur de l'aimable madame Sainval; mais bientôt ils étaient éconduits avec autant d'adresse que de dignité. Cette mère clairvoyante examina de même la classe des artistes célèbres, parmi lesquels il s'en trouvait dont la tournure et l'extrême amabilité, pouvaient intéresser vivement la jeune dame : elle ne découvrit rien.

Les grandes réputations s'imaginent que tout leur est dû ; ce sont des coquettes adulées qui font rarement les avances..... Cependant madame Darmont, à qui rien n'échappait, s'était aperçue qu'Adrienne avait depuis quelque temps, de fréquentes distractions, et qu'elle se laissait aller, sans y songer, à de sombres rêveries. Sainval assurément lui était toujours cher ; mais il n'attirait plus ses tendres regards, ses douces prévenances : le digne nom de monsieur, succédait à la tendre dénomination de mon ami; les expressions d'Adrienne, ses yeux inquiets, une préoccupation continuelle, le trouble répandu sur ses traits, tout annonçait clairement que son âme était secrètement occupée. Sainval ne s'apercevait de rien : l'œil conjugal n'est pas toujours le plus clairvoyant. C'était sur-tout lorsqu'il se faisait chez

madame Sainval, des lectures attachantes, lorsque des littérateurs connus récitaient leurs nouvelles productions, que sa figure s'animait, et qu'elle ne pouvait dissimuler son émotion. Une belle élocution exerce sur tous les sens un si grand empire! Le moyen de ne pas prêter une oreille attentive, de ne pas accorder le plus vif intérêt à l'auteur qui récite une scène touchante de son ouvrage, qui peint en traits de feu, le combat des passions, le dévouement sublime de l'amitié, les nobles élans de l'amour de la patrie? On s'identifie avec les personnages qu'il représente; on attribue à son cœur les ingénieux rêves de son esprit; on s'abandonne à toutes les impressions qu'il produit; on partage tous les tourmens qu'il éprouve.... et lorsque son ouvrage est couronné sur la scène, applaudi par un public nom-

breux, éclairé, alors la vanité s'unit à l'intérêt qu'il inspire ; et si le triomphateur, dans la fleur de l'âge, joint à son mérite reconnu, de la grace, une figure aimable et des manières distinguées, il est rare qu'une jeune amie des lettres n'éprouve pas un secret penchant qu'elle aura de la peine à combattre ; il est rare qu'elle dédaigne le laurier brillant dont on lui fait l'hommage..... Telle était la situation difficile où se trouvait madame Sainval. Parmi les hommes distingués reçus dans sa société particulière, se trouvait le jeune Lauris, poète dramatique, dont les essais donnaient une haute espérance. Il avait déjà fait applaudir, au Théâtre Français, une comédie en trois actes, où l'on avait remarqué de la verve, des caractères bien dessinés, du vrai comique et le style le plus brillant. Lauris, né d'une

famille honorable, mais sans fortune, avait résisté courageusement aux vœux de ses parens, à tous les obstacles, qu'offre la carrière dramatique, et souvent même à une gêne pénible, pour obéir à cette inspiration secrète, à ce besoin de fronder les mœurs et les ridicules du jour. L'Académie française avait, dans ses concours annuels, couronné deux fois de suite ce jeune poète; et l'on répétait au théâtre un grand ouvrage, en cinq actes, qui devait achever de le classer parmi nos auteurs comiques, et peut-être lui ouvrir les portes de l'Institut. Une pension de deux mille francs qu'il avait obtenue du monarque, digne appréciateur du vrai mérite, et plusieurs écrits polémiques qu'il plaçait avantageusement chez les libraires, lui composaient une existence analogue à ses goûts, et lui permettaient de s'élancer

librement dans la lice honorable qu'il s'était ouverte avec tant d'éclat.

Lauris, dont le noble caractère avait développé le talent, était de Tarascon, patrie de Sainval ; et l'on connaît le zèle ardent que se portent entre eux les Provençaux. Il n'est point de nation qui se soutienne avec plus de dévouement et de fraternité ; le succès d'un seul devient celui de tous les autres. Lauris fut donc accueilli par son compatriote, comme un frère chéri. Sainval n'avait pas de plus grand plaisir, que lorsqu'il venait s'asseoir à sa table, où son couvert était mis tous les jours. Il lui avait ouvert cent fois sa bourse ; mais le jeune poète, ne voulant devoir son existence qu'à lui seul, n'avait accepté que son amitié. Il préférait le poids d'une gêne éphémère, au fardeau très-pesant de la reconnaissance; et cette noble fierté n'avait donné que

plus de force à ses pensées, de couleur à son style et de vigueur à ses tableaux.

Ce fut donc chez Sainval qu'il fit la première lecture de sa comédie en cinq actes. Le sujet en était neuf, audacieux; il exigeait une grande chaleur d'âme, une connaissance profonde du cœur humain. Il offrait, en même temps, une leçon salutaire aux nouveaux grands qui regardent de trop haut leurs amis, leurs condisciples, qu'ils seront pourtant heureux de retrouver, lorsque l'envie et la délation les précipiteront du char où les a hissés la fortune. Un grand nombre d'auditeurs s'étaient réunis chez Sainval, pour entendre le nouveau favori de Thalie : parmi eux se trouvaient des gens de goût, des moralistes austères, des poètes connus, et sur-tout de ces vieux charpentiers d'œuvres dramatiques, dont les avis sont les plus sûrs et

les plus profitables. Tous furent surpris et charmés du bel ouvrage de Lauris; tous lui prédirent qu'il obtiendrait un grand succès. Sainval, ivre de joie, pressa dans ses bras le jeune auteur, comme s'il eut été son frère : il lui semblait, en qualité de provençal, que c'était un ouvrage de famille. Adrienne, les yeux constamment attachés sur Lauris, dont la figure expressive et les yeux étincelans, donnaient encore plus de charme à ses beaux vers, éprouvait une si vive émotion, qu'elle craignait de la laisser paraître, et gardait un profond silence. Madame Darmont, qui cherchait en vain depuis quelque temps, la cause secrète des tendres rêveries de sa fille, ne douta plus que le nouvel auteur ne fût celui qui, sans le savoir peut-être, portait dans l'âme de l'épouse de son ami, un trouble irrésistible et la passion la

plus funeste. Immobile et silencieuse comme Adrienne, elle épiait tous ses mouvemens; et croyait voir Didon s'enivrant d'amour, en écoutant Enée lui raconter ses malheurs.

La prédiction faite à Lauris du grand succès de sa comédie, ne tarda pas à se réaliser. Le jour de cette première représentation, si importante pour un jeune littérateur dont elle va fixer les destinées, Sainval avait loué une loge au Théâtre Français; mais il vint se placer au parterre, avec ses fidèles provençaux, pour soutenir la pièce nationale. Adrienne se trouva seule dans sa loge avec sa mère et Lauris lui-même, trop ému, trop défiant, pour rester auprès des acteurs ses dignes interprètes. Il était d'ailleurs bien aise de juger de l'effet que produirait son ouvrage, afin d'y faire les changemens qu'indiquerait le public. Jamais triom-

phe ne fut plus complet. On n'entendait partout que des bravos et des applaudissemens, qui pénétrèrent si avant dans le cœur d'Adrienne, que suffoquée par la joie qu'elle était obligée de réprimer, elle perdit l'usage de ses sens, et tomba dans les bras de l'auteur triomphant et placé derrière elle. Celui-ci parut vivement touché du tendre intérêt que lui portait la femme de son ami. Madame Darmont, toujours active et prévoyante, s'empressa d'attribuer cet événement à l'extrême chaleur qu'on éprouvait; et fut de nouveau convaincue de tout l'ascendant que Lauris, par ce nouveau succès, prenait sur le cœur de la jeune femme.

Le lendemain le lauréat de Thalie vint dîner chez son ami Sainval, qui ne pouvait trouver d'expression pour lui témoigner toute sa joie. Il lui fit embrasser Adrienne sur l'une et l'autre

joue, ce qui redoubla la vive émotion de la jeune femme et son extrême embarras. Lauris fit, à madame Sainval, l'hommage du bouquet d'usage qu'on offre à l'auteur le lendemain d'un succès. Adrienne l'attacha sur son cœur, qui battait si fort, que les fleurs paraissaient frémissantes. Elle le plaça le soir sur son bureau de travail, où il resta long-temps; et madame Darmont découvrit bientôt qu'on avait fait brûler ces fleurs si chères, et que leurs cendres avaient été déposées dans une cassette à secret.

Plus de doute qu'Adrienne n'éprouvât pour Lauris un sentiment dont murmurait l'hymen, mais dont l'honneur ne pouvait trembler encore. Le jeune poète, il est vrai, réunissait les avantages d'une taille imposante, d'une figure expressive ; et les beaux vers qu'il récitait, avaient bien plus de char-

mes, que les chiffres entassés par Sainval : son noble caractère inspirait un grand intérêt ; et cette fière indépendance, dont il se targuait sans cesse, excitait le désir de lui donner des fers : il n'était point de femme à talent, qui ne fût envieuse de dompter ce nouvel Hyppolite. Mais Adrienne, malgré son imagination dévorante et le penchant qui l'entraînait, avait des principes sûrs. Elle devait à son mari la plus honorable existence ; mère de trois enfans qu'elle idolâtrait, elle ne s'en séparait jamais : elle était sur-tout avide d'estime et de considération. Elle souffrirait beaucoup sans doute : mais jamais elle ne troublerait la paix de son heureux intérieur : jamais elle ne manquerait à son devoir...... Telles étaient les réflexions que faisait sa mère, qui ne fut plus occupée que de la blessure profonde dont le cœur de sa fille se

trouvait atteint. Lauris toutefois devenait chaque jour plus brillant et plus aimable ; un grand succès donne tant d'assurance, et développe si rapidement tous les moyens de plaire et de séduire ! c'était à qui s'empresserait d'aborder le jeune auteur, dès qu'il paraissait au salon de madame Sainval ; c'était à qui briguerait l'honneur de se lier avec lui, de l'attirer dans sa société ; mais toujours un peu sauvage, et craignant le grand monde qui pourrait le ralentir dans ses travaux, il préférait une gloire réelle, à des succès de salon ; et n'était à son aise, que chez son ami Sainval. Il l'avouait tout haut : ce qui comblait de joie celui-ci, rendait Adrienne plus rêveuse encore, et madame Darmont plus surveillante. Oh ! que d'embarras, que de tourmens elle sut éviter à sa fille ! Jamais Lauris ne put se trouver seul un instant avec

Adrienne; et lorsqu'il lui faisait des lectures confidentielles de ses nouveaux ouvrages, sur lesquels il la consultait toujours, la prévoyante mère ne manquait jamais de s'y trouver en tiers; et savait, avec une adresse admirable, arrêter l'élan de l'enthousiasme, ou couper la conversation, quand elle devenait trop animée, trop communicative. Souvent elle parut importune à sa fille qui ne pouvait se douter d'une aussi tendre surveillance; et plus d'une fois madame Darmont fut en butte à certains mouvemens de dépit et d'impatience, à quelques expressions désobligeantes que laissait échapper Adrienne; mais l'égide invisible feignait de ne rien entendre, afin de sauver du naufrage le vaisseau qui flottait au milieu d'une mer agitée.

Ce qui sur-tout vint alarmer madame Darmont, ce fut la découverte qu'elle

fit de la secrète passion que sa fille inspirait à son tour, au jeune Lauris. La scène arrivée à la loge du Théâtre Français, avait appris à l'auteur de la pièce nouvelle, que madame Sainval lui portait un intérêt plus qu'ordinaire. Le regard pénétrant qu'elle avait jeté sur lui, en reprenant ses sens; le trouble extrême qu'elle avait laissé paraître, en posant sur son cœur les fleurs triomphales qu'il lui avait offertes; ce tendre embarras qu'elle éprouvait en sa présence; et cette voix altérée, chaque fois qu'elle osait lui adresser la parole: tout décelait à Lauris un mystère qui le faisait trembler; mais dont la révélation ne pouvait être indifférente pour son amour-propre et pour son cœur brûlant qui cherchait à s'attacher. Madame Sainval était jeune et brillante: elle joignait, à un talent du premier ordre, des qualités aimables; elle était

enthousiaste des lettres et des arts : et sa conquête était enviée par un grand nombre d'hommes qui occupaient un haut rang dans le monde. Le noble emploi qu'elle faisait de sa fortune, lui donnait une grande considération ; Lauris lui devait son dernier succès, par les nombreux partisans qu'elle lui avait procurés, et les guides éclairés dont elle l'environnait sans cesse : en un mot elle aimait, et méritait d'être aimée...... Mais tout-à-coup, ce sentiment irrésistible était désenchanté par la fausse position où se trouvait le jeune auteur ; et l'amitié venait détourner les traits que lançait l'amour. Comment se résoudre à payer le dévouement sincère et le zèle ardent de Sainval, par la plus noire ingratitude ? Comment oser détruire à jamais le repos et le bonheur de l'homme de bien qui l'avait accueilli si fraternellement,

lorsqu'il était pauvre, obscur; qui lui avait ouvert sa bourse et sa maison; qui lui portait un intérêt si touchant, lui accordait une confiance sans réserve?... Oh quels combats dans l'âme noble et brûlante de Lauris! Il se propose de résister à la passion qui s'est emparé de tout son être; mais en aura-t-il la force? C'est la première fois qu'il aime avec ardeur; et ce sentiment, dans une tête aussi fortement organisée que la sienne, ne doit-il pas fermenter au point de n'en pouvoir arrêter les funestes effets? Il pourra parvenir à se taire pendant quelque temps peut-être; mais ses yeux étincelans ne dévoileront-ils pas le secret de son cœur? Et dès qu'Adrienne aura la certitude d'être l'objet de ses secrètes pensées, sera-t-elle assez maîtresse d'elle-même, pour éviter une déclaration?..... Telles étaient les réflexions

de l'égide invisible, lorsqu'un nouvel incident vint mettre le comble à ses craintes, et détermina cette excellente mère, à la démarche la plus hardie et en même temps la seule qui pût sauver sa fille de l'abîme effrayant que chaque instant creusait sous ses pas.

Lauris obtint, au Théâtre Français, un nouveau succès aussi brillant que le dernier, et son nom fut placé parmi celui des poètes comiques dont s'honore la France. Les plus grands personnages voulurent le connaître. Il fut obligé de fréquenter les gens en place, les ministres, les princes; car quelque talent qu'on ait, il est utile, il est souvent même nécessaire d'avoir un Mécène, un protecteur puissant. Sainval, qui déjà voyait son compatriote membre de l'Académie française, et qui savait par expérience, qu'on ne réussit dans le monde, que par un extérieur

qui impose, souffrait de voir Lauris dans un petit appartement garni, au quatrième étage, où il fallait grimper par un escalier très-obscur, dans une maison qui ne pouvait être la retraite que de l'honnête obscurité. Ce digne ami fit donc préparer au second, dans son hôtel, un appartement commode, meublé à la moderne; et saisit l'occasion favorable d'exécuter son projet. Un jour que Lauris dînait chez lui, et que la conversation roulait sur l'accès que donnent, chez les grands, des succès littéraires, le nouvel auteur déclara que tous ces honneurs, loin de l'enivrer et de l'éblouir, ne lui rendaient que plus cher son petit cercle d'amis. C'était sur-tout chez Sainval qu'il revenait toujours avec le plus d'empressement. « J'y trouve, disait-il avec expression, l'opulence sans orgueil, une grande liberté de goûts et d'opinions,

des partisans de mes succès, et des guides sévères, éclairés : c'est, en un mot, le rendez-vous de toutes mes affections...... » Madame Darmont remarqua très-distinctement qu'en prononçant ces derniers mots, il attacha ses regards sur Adrienne qui ne put s'empêcher de tressaillir. « Eh bien, lui dit Sainval, en lui serrant la main, puisque vous vous trouvez si bien chez moi, restez-y tout-à-fait. » Il l'instruit alors qu'un appartement est tout prêt à le recevoir. Lauris, avec une émotion difficile à exprimer, hésite, cherche dans les yeux d'Adrienne la réponse qu'il doit faire ; il l'entend aussitôt joindre elle-même ses sollicitations à celles de son mari. Ne sachant plus alors à laquelle des vives impressions qu'il éprouve, il doit obéir, il cède à la plus forte, il accepte l'appartement.

« C'en est fait du repos et peut-

» être de l'honneur de ma fille ! »
se dit en frissonnant d'effroi madame Darmont. « Il est temps de frapper le grand coup. Lauris lui-même ne résiste plus au penchant qui l'entraîne : prévenons tous les malheurs qui pourraient en résulter ! On ne peut peindre comme lui de nobles sentimens, sans les éprouver ; attaquons tout-à-coup cette âme impétueuse, cette tête ardente ! une mère a toujours assez d'éloquence, quand elle défend sa fille, la foi jurée et le repos du reste de sa vie. »

Dès le lendemain, madame Darmont se rend donc de bonne heure, chez Lauris aussi surpris, que flatté de sa visite. « Et qui peut, madame, me procurer l'honneur de vous recevoir ? — Le sujet qui m'amène vous intéresse autant que moi..... Ce n'est point avec un esprit aussi pénétrant que le

vôtre, qu'il faut dissimuler; et votre noble caractère m'enhardit à vous parler sans détour.... vous aimez ma fille, et vous en êtes aimé. — Moi, madame! — La feinte avec moi serait inutile; et le mensonge ne saurait trouver place dans une bouche aussi éloquente que la vôtre. Si rien ne résiste à l'amour, croyez que rien n'échappe à l'œil vigilant d'une mère;.... oui, vous ressentez pour Adrienne une passion que vous voudriez, au prix de votre sang, pouvoir rendre légitime; et madame Sainval est pour vous consumée d'un amour qu'elle n'ose s'avouer à elle-même.... Jusqu'à présent je n'avais vu de part et d'autre que de l'embarras, de la souffrance; et placée invisiblement entre vous deux, j'aurais su vous soustraire à de pénibles combats, vous sauver d'une position critique et vous éviter une faute irréparable........

Mais l'acceptation que vous fîtes hier d'un appartement dans l'hôtel de ma fille, ne me permet plus de me borner à de simples précautions : un affreux précipice est creusé sous ses pas ; il faut que j'emploie tous les moyens de l'en garantir, et je n'en ai point trouvé de plus prompt, de plus sûr, que de m'adresser à vous-même. — Croyez, madame, que je sais apprécier une aussi honorable confiance. — Si vous étiez de ces âmes communes qui ne cèdent qu'à des spéculations d'intérêt, où l'un de ces séducteurs de profession qui mettent leur gloire à compromettre une femme distinguée, je vous eusse attendu pour vous combattre, et vous aurais démasqué sans pitié ; mais le poète déjà cher à son pays, le peintre des mœurs, le scrutateur du cœur humain doit, plus que tout autre, apprécier ma démarche, et me prêter

toute son attention..... En vous attachant l'un à l'autre, ma fille et vous, quel sera le résultat de votre mutuel amour ?... Je ne vous parlerai point de Sainval : je vous ferais trop rougir..... Ebloui par les charmes d'Adrienne, flatté du grand état qu'elle tient dans le monde, enchaîné par la reconnaissance, vous serez soumis à son empire.... un ou deux ans, tout au plus ; devenu célèbre, attiré dans la société de femmes plus jeunes, plus brillantes, fatigué d'un commerce illicite, vous abandonnerez votre complice à ses chagrins, à ses remords. — Moi, l'abandonner ! jamais. — A cette fougue d'un amour secret, à toutes ces illusions de bonheur qu'on croit doubler par le mystère, succéderont bientôt l'ennui des précautions, la crainte de révélations imprévues ; ce tourment de l'honneur qui sans cesse égratigne et forme dans

une âme élevée, un ulcère insupportable.... Je vous connais, Lauris; vous n'endurerez pas long-temps un pareil supplice..... Alors que deviendra votre malheureuse victime? Flétrie à ses propres yeux, obligée de sourire à l'époux qu'elle aura trahi, n'osant plus caresser ses enfans; rougissant à chaque trait de vertu que l'on citera devant elle, et ne trouvant plus dans son cœur que les débris épars d'un funeste incendie qui aura détruit son repos, sa dignité, sa foi jurée, elle deviendra la plus misérable des femmes.... Voilà pourtant, Lauris, voilà ce que vous préparez à ma fille. — Eh bien! que puis-je faire pour éviter un pareil malheur dont je serais inconsolable? — Vous éloigner d'elle : quitter Paris pour quelque temps. — Moi, la fuir! un pareil effort est au dessus de mon courage. — Ah! que vous en serez un jour dignement

récompensé! Lauris, votre célébrité vous fera naître l'envie d'avoir des enfans, un héritier de votre nom. Vous choisirez une compagne digne de vous, et la ferez dépositaire de tout votre bonheur..... C'est alors que vous apprécierez ces droits sacrés de l'hymen que vous aurez eu la force de respecter vous-même : c'est alors que votre confiance et votre sécurité seront le juste prix de vos généreux efforts..... Mais si vous cédez au fatal penchant qui vous entraîne, si vous achevez de séduire la femme de votre ami, tout vous sera suspect, jusqu'à la vertu même de celle que vous aurez choisie : défiant et jaloux, vous deviendrez son tyran : le titre de père ne vous offrira qu'un doute cruel ; et l'amitié que vous aurez si indignement trahie, ne pourra vous donner ni ses secours, ni ses consolations... Pourriez-

vous balancer entre ces deux existences ? Il en est temps encore : fuyez, prétextez un voyage dans votre pays, dans votre famille ; et ne revenez auprès de la pauvre Adrienne, que lorsqu'elle aura retrempé son âme dans l'exercice des vertus conjugales ; et que vous-même, vous aurez allégé par l'absence et la réflexion, le poids des indignes fers que vous portez. — Oui, madame, je suivrai vos avis..... c'est la sagesse même, c'est l'éloquence de la nature ; ou plutôt c'est l'amour maternel qui parle par votre bouche ; et je ne puis résister à ce divin langage. — Ah ! Lauris, que vous me devenez cher ! — Il m'en coûte plus que je ne saurais vous l'exprimer, de m'éloigner d'Adrienne..... elle-même, peut-être..... — Elle souffrira beaucoup, sans doute, mais il vaut encore mieux souffrir, que de se perdre : comptez sur tous mes

soins! — Comment lui annoncer mon départ? — Il faut partir sans la revoir. — Sans la revoir! — J'ose exiger un entier sacrifice. — Eh bien! oui..... je vais y songer..... je vais m'occuper des préparatifs.... ô quelle puissance exerce sur les cœurs l'accent d'une mère qui défend son enfant!.... il n'y a que vous seule au monde, madame, qui puissiez me déterminer à quitter Paris. — Mais nous nous reverrons: cinq ou six mois d'absence seulement, et je vous réponds que le calme succédera pour jamais à la fièvre violente qui cause votre délire. — Elle est dévorante, je ne puis vous le taire; mais l'honneur parle, la reconnaissance murmure, et l'amitié trop confiante me crie: « Eloigne-toi! » Il faut obéir! — Lauris, je puis compter sur vous. — Je serai dans trois heures sur la route de Tarascon. — Adieu, mon digne ami! —

Adieu! tendre mère d'Adrienne ! ah! par ce baiser brûlant que j'ose déposer sur vos bienfaisantes mains, jugez de tout ce que je sens, de tout ce que je souffre ! — Et vous, par ce tendre embrassement que je vous donne, jugez de tout ce que je vous dois. »

Madame Darmont sortit à ces mots, et revint à l'hôtel de sa fille, avant que celle-ci ne fût même réveillée. Elle monte à son appartement, y reprend ses vêtemens du matin, et paraît au déjeûner, comme si elle ne se fût pas absentée un seul instant. A peine avait-on pris place, que Sainval reçoit un billet que venait d'apporter un commissionnaire : c'était de la main de Lauris. Il annonce à son ami qu'un de ses grands parens qui touchait à la fin de sa carrière, avait témoigné le désir de le voir avant de quitter la vie ; et qu'il partait à l'instant même, en

poste, pour Tarascon, en regrettant de n'avoir pas eu le temps de lui faire ses adieux et de prendre ses ordres. « C'était bien la peine, dit Sainval, avec humeur, de tant presser les ouvriers pour l'appartement qu'il doit venir occuper ici. — N'était-ce pas aujourd'hui même, dit Adrienne d'une voix très-altérée, qu'il devait s'y installer?... Ce brusque départ est d'un présage étrange. —Pourquoi cela, ma fille? » répond madame Darmont, en étudiant le dépit et le trouble extrême qu'elle éprouve: « Il est tout naturel qu'on s'empresse d'aller rendre les derniers devoirs à des parens qui nous sont chers. — Sans doute, ma mère; mais il me semble qu'il n'était pas moins naturel que M. Lauris vînt prendre congé de nous... Un pareil procédé me surprend et me blesse tout-à-fait. — Son intention, sans doute, est de passer fort peu de temps en Pro-

vence : reprend Sainval ; et j'espère bien qu'à son retour, il descendra chez moi. » Tout le déjeûner se passa tristement. Madame Sainval, inquiète, agitée, fut d'une humeur et d'une distraction dont sa mère feignit de ne pas s'apercevoir ; et Sainval, qui ne pouvait plus se passer de son cher Lauris, avouait que son absence ferait un grand vide dans sa société habituelle.... Adrienne ne put s'empêcher de laisser tomber sur son mari un regard expiatoire qui n'échappa point à l'égide invisible.

Ce qui vint ajouter au ressentiment de madame Sainval, c'est que Lauris fut plus de quinze jours sans donner de ses nouvelles. On ne savait s'il était arrivé à bon port ; on cherchait en vain la cause d'un pareil silence. Enfin Sainval reçoit une lettre qu'il s'empresse de décacheter devant sa femme. Après

le préambule d'usage, où néanmoins il chargeait son ami d'offrir ses tendres hommages à sa *digne compagne*, il lui annonçait que la vue de ses lares paternels et des beaux sites de la Provence, où s'était écoulée une partie de sa jeunesse, lui avait fait naître l'idée d'une nouvelle comédie de mœurs qu'il venait de commencer, et qu'il se proposait de terminer avant son départ. « En ce cas, dit Sainval, il ne sera pas de retour avant un an. » Adrienne pâlit à ces mots, et parut saisie d'un frisson mortel : recueillant néanmoins toutes ses forces, et ramenant un sourire amer sur ses lèvres décolorées, elle prétendit que Lauris avait voulu s'imposer un exil; et qu'il y avait dans sa conduite un mystère étrange qu'il était difficile de découvrir. Sainval fut de son avis; et se promit de lui en demander à lui-même l'explication. Ma-

dame Darmont était seule initiée dans ce secret important : elle jouait l'ignorance de tout ce qui se passait, afin de mieux étudier sa fille qui chaque jour, à partir de cet instant, devint plus triste et plus mélancolique. Ses réunions furent moins fréquentes et ses concerts d'élite, qui ordinairement avaient pour elle tant de charmes, ne lui inspiraient plus qu'une étrange indifférence. Chacun le remarquait, et ne pouvait en deviner la cause. Madame Darmont, comme guide invisible, ne pouvait s'empêcher de se féliciter de l'absence de Lauris ; mais elle gémissait, comme tendre mère, de la souffrance qu'elle faisait éprouver à sa fille.

Elle cherchait tous les moyens de la distraire du funeste abattement où elle était plongée. Un jour qu'elles causaient ensemble dans le boudoir d'A-

drienne, elle lui dit que sa conduite, depuis le départ de Lauris, donnait lieu à de fâcheuses préventions dont elle croyait devoir l'avertir. « Répandue comme vous l'êtes, ma fille; habituée à recevoir chez vous avec autant de grace que d'urbanité, les gens de lettres et les artistes qui s'y présentent, vous ne vous apercevez pas du changement étrange qui s'opère en vous; et les malins esprits, toujours occupés à tourmenter une jeune femme distinguée par ses talens et sa fortune, soutiennent que l'absence de M. Lauris est la cause secrète de cette sombre tristesse qui s'est emparée de toutes les facultés de votre âme. Je ne doute point que vous ne fassiez cesser promptement tous ces méchans propos. » Adrienne remercia beaucoup sa mère de cet avis important: elle reprit son train de vie, qui du moins apportait

quelques distractions à ses peines secrètes; et bientôt elle fut, comme malgré elle, tirée de la sombre mélancolie où elle se laissait entraîner.

Les plaisirs revinrent en foule à l'hôtel Sainval. Ils furent, pour Adrienne, un voile adroit sous lequel sa mère la voyait cacher avec adresse le mal rongeur dont elle était dévorée. Ce qui la désespérait, c'est que Lauris ne lui écrivait que rarement; et que ses lettres n'avaient plus ce mouvement d'âme, cette chaleur d'expression si remarquables dans la correspondance qu'il avait eue avec elle : où sans lui déclarer positivement son amour, il lui faisait comprendre tout l'empire qu'elle exerçait sur son cœur. Adrienne ne savait à quoi attribuer cette gêne, cette retenue qu'elle remarquait dans le nouveau style de Lauris; et qui la forçaient elle-même à une circons-

pection dont elle souffrait si cruellement.

Plus d'un an s'était écoulé : la dernière lettre de Lauris à Sainval, annonçait qu'il avait terminé sa nouvelle comédie en cinq actes, dont il se proposait de faire chez son ami la lecture d'usage. « Il va donc nous revenir! » s'écrie l'heureux Sainval, sur qui sa femme ne peut s'empêcher de porter un regard plein de trouble et de confusion. Madame Darmont, quoique sûre de la promesse et du noble caractère de Lauris, voulut néanmoins lui éviter les nouvelles instances qui lui seraient faites de demeurer dans l'hôtel. L'appartement qu'on lui avait fait préparer, se trouvait sur le même pallier que celui qu'elle habitait. Ce dernier était devenu trop étroit, depuis que l'aînée de ses petites-filles et une seconde femme de service, l'occupaient

avec elle. Cette prévoyante mère proposa donc à son gendre de lui céder ce nouvel appartement. Sainval s'imaginant que l'autre, quoique plus petit, conviendrait également à Lauris, s'empressa de souscrire à la demande de madame Darmont, qui se hâta de s'installer dans sa nouvelle demeure. Adrienne en murmura tout bas; mais sa mère, occupée d'un grand projet qui devait guérir sa fille de sa fatale passion, était forcée de la contrarier sans cesse, de lui faire endurer une peine passagère, d'où devait résulter un grand bien. C'était un médecin habile qui porte à la bouche de son malade un breuvage amer, dont l'efficacité doit le rendre à la vie.

Madame Darmont était proche parente d'une jeune élève de la maison royale de Saint-Denis, orpheline et sans fortune, qui lui avait, en quelque

sorte, été léguée par son père, colonel d'artillerie, en mourant au champ d'honneur. Eugénie de Marsan, à peine âgée de dix-huit ans, joignait à la plus charmante figure une instruction profonde et des talens agréables. Elle venait de remporter presque tous les prix; entr'autres celui de déclamation. Il était impossible de réciter avec plus d'âme et de vérité, de faire mieux sentir toutes les beautés d'un morceau de poésie. Adrienne portait à cette jeune personne l'attachement d'une sœur; et plus d'une fois, elle avait voulu disputer à sa mère le droit de contribuer à son bonheur. Elle accueillit donc avec sa grace ordinaire, cette intéressante élève que madame Darmont s'était empressée d'aller chercher à la maison royale où s'était écoulé le temps accordé pour son éducation. Adrienne saisit toutes les occasions de la faire

briller dans les réunions nombreuses qui se formaient chez elle. Eugénie tenait le piano dans ses concerts ; chantait à la première vue, toutes les partitions nouvelles ; et sur-tout récitait les plus belles tirades de la scène française, avec un talent que n'eussent désavoué ni l'inimitable Mars, ni la tendre Duchesnois ; et cependant la jeune de Marsan n'avait jamais entendu ces deux actrices, l'ornement de notre scène : ce n'était que par l'élan de l'âme et l'instinct de la vérité qu'Eugénie avait pu parvenir à ce degré de perfection.

Ce talent admirable frappa madame Darmont, et fit luire à ses yeux l'heureux espoir d'offrir à Lauris un objet digne de son hommage, et peut-être de son attachement. Eugénie de Marsan, fille d'un colonel d'artillerie, belle, instruite et remplie de talens, ne devait pas être une femme ordinaire aux

yeux d'un peintre des mœurs, dont le cœur était facile à s'enflammer; dont l'imagination s'exaltait par l'habitude de créer des situations et de retracer tous les mouvemens du cœur humain. Oh quel bonheur ! quelle assurance pour cette digne et tendre mère, si l'amant de sa fille, ramené tout-à-fait à lui-même, par l'absence et la réflexion, allait s'intéresser à la jeune orpheline, et faire succéder un amour pur et légitime, à la criminelle passion dont il était tourmenté !.... Enfin, il arriva ce Lauris dont la présence était tant désirée : il ne descendit point à l'hôtel de Sainval, où par l'ingénieuse prévoyance de madame Darmont, Eugénie de Marsan occupait l'appartement qui lui était destiné. Il n'avait prévenu personne de son retour, et se présenta d'abord dans le cabinet de Sainval qui, saisi de joie, voulut la faire partager à

sa femme, en lui présentant le nouveau venu. Adrienne s'aperçut aisément du trouble inexprimable qu'éprouvait Lauris ; mais au milieu de la vive émotion qu'elle ressentait elle-même, elle crut remarquer qu'il était plus froid, plus circonspect. Il se contenta de lui baiser respectueusement la main que ses lèvres tremblantes effleurèrent à peine. Etait-ce indifférence ? était-ce timidité ?.... Bientôt paraît madame Darmont, accompagnée de sa jeune pupille, qu'elle présente à Lauris, en lui disant : « Mademoiselle occupe l'appartement qui vous est destiné ; mais je saurai lui trouver place dans le mien. — Ne dérangez personne, je vous en supplie ! » répond celui-ci baissant les yeux, et d'un ton réfléchi : « il me serait impossible d'accepter les offres de mon ami Sainval.... sans nuire au nouveau plan de vie que je me suis

tracé.... et auquel je tiens irrévocablement. » En achevant ces mots, il serre vivement la main de son compatriote : Adrienne étonnée, interdite, ne sait comment interpréter cet étrange refus. Sainval n'y voit que cet amour de l'indépendance qui caractérise particulièment son cher Lauris ; et madame Darmont y lit clairement la ferme résolution de combattre un coupable penchant : ce qui lui fait éprouver une ivresse qu'elle exprime à Lauris par un regard où se peint la plus vive reconnaissance. « Cela ne nous privera pas, reprend Sainval, du plaisir de vous recevoir souvent. — Le moyen, répond Lauris, en regardant Adrienne, de renoncer à ses plus chères habitudes!...» Ces douces paroles tirèrent madame Sainval de son abattement. « Pour vous le prouver, ajoute Lauris avec sa grace ordinaire, je viens dîner avec

vous, et vous lire en famille, ma nouvelle comédie : je suis bien aise de recueillir vos avis, avant de la présenter au Théâtre Français. — Voilà qui est parler, dit Adrienne en respirant : il me tarde de connaître ce nouveau chef-d'œuvre. — Chef-d'œuvre n'est pas le mot ; mais je crois avoir peint la nature : et j'espère offrir une leçon salutaire. » On fait donner l'ordre au portier de ne laisser monter personne ; et après un dîner délicieux, où chacun s'épancha selon les différentes impressions qu'il éprouvait, Lauris commença la lecture de son ouvrage. C'était justement le combat d'une âme pure, élevée, luttant contre une passion funeste. Jamais Lauris n'avait été plus entraînant, plus dramatique. Adrienne, les yeux attachés sur lui, semblait d'abord aspirer chaque mot qui s'échappait de sa bouche ; puis tout-à-coup pâle et

tremblante, elle portait ses regards vers la terre, s'imaginant qu'on avait découvert le secret de son cœur. Sainval était extasié : Eugénie de Marsan répétait déjà plusieurs passages qu'elle avait retenus; et madame Darmont, qui ne perdait pas de vue son projet, pria Lauris de lui confier seulement jusqu'au lendemain matin, son manuscrit, pour y relire à son aise plusieurs morceaux qui l'avaient frappée, et dont elle voulait sentir tout le mérite. Il y avait sur-tout un certain monologue de l'héroïne de la pièce, où le combat de l'amour et de la vertu était porté par le poète à un si haut degré de perfection, qu'on était entraîné, malgré soi, vers l'intéressante victime d'une passion malheureuse.

Madame Darmont se fit relire ce bel épisode par sa pupille, qui le déclamait avec une vérité frappante. Elle

invite Eugénie à l'apprendre par cœur, sans en rien dire à personne, pour le réciter à la première réunion qui aurait lieu chez madame Sainval; l'assurant qu'elle l'intéresserait vivement, et qu'elle produirait sur tout l'auditoire un effet prodigieux. La jeune orpheline se fit un devoir d'obéir à sa mère adoptive. Au cercle qui se forma peu de jours après chez Adrienne, on invita mademoiselle de Marsan à réciter quelques vers : Lauris lui-même, envieux de l'entendre, la pria de choisir un fragment de notre domaine dramatique : « Quoique les beaux vers que je » vais réciter, dit Eugénie, soient d'un » ouvrage qui n'a pas encore paru sur » la scène française, je crois pouvoir » les offrir comme l'une de ses nou- » velles richesses. » Aussitôt elle déclame avec toute la perfection que lui inspire la présence de l'auteur, le mo-

nologue en question. On croyait voir, entendre une jeune et belle femme, fidèle à l'honneur, entraînée par un amour criminel, et qui parvient à retirer de son cœur le trait mortel qui le déchire. Chacun était ému, frappé d'admiration. Lauris ne revenait pas de sa surprise : jamais ses vers ne lui avaient semblé réunir autant de beautés ; jamais il n'avait été aussi fier, aussi satisfait de son ouvrage. Madame Darmont, qui ne le perdait pas de vue, jouissait du trouble qu'il éprouvait, et croyait deviner à l'altération de ses traits, à l'émotion de sa voix, qu'Eugénie de Marsan avait pénétré jusqu'au fond de son cœur.

Ce qu'avait espéré madame Darmont, arriva : Lauris, entraîné par le charme inexprimable de la déclamation qu'il venait d'entendre, éprouva pour Eugénie un sentiment qu'il crut d'abord

pouvoir combattre ; mais qui ne tarda pas à le subjuguer tout-à-fait. « On ne pouvait, se disait-il, réciter ainsi sans avoir une âme brûlante, élevée : oh! combien saurait aimer la jeune vierge de Saint-Denis ! combien il serait à la fois doux et profitable pour un auteur, de l'entendre réciter ce qu'il aurait écrit!... » Tourmenté du besoin d'aimer et de former un attachement solide, irréprochable ; séduit par les attraits d'Eugénie, et découvrant chaque jour en elle mille qualités aimables, il ne put dissimuler l'amour dont il était épris, et fit part de son secret à madame Darmont. Celle-ci, voulant porter à sa fille un dernier coup qui devait, en la frappant vivement, achever de la guérir, encouragea Lauris dans son inclination naissante ; et lui conseilla d'en faire part à M. et à madame Sainval, qui portaient à la jeune per-

sonne un tendre intérêt. Il profita donc de la première occasion favorable où madame Darmont se trouvait seule avec sa fille et son gendre, pour les instruire des sentimens que lui avait inspirés mademoiselle de Marsan; et du choix irrévocable qu'il faisait d'elle pour sa femme. Adrienne voulut en vain lui faire sur ce mariage les observations d'une amie; le saisissement qu'elle éprouvait, ne lui permit pas de proférer une seule parole. Madame Darmont s'empressa de répondre, pour donner à sa fille le temps de se remettre de la forte commotion qu'elle venait de recevoir. Elle exprima combien elle serait flattée de cette union, qui, tout en fixant le sort de sa chère pupille, la mettrait en rapport plus intime avec M. de Lauris qu'elle aimait beaucoup, et pour lequel elle avait une haute considération.... « Et moi, dit

Sainval, à son tour, c'est justement parce que Lauris m'est cher, que je ne suis point du tout de l'avis d'un pareil mariage. Eugénie, sans doute, réunit tout ce qui peut assurer le bonheur d'un époux ; mais elle ne possède rien : Lauris n'a pour toute fortune, qu'une pension et le produit de ses ouvrages, souvent incertain ; je crois donc qu'il aurait tort de s'exposer aux embarras d'un ménage, aux tourmens d'une gêne secrète qui ralentiraient sa verve et nuiraient à son talent : il ne doit point songer aux nœuds de l'hymen, à moins qu'il ne trouve un parti qui lui donne au moins un honnête aisance.—Si c'est là le seul obstacle qu'on oppose, reprend madame Darmont, je dois vous révéler ici que je suis dépositaire de 60,000 fr. en or.... que me remit le père d'Eugénie, en partant pour l'armée.... Je lui

avais promis de ne point parler de ce dépôt, afin que sa fille, s'imaginant ne posséder rien au monde, fît plus de progrès dans ses études... Si cette dot, qu'il me tardait de lui remettre, peut achever de la rendre digne de M. Lauris, sous trois jours, je restitue la somme. — En ce cas, répond Sainval, je n'ai plus d'objections à faire; et me charge de placer dans ma banque la dot d'Eugénie, de manière à ce que sans courir le moindre risque, elle lui produise un revenu de 4,000 francs. —Mes ouvrages m'en produisent cinq en ce moment, ajoute Lauris, avec ivresse; et j'entre à peine dans la carrière.... J'ai besoin de me fixer.... mon amour pour Eugénie est extrême.... et je crois, en l'épousant, assurer mon bonheur et donner encore plus de force à mon imagination, plus de couleur à mes pensées.... on travaille si

bien, guidé par ce qu'on aime!.. je m'en rapporte au reste à la digne compagne de mon meilleur ami.—Moi! » répond Adrienne, d'une voix entrecoupée, et s'efforçant de vaincre le trouble affreux qu'elle éprouve. « Je pense comme vous.... Ce n'est pas dans l'opulence qu'on trouve toujours à satisfaire les affections de l'âme.... et puisque la vôtre a besoin de s'attacher ;... puisque la jeune de Marsan réunit ce qui peut vous inspirer.... vous conduire à de nouveaux succès.... je crois.... que vous ne pouvez faire un meilleur choix. »

Cet effort, que fit Adrienne, fut le dernier de l'amour sans espoir. Voyant que l'objet de sa fatale passion, était à jamais séparé d'elle, et qu'il aimait une jeune personne dont les rares qualités perpétueraient la vive impression que produisaient ses charmes, elle reprit toute la fierté de son caractère, toute

la dignité de son sexe : elle rougit de la faiblesse et de l'humiliation qu'elle n'avait pu surmonter. Elle arracha peu à peu le trait empoisonné qui s'était glissé dans son cœur, reprit sa gaîté, son brillant enjouement; et trouva bientôt dans les caresses de ses enfans et dans le bonheur de Sainval, un ample dédommagement du sacrifice qu'elle avait fait.

Le mariage de auris et d'Eugénie eut lieu dans son hôtel : elle voulut elle-même en faire les honneurs. Madame Darmont y tint lieu de mère à sa jeune pupille, qui fut aussi surprise que flattée, en apprenant le dépôt que lui avait confié son père : cette dot imprévue l'allégeait de la pénible idée d'être à charge à ses amis ; elle avait déterminé son union avec un homme déjà célèbre, au bonheur duquel on la vit contribuer par toutes les facultés

de son esprit et de son âme. Lauris étendit sa carrière littéraire, qui lui procura non-seulement une honnête aisance; mais des économies qui bientôt augmentèrent son capital. On présume aisément qu'Eugénie et Adrienne furent unies par la plus étroite amitié : toute femme dont la vertu fut assez forte pour surmonter un amour illicite, s'intéresse toujours vivement à celui qui l'inspira. Madame Sainval, en rompant les liens secrets qui l'attachaient à Lauris, était devenue assez maîtresse d'elle-même, pour éprouver en sa présence du plaisir sans trouble; et lui porter le simple intérêt de l'amitié. Elle prit part à ses succès, contribua constamment à sa prospérité. Elle s'en fit un ami vrai.... Adrienne était convaincue que le secret de son amour n'appartenait qu'à elle seule, et se disposait à le laisser éteindre dans son

cœur, lorsqu'un de ces hasards qui révèlent tout-à-coup ce qu'on croyait caché sous le voile du mystère, vint dessiller les yeux de madame Sainval, et lui faire connaître l'égide invisible qui l'avait préservée du naufrage. Un frère d'armes du colonel de Marsan, qui s'était établi à Tarascon, vint à Paris visiter les nouveaux époux. Il descendit chez Sainval, son parent et son compatriote. Un matin qu'il s'entretenait avec Adrienne et madame Darmont, de l'heureux établissement d'Eugénie, il leur dit que c'était à elles seules qu'elle devait sa nouvelle destinée, puisque le colonel de Marsan n'avait pu lui laisser le moindre héritage. « Vous vous trompez, lui répond Adrienne, il avait déposé en partant pour l'armée, une somme de 60,000 fr. dans les mains d'une personne qui l'a remise à la jeune orpheline dont elle a

formé la dot.—Vous m'étonnez beaucoup, madame; car mon ami répétait encore en expirant dans mes bras : « *Pauvre enfant! faut-il te laisser sans aucune ressource!* » Comment d'après ces paroles, présumer qu'il possédât 60,000 francs? c'est à coup sûr une invention de la bienfaisance, un ingénieux prétexte qu'aura pris une personne généreuse......... — Vous vous trompez, vous dis-je ; cette somme fut déposée dans les mains de ma mère. — Dans les mains de madame!... alors tout est expliqué. — Que voulez-vous dire?— Que pour ménager l'amour-propre d'Eugénie, dont vous étiez le seul appui, vous avez embelli le bienfait de tout ce que la délicatesse peut inspirer de plus noble, de plus touchant; ce n'est que de vos propres deniers, que vous avez doté la jeune femme. — O ma mère!.. s'écrie Adrienne avec trans-

port, s'il était vrai !... que ne vous devrai-je pas?— Madame chercherait en vain à le dissimuler; son trouble, son émotion, tout la trahit! — Eh bien, j'en fais l'aveu : » répond madame Darmont, en serrant vivement une main de sa fille. « Il ne manquait à la charmante Eugénie qu'un peu d'or, pour former une union digne de sa naissance et de son éducation : la vente de quelques diamans, celle d'une rente sur l'Etat ont complèté la somme, et je ne crains pas qu'Adrienne me désavoue. — O mon excellente mère!.... » Ce fut tout ce que proféra madame Sainval, tant son âme était agitée. — « Je croirais vous manquer, monsieur, continue madame Darmont, si je vous recommandais un secret qui ne doit appartenir qu'à nous trois. La moindre révélation troublerait le bonheur de la fille de votre ami.—Croyez, madame,

que je suis trop jaloux de lui laisser son heureuse sécurité ; et de vous conserver à vous-même le juste prix de ce que vous avez fait, pour qu'il m'échappe un seul mot sur le trait de générosité le plus noble que je connaisse ; et qui jamais ne s'effacera de mon souvenir. — Et moi, reprit Adrienne, dès qu'il fut sorti, je n'aperçois qu'en ce moment, la main tutélaire qui m'a garantie du penchant funeste où je me laissais entraîner ; qui m'a sauvée au bord du précipice affreux où j'allais engloutir à la fois mon repos, le bonheur de mon époux et cette estime publique dont je suis si jalouse... ô mon admirable guide ! je vous dois donc et la vie et l'honneur.... Comment jamais m'acquitter envers vous ? — En faisant pour tes filles, ce que j'ai fait pour la mienne : en les guidant encore, lorsqu'elles seront mariées, mais avec des

rênes imperceptibles qui n'effarouchent ni l'hymen, ni l'amour; en leur faisant choisir le sentier de la vertu, sans les empêcher de cueillir les fleurs qui se trouveront sur leur passage; en leur évitant sur-tout l'ennui du reproche, l'humiliation de la réprimande.... en devenant, en un mot, leur *égide invisible.*

EXIGENCES NUISIBLES.

Après avoir offert pour modèles ces mères prudentes qui dirigent invisiblement leurs filles qu'elles ont engagées dans les liens du mariage ; après avoir prouvé qu'une jeune femme n'eut jamais plus besoin, qu'à cette époque importante, de surveillance et de soins ; il me faut maintenant varier mes couleurs, et peindre ces mères exigeantes, susceptibles, qui s'imaginent que leurs filles sont malheureuses, quand elles ne règnent pas en despotes ; et que leurs maris sont des tyrans, quand ils ne s'humilient pas à leurs pieds. Il me faut signaler comme le fléau des jeunes ménages et la destruction du bonheur des familles, ces femmes prétentieuses, trop avides d'hommages et d'égards ;

et qui souvent, à force d'exiger d'un gendre des condescendances, lui font endurer un servage insupportable dont il s'affranchit tout-à-coup. C'est en vain qu'alors on voudrait conserver la chaîne formée sous les plus heureux auspices ; le charme est détruit, la dignité conjugale est blessée, la confiance à jamais perdue ; et l'hymen dédaigné, privé de ses droits, dit en gémissant, à la mère exigeante : « Voilà » votre ouvrage! »

Madame de Casan, veuve d'un officier général, était mère de trois enfans. Ses deux fils, élevés à l'Ecole Militaire, furent lancés de bonne heure dans la noble carrière où leur père s'était illustré. Parvenus, jeunes encore, à un grade supérieur, ils trouvèrent dans le prix de leurs services, une existence honorable ; et voulurent qu'une portion de leur légitime, fût ajoutée à

celle de leur jeune sœur Augustine, pour lui former une dot digne de soutenir le nom qu'elle portait, et lui procurer un établissement avantageux. Madame de Casan, presque toujours séparée de ces deux jeunes braves, retenus sous leurs drapeaux, par les guerres longues et fréquentes qui, à cette époque, occupaient l'Europe entière, reporta sur sa fille tous les épanchemens de son cœur maternel. Augustine devint l'objet de sa tendresse et de son orgueil. Cette femme aimable, mais vaine, ambitieuse, pouvant, d'après les généreuses intentions de ses fils, doter sa chère Augustine de 300,000 francs, s'imagina qu'il n'y aurait pas dans la province qu'elle habitait, un seul parti qui pût convenir à sa fille: elle vint donc s'établir à Paris, où la mémoire de son mari lui donna facilement accès dans les familles les plus

distinguées. Augustine, sans être belle, avait une figure agréable, une taille svelte, élégante, et sur-tout un heureux caractère. Continuellement soumise aux volontés, aux exigences de sa mère, elle avait pris une douce habitude d'égards, de soins et de prévenances : ce qui la rendait plus intéressante encore. Elle ne tarda pas à fixer les regards, à s'attirer des hommages; mais il était difficile de prétendre à sa main : une belle fortune, un nom célèbre, l'orgueil et les hautes espérances de sa mère : tout se réunissait pour intimider les prétendans; aussi vit-on madame de Casan en éconduire un grand nombre : elle exigeait tant d'avantages, et sur-tout une si grande soumission à ses volontés, qu'aucun des jeunes gens qui fréquentaient sa société, ne pouvait se décider à se mettre en tutelle. Il se présenta toutefois

un substitut du parquet à la Cour Royale de Paris, jeune magistrat donnant l'idée la plus avantageuse de son talent et de son intégrité. Luzancour, âgé de vingt-huit ans, fils et petit-fils d'anciens conseillers au Parlement, avait été dépouillé de sa fortune par les troubles politiques ; et l'hymen ne devait l'enchaîner, qu'en lui offrant une dot qui le mît à même de soutenir honorablement son nom, et d'être posé dans le monde d'une manière convenable au rang qu'il occupait. Mademoiselle de Casan lui parut joindre à ce rare avantage ceux plus précieux encore, d'une éducation parfaite et d'un naturel aimable. Il la suivit dans les cercles qu'elle fréquentait, sut à la fois se concilier l'estime et la bienveillance de la mère, l'attachement et la confiance de la fille qui le choisit pour son époux.

Tout semblait assurer le bonheur de ce mariage : il eut l'assentiment des deux familles qu'il alliait, et celui de leurs nombreux amis. L'épée de Mars et la balance de Thémis concourent également à la gloire, à la prospérité de l'Etat ; et depuis qu'une morgue insensée n'établit plus entre elles ces ridicules prétentions de droits et de prééminences, qui si long-temps divisèrent en France les deux premières classes de l'ordre social, on les voit s'unir, se confondre et s'honorer mutuellement de leur alliance. Luzancour trouva dans Augustine de Caşan tout ce qui peut intéresser et charmer : celle-ci, de son côté, trouva dans son époux ce qui commande l'estime, inspire l'amour et sur-tout la confiance, trésor inappréciable qui fait que la chaîne de l'hymen, portée également, ne pèse jamais plus sur l'un que

sur l'autre, et semble chaque jour enlacer plus étroitement ceux dont elle unit les destinées.

Augustine toutefois ne tarda pas à remarquer que son mari cachait sous la noble franchise et l'aimable enjouement qui formaient la base de son caractère, une habitude d'indépendance, une ignorance complète de ces petits soins adulateurs et de ces prévenances que les femmes exigeantes nomment le grand usage du monde ; mais que les hommes doués de force d'âme et d'une grande vivacité d'imagination, regardent comme des niaiseries sentimentales, comme une déchéance de leurs droits et de leur autorité....... Tel était Luzancour : occupé sans relâche des plus grands intérêts de la société, avide d'une haute réputation, et profondément pénétré de ses devoirs, il ne s'occupait jamais de tous ces riens

que certaines dames nomment de grandes choses, de ces futilités et de ces détails de ménage qu'il abandonnait à sa femme. S'il quittait un instant son cabinet de travail, c'était pour rafraîchir ses idées et s'entretenir avec sa chère Augustine; c'était pour dissiper par les doux épanchemens du cœur, cette espèce d'abattement, effet ordinaire d'un travail opiniâtre. Il regrettait le temps qu'on éparpille dans le monde; et à l'exception des promenades qu'il faisait le soir avec sa femme, de quelques spectacles où il paraissait avec elle, et d'un très-petit nombre de réunions où il la conduisait par complaisance, Luzancour se livrait au travail, à toutes les recherches qu'exigeaient les hautes fonctions qui lui étaient confiées. Il passait souvent des matinées entières sans paraître dans l'appartement d'Augustine: quelque-

fois même il venait se mettre à table, sans lui adresser un seul mot, sans pouvoir suivre la moindre conversation ; mais un regard, un serrement de main dédommageaient la jeune femme de ce silence pénible ; et lui prouvaient que si la tête de son mari était occupée des autres, le cœur était tout entier à elle. Aussi bien loin d'être blessée de ces distractions que Luzancour portait quelquefois jusqu'à l'originalité, et même jusqu'à la brusquerie, elle s'en amusait, et souvent les faisait cesser par un sourire. Rien ne pouvait à ce moyen altérer la paix de cet heureux ménage.

Cependant madame de Casan, qui venait souvent le visiter, ne pouvait s'habituer aux manières étranges de Luzancour. Elle croyait y voir de l'indifférence et du dédain pour sa fille : elle ne concevait pas qu'un

homme bien né, qu'un magistrat portât à ce point l'oubli des convenances. Elle en parlait souvent à la jeune femme, qui cherchait à la rassurer, en lui disant que son mari était loin d'avoir l'intention de lui déplaire et sur-tout de l'humilier. La mère exigeante lui répétait qu'elle avait le plus grand tort de supporter ce ton cavalier, ces entrées, ces sorties sans nulle précaution. « Les hommes, ajoutait madame de Casan, ne sont, par leur instinct, que trop portés à nous dominer; il faut les dompter, les astreindre aux égards qu'ils nous doivent : toute femme est intéressée à se faire respecter. — Moi, maman! je ne songe qu'à me faire aimer. — Par exemple, ma fille, je ne souffrirais jamais que mon mari se permît d'entrer chez moi brusquement et sans me prévenir. — A quoi bon me prévenir de son arrivée? je ne la crains

jamais et toujours je la désire. — Ensuite, ma chère, je ne lui permettrais pas de se présenter à table en robe-de-chambre et en pantoufles, comme il le fait presque tous les jours, et même en ma présence. — C'est envers vous un tort dont je vous supplie de l'excuser; mais pour moi, si je l'astreignais, quand je suis seule, à ne se présenter à table qu'en toilette, il irait dîner chez le restaurateur, et je ne le verrais plus de la journée. — Mais c'est donc un ours que cet homme là! — C'est le meilleur des humains, qui ne veut pas être plus gêné dans sa vie privée, qu'il ne gêne les autres. — Je te prédis, ma fille, que cet affranchissement des convenances, des usages reçus, le conduira, sans qu'il s'en doute, au despotisme le plus insupportable, au mépris le plus insultant. Tu ris aujourd'hui, tu t'amuses de ces brusqueries que tu

prends pour de la distraction ; mais bientôt, chère enfant, tu en souffriras plus que moi-même; tu voudras les réprimer : il n'en sera plus temps. »

Augustine, malgré toute la connaissance qu'elle avait du caractère et des intentions de son mari, malgré le tendre attachement qu'ils avaient l'un pour l'autre, ne put s'empêcher de réfléchir sur les avis sérieux que lui donnait sa mère ; et, sans exiger que Luzancour changeât rien à ses habitudes, quand ils dînaient en tête-à-tête, elle le prévint que sa mère en était blessée, lorsqu'elle était à leur table, et le pria de faire pour elle un peu de toilette, afin de ménager sa susceptibilité. Voilà donc Luzancour contraint de passer un habit, chaque fois que madame de Casan venait leur demander à dîner ; et ce seul assujétissement détruisit tout le plaisir qu'il avait à recevoir sa belle-

mère. Augustine, elle-même, qui remarquait sur la figure de son mari la contrainte qu'il éprouvait, fut embarrassée en présence de sa mère dont l'exigence détruisait ce délicieux abandon et ce charme de la confiance qu'on éprouve en famille.

Quelque temps après, madame de Casan s'aperçut que son gendre négligeait de lui présenter un fauteuil, quand elle entrait, de lui donner la main pour la conduire à table, où quelquefois même il avait l'inconvenance de s'asseoir avant elle. Une pareille distraction sans doute était blâmable; mais Luzancour, souvent contrarié par la toilette qu'exigeait sa belle-mère, et forcé pour la faire, d'interrompre quelquefois un travail important, arrivait au salon avec un peu d'humeur, la tête toute remplie de l'objet qu'il méditait encore : ce qui

ne lui permettait pas de s'occuper des premiers devoirs de la civilité. Nouvelles plaintes de la mère à sa fille : nouvelles prédictions effrayantes ; et la jeune femme adressait alors à son mari des premiers reproches bien légers, à la vérité ; mais qui semblaient déjà faire apercevoir quelques nuages s'élevant sur l'horizon.

Augustine avait eu en se mariant, une riche corbeille ; mais les parures modernes, les objets de goût qu'elle renfermait, commençaient à perdre leur fraîcheur. Luzancour ne songeait aucunement à les renouveler : il trouvait que sa femme était toujours bien ; et, plus d'une fois, il l'avait conduite au spectacle avec un chapeau fané, des blondes rousses, une robe sans garnitures.... « En vérité, ma fille, dit madame de Casan, on vous prendrait pour une provinciale qui vient étaler

à Paris ses vieux chiffons de noce, ou pour une de ces petites bourgeoises que nos femmes-de-chambre vêtissent de notre défroque. Il faut que votre mari manque tout-à-fait de discernement et de goût, pour vous laisser paraître en public, vêtue de la sorte; il me semble cependant que lorsqu'on a reçu de sa femme une dot de 300,000 fr. on doit la vêtir décemment. — Il n'y fait aucune attention, je vous assure : c'est moi qui, me négligeant quelquefois dans ma toilette.... — Mais tu ne peux mettre que ce qu'on te donne, ma pauvre enfant; et depuis ton mariage, Luzancour ne t'a pas fait le moindre présent.—Il est vrai, maman : son esprit occupé d'objets plus importans. — Il s'imagine, sans doute, que ta corbeille est inépuisable; mais le goût change, la mode varie, et si l'on n'a pas l'attention de renouveler les

choses d'un usage fréquent, on tombe dans la friperie, et chacun vous montre au doigt : c'est ce qui t'arrivera, ma chère Augustine ; et ce que tu ne devrais pas souffrir. » Madame Luzancour ne répondit à sa mère, qu'en rougissant et baissant les yeux : une jeune et jolie femme peut bien supporter une négligence passagère de son mari, un manque d'égards produit par des occupations continuelles ; mais elle ne peut se condamner à un extérieur gothique et s'exposer au ridicule. Augustine fut donc blessée pour la première fois; et son amour-propre attribuant à Luzancour des intentions de parcimonie que démentaient sa conduite et son noble caractère, elle eut pour lui, non de la froideur : elle l'aimait trop encore; mais une certaine réserve dont il s'aperçut aisément, et sur laquelle il s'empressa de la ques-

tionner. La jeune femme alors se plaignit des privations qu'elle éprouvait, de sa souffrance à se montrer mal vêtue : Luzancour répond brusquement qu'il n'a pas le temps de s'occuper de chiffons ; Augustine réplique avec vivacité, que sa mère ne l'a point habituée à rougir en public : on dispute, on s'échauffe, on s'aigrit : le mari s'emporte; la jeune femme pleure.... Enfin, pour terminer ces débats et les éviter à l'avenir, il est convenu que madame Luzancour recevra tous les trois mois 500 francs pour sa toilette ; et que par ce moyen, son mari ne s'occupera d'aucun détail, et sera pour jamais à l'abri de tout reproche. La paix fut cimentée par les plus tendres épanchemens ; et Luzancour se crut délivré de toute exigence et de toute plainte importune.

L'ordre et l'économie qu'il avait

établis dans sa maison, l'avaient mis à même d'avoir un cabriolet, pour les courses fréquentes qu'il était obligé de faire dans Paris. Augustine s'en servait quelquefois; mais lorsqu'elle était en toilette, sur-tout pendant l'hiver, elle prenait une voiture de place, pour faire des visites, aller à la promenade et se rendre chez sa mère : « Il est bien étrange, lui disait madame de Casan, qu'on rencontre sans cesse ton mari dans un wiski brillant, suivi d'un jockei galonné; tandis que sa pauvre femme roule en fiacre, les pieds sur la paille, exposée aux mauvais propos d'un cocher souvent ivre; et sur le bras duquel il lui faut appuyer ses gants blancs, en descendant sur un marche-pied qui crotte sa robe et ses chaussures.... En vérité ces hommes sont quelquefois d'un égoïsme!... il est inoui que Luzancour ne te donne pas une

voiture... » Ces paroles pénétraient jusqu'au fond du cœur d'Augustine, qui ne tardait pas à les répéter fidèlement à son mari. Celui-ci, qui n'avait que sa place et la dot de sa femme, pouvant former un revenu de 22,000 fr., se garda bien de céder à ses folles instances; mais voulant éviter des reproches qui fatiguaient sa patience et blessaient en même temps sa délicatesse, il vendit son cheval et son cabriolet, afin de faire également ses courses dans Paris, en voiture de place, et d'éviter une comparaison dont sa femme pouvait être blessée. Ce nouvel incident porta dans le ménage un refroidissement remarquable, et ne fit que rembrunir l'horizon d'où les premiers nuages semblaient s'être éloignés. Chaque jour alors le ciel fut moins serein pour les jeunes époux : le souffle envenimé de la mère exigeante et l'empire qu'elle

avait sur sa fille, achevèrent de former l'orage et d'exciter la tempête.

Madame de Casan ne se bornait plus à suggérer à la jeune femme les exigences les plus ridicules, pour tout ce qui concernait sa toilette et sa tenue dans le monde, en lui répétant sans cesse *que lorsqu'on apporte* 300,000 *fr. de dot, on ne doit manquer de rien* : cette mère imprudente exerça sa funeste manie sur toutes les actions de Luzancour; et dénatura ses intentions les plus pures. Augustine se trouvait-elle dans un bal, madame de Casan lui faisait remarquer que son mari ne s'occupait pas assez d'elle ; que livré constamment à la conversation des hommes qui se réunissaient dans un endroit séparé de la foule, il ne s'inquiétait nullement si sa femme dansait trop, ou manquait de cavaliers; si elle était fatiguée, avait besoin de rafraî-

chissemens. Cette mère prétentieuse eût voulu que son gendre fît auprès d'Augustine le service d'un chambellan, ou d'un porte-cachemire; ce qui n'était ni dans les goûts, ni de la dignité du jeune magistrat. Luzancour accompagnait-il ces dames au spectacle; s'il sortait un instant de leur loge, pour aller respirer dans le foyer où souvent un confrère, un ami le retenait pendant un entr'acte; madame de Casan ne manquait jamais de dire à sa fille : « Il paraît que ton mari s'ennuie avec » nous : on dirait qu'il est humilié » de se montrer en public avec sa » femme. » Insensiblement elle jeta dans l'âme de la jeune épouse une indifférence dont s'aperçut Luzancour, et dont il ne tarda pas à deviner la cause. Ce refroidissement d'Augustine, dont l'âme était naturellement tendre, expansive, la conduisit par

degrés aux tourmens du soupçon, qui sans cesse excité par sa mère, produisit l'orage de la jalousie. Luzancour était-il forcé de siéger au Palais de Justice, plus tard qu'il n'avait coutume d'y rester : ce qui le privait alors de conduire Augustine chez sa mère ; celle-ci ne manquait pas de dire : « Il faut avouer que rien n'est plus commode pour ces messieurs, que des fonctions publiques qui leur donnent l'occasion de s'absenter aussi long-temps qu'il leur plaît. Ils peuvent se livrer à tous les plaisirs, à toutes les distractions dont l'hymen aurait le droit de murmurer ; mais avec ces mots superbes : « *Mes devoirs avant tout !* » ils font attendre leurs pauvres femmes, les négligent, les délaissent et se fâchent quand elles osent se plaindre. » Luzancour recevait-il dans son cabinet quelque jeune dame de distinction, qui

venait recommander à son intérêt, à sa justice, une affaire importante ; et madame de Casan le rencontrait-elle donnant à la belle solliciteuse la main jusqu'à la porte de l'antichambre ; elle disait à sa fille en entrant chez elle : « Ton mari vient de faire pour une jolie plaideuse, ce qu'il ne ferait pas pour toi, ma chère, ni pour moi-même. On dit bien vrai que deux beaux yeux suffisent pour faire perdre l'équilibre à la balance de la justice. » En un mot, il n'était pas une seule circonstance, simple effet du hasard, que madame de Casan n'interprétât malicieusement, quand son amour-propre était offensé, quand elle s'imaginait que sa dignité se trouvait compromise. Ce poison, quoique distillé par elle avec grace, pénétrait dans le cœur d'Augustine qui se croyait alors l'objet de dédains et peut-être

d'infidélités. Égarée par cette fatale illusion, enhardie par cette idée qu'ayant fait la fortune de Luzancour, elle en méritait plus d'égards, son ressentiment lui faisait rompre un silence qu'elle se reprochait d'avoir gardé trop long-temps; elle laissait échapper des plaintes qui, n'étant point fondées, excitaient des reproches amers. On s'aigrissait de part et d'autre : de là des querelles interminables; de là des menaces de rupture et de séparation.

Luzancour se doutait bien que sa belle-mère était la cause principale de la discorde et des pénibles débats qui s'élevaient dans son ménage. Il en eut bientôt la conviction : madame de Casan, le croyant absent, causait avec sa fille dans un boudoir attenant à la bibliothèque de Luzancour, où celui-ci faisait une recherche importante. Entraînée par la vivacité de son carac-

tère, élevant la voix à chaque mot, elle lui fit entendre malgré lui, la conversation suivante : « Tu es trop bonne, disait-elle à sa fille, de souffrir que ton mari prenne un si grand empire sur toi : tes droits sont égaux aux siens ; il faut les faire valoir. — Ah ! maman, je les céderais tous pour celui de régner sur son cœur, comme il règne encore sur le mien. — C'est cette coupable faiblesse qui l'autorise à te négliger ainsi. — Vous avez bien raison, je l'ai trop aimé. — Il faut mettre un terme à tous ces soins, à toutes ces prévenances dont tu lui donnas la dangereuse habitude : il faut régler ta maison selon ta volonté ; te former un cercle de courtisans dont les hommages feront rougir ton mari de son indifférence. Crois-moi, ma fille, c'est le seul moyen de le faire tomber à tes pieds,... — Dites plutôt de rompre à

jamais les liens qui nous unissent. » S'écrie Luzancour, en entrant tout-à-coup. « Il y a long-temps, madame, que je vous soupçonnais d'égarer Augustine et de lui peindre son mari comme un protégé, comme un esclave. Vous vous imaginez peut-être que je tiens à la fortune dont elle fut dotée; elle peut la reprendre; je ne vendrai jamais mon indépendance et cette dignité d'homme, le premier de tous les biens. J'aime franchement et sans adulation; et tel est mon caractère, que plus on exige de moi, madame, moins on obtient. Occupé de mes devoirs, ambitieux de me faire un nom, je n'ai pas le temps de condescendre à toutes ces exigences, à tous ces caprices dont vous prétendez qu'une femme doit composer son empire : je romprai tout-à-fait avec votre fille, si elle continue à suivre vos leçons. Je l'en pré-

viens en votre présence, et la laisse libre de choisir entre vous et moi. » Il sort à ces mots, en fermant la porte avec brusquerie; et laisse madame de Casan stupéfaite, irritée; et la pauvre Augustine respirant à peine et frappée de terreur. Jamais Luzancour n'avait été aussi brusque, aussi prononcé ; jamais il ne lui avait fait entendre de pareilles menaces. Elle se lève, pâle, tremblante; et plus aimante que blessée, veut aller rejoindre son mari, pour le calmer et dissiper l'orage affreux qui gronde sur sa tête... « Que faites-vous, ma fille ? lui dit madame de Casan, avec cette force imposante de l'orgueil humilié et de l'autorité déçue....... N'allez point vous exposer à la brutalité de cet homme sans frein et sans délicatesse. — Oh ! maman, sa tête est vive; mais son cœur est excellent. — Dites plutôt qu'il est faux et perfide.

— Que voulez-vous dire ? — Il ne se serait jamais oublié de la sorte devant vous, et sur-tout devant moi, s'il n'était pas déjà dégoûté de sa chaîne, et s'il n'aimait pas autre part. — Vous pourriez croire ? oh ! quelle affreuse lumière vous faites luire à mes yeux ! — Je ne souffrirai point, ma fille, que vous soyiez le jouet ou la dupe d'un jeune légiste que vous avez enrichi. — Il est certain que j'avais droit d'attendre de Luzancour plus d'attachement. — Et moi plus d'égards.... J'espère que vous me seconderez à venger notre injure commune, en élevant votre âme aussi haut que la mienne, en ne répondant à cet emportement, à cet oubli de toutes les convenances, que par le calme et la dignité. — Vous avez raison, maman..... Oui, ce serait me dégrader, que de faire les premiers pas. — Un mari peut nous tromper; mais

nous ne devons jamais souffrir qu'il nous avilisse..... Habillez-vous, montons en voiture, et venez dîner chez moi ! »

Augustine accompagna sa mère, le cœur gros de soupirs, et la tête bouleversée de toutes les idées qui venaient l'assaillir à la fois. Tantôt elle regrettait de n'avoir pas suivi son premier mouvement qui la portait vers son mari; tantôt elle se laissait entraîner à ce funeste attrait de l'amour-propre, à ce faux plaisir de prouver à Luzancour que ses menaces n'avaient rien d'effrayant pour elle; et qu'elle saurait prendre son parti. Pendant le dîner, elle fut distraite, agitée : le soir, madame de Casan, désirant la tirer de sa sombre rêverie, la conduisit à sa loge de l'Opéra-Buffa. Le hasard fit que Luzancour s'y rendit de son côté. Chacun d'eux n'avait eu que l'intention de

se distraire d'une peine de cœur ; chacun d'eux s'imagina que l'un n'était venu que pour braver l'autre. Luzancour ne cessait de lorgner Augustine, en affectant de rire avec les personnes qui l'entouraient à l'orchestre. La jeune femme, pour cacher son dépit et sa souffrance, jouait de l'éventail avec grace, et ne cessait de causer avec plusieurs hommes aimables qui se présentaient dans la loge de sa mère. « C'en est fait, se disait Luzancour ; elle est perdue pour moi. — Il me délaisse, il m'outrage, se disait Augustine; prouvons-lui qu'on peut se passer de ses hommages, et qu'on n'est pas dédaignée de tout le monde ! »

A partir de cette funeste soirée, les deux jeunes époux n'eurent pas la moindre communication. Chacun d'eux, retiré dans son appartement, s'y faisait servir le matin à déjeûner. Luzancour

dînait chez ses amis; Augustine ne quittait plus la table de sa mère. Ce train de vie interrompait l'ordre établi dans la maison : les domestiques, exempts de service, négligèrent leurs devoirs; l'asile de l'amour et de la paix, devint le séjour le plus ennuyeux, le plus insupportable. Luzancour, d'un seul mot, eût pu rappeler Augustine, qui se fût empressée de voler dans ses bras; mais il craignit de paraître tenir à la dot considérable qu'elle avait apportée : il savait d'ailleurs, par expérience, que rien ne pourrait la soustraire à l'empire que sa mère exerçait sur elle. Fatigué de cette fausse position qui le faisait tant souffrir, il profita d'une circonstance favorable, pour en sortir et rompre tout-à-fait. Le grand talent qu'il avait montré dans ses fonctions, lui mérita d'être élevé par le monarque, au rang d'avocat-gé-

néral à la cour de Rennes. Il tint cette nomination secrète : fit tous ses préparatifs pour son départ ; et, profitant d'une absence d'Augustine que sa mère avait emmenée à la terre d'un de leurs parens, il fit emballer sa bibliothèque ; partit à l'insçu de tous ses amis ; et lorsque ces dames revinrent du séjour le plus délicieux, où la pauvre Augustine n'avait trouvé que les chagrins et l'inquiétude, un domestique remit à madame de Casan une lettre de Luzancour, ainsi conçue :

« Jouissez de votre ouvrage, ma-
» dame ! vous avez séparé votre fille
» de celui qu'elle avait choisi pour son
» époux : vous avez désuni pour ja-
» mais deux êtres qui s'aimaient..... et
» qui s'aiment peut-être encore... Puis-
» siez-vous servir d'exemple à ces
» mères exigeantes qui ne craignent
» pas de sacrifier à leur amour-pro-

» pre le bonheur de leurs enfans !... Je
» quitte Paris, et vous dépose celle
» que je connais assez pour être sûr
» qu'elle respectera le nom qu'elle
» porte.... Je ne cesserai, moi, de res-
» pecter les liens qui nous unissent
» encore, et que la loi rend indisso-
» lubles...... Je lui laisse tout, jusqu'à
» l'entier revenu de sa dot dont je suis
» responsable, et que j'ai placée chez
» mon notaire ; je saurai suffire moi
» seul à mon existence...... Puisse Au-
» gustine ne pas s'abandonner aussi
» facilement à de fausses suggestions !
» Puisse-t-elle se souvenir que les ma-
» ris adulateurs sont ceux qui trom-
» pent leurs femmes ; et qu'un homme
» de mon caractère, ne cesse jamais
» d'aimer la sienne ! »

LUZANCOUR. »

« O ma mère !... » s'écrie Augustine avec l'accent du désespoir ; « ma mère !..

» qu'avez-vous fait? » Elle sort à ces mots; gagne à pied son appartement, y prépare tout pour son départ; et dès le soir même, elle est sur la route de Rennes, où elle arrive peu de jours après Luzancour, tombe dans ses bras, lui rend à la fois un cœur sur lequel il n'a cessé de régner, et l'épouse fidèle dont lui seul peut faire le bonheur.

Augustine devint en effet confiante, modeste, expansive et la plus aimable des femmes. Luzancour, de son côté, s'occupa davantage de celle qui lui donnait une si grande preuve d'attachement. Séparés de madame de Casan, qui n'exerçait plus sur eux son dangereux empire, les deux jeunes époux resserrèrent leurs nœuds par tout ce que l'amour et l'estime ont de plus tendre et de plus durable. La mère exigeante, qu'ils firent serment de ne revoir jamais, l'un sans l'autre,

se trouva déchue de son autorité, vécut sans famille : avantage inappréciable, si cher dans l'âge mûr, si nécessaire dans la vieillesse ! et sentit, mais trop tard, qu'une mère prudente ne doit s'occuper d'un nouveau ménage formé par elle, que pour y maintenir le bonheur et la paix.

INCLINATION FORCÉE.



„ *Je vous le disais bien ma mère . .*
„ *on obéit . . . . mais on meurt .* „

INCLINATION FORCÉE.

Avez-vous vu quelquefois, pendant l'orage, une rose battue par les vents, tomber effeuillée sur un buisson d'épines? Avez-vous entendu le cri plaintif d'une jeune colombe dans les serres d'un oiseau de proie? Eh bien! telle est la jeune fille pure et timide qu'une mère coupable oblige à former des nœuds que réprouve son cœur; à sacrifier ses plus chères illusions, le repos, le bonheur et le charme de sa vie. Cette tyrannie maternelle est quelquefois le résultat d'une secrète jalousie, ou de ridicules prétentions: elle est souvent aussi l'effet d'une extrême parcimonie, pour qui l'exemption d'une dot, est un grand avantage et la plus douce jouissance. «L'avarice,» a dit un

sage, « nous rendant barbares pour
» nous-mêmes, doit nous laisser sans
» pitié pour les autres. »

Une riche veuve, dont toute la fortune était en portefeuille, et qui faisait en secret valoir son argent par des moyens usuraires, madame Germont, n'avait qu'une fille qui croyait que son père était mort sans fortune. Eulalie, bonne et confiante, imbue dès son enfance, des principes d'ordre et d'économie que lui donnait sa mère, s'était habituée à tous les soins domestiques, à ces travaux d'intérieur qui constituent l'excellente femme de ménage. Elle joignait à ces précieuses qualités, tous les dons que peut prodiguer la nature : une figure céleste, un maintien plein de grace, un doux regard inspirant à la fois l'amour et la confiance ; et surtout un son de voix qui portait au fond de l'âme un enchantement irrésistible.

Eulalie avait passé son enfance avec Prosper-Linval, filleul et neveu de M. Germont : celui-ci l'avait élevé jusqu'à l'âge de seize ans ; mais à la mort de son oncle, ce jeune homme était entré chez un riche négociant de Paris, où chaque jour il obtenait plus d'estime et de confiance. La nature avait été pour Linval aussi prodigue que pour sa charmante cousine; et l'on conçoit aisément que ces deux amis d'enfance, parvenus à l'âge où le cœur est susceptible d'impressions profondes, éprouvèrent l'un pour l'autre cet attachement qui, commençant avec la vie, ne finit qu'avec elle. C'étaient, pour ainsi dire, deux jeunes arbres plantés l'un près de l'autre, dont les rameaux et les racines s'entrelacent ; mais si le feu du ciel ou la main des hommes les séparent, celui des deux qui reste, ne survit pas long-temps à

l'autre. Prosper, tant que son oncle avait vécu, se regardait comme le fils de la maison : il épanchait son cœur dans celui d'Eulalie, sans mystère et sans détour. Le bon M. Germont prenait un grand plaisir à voir se développer en eux ces premiers élans de la nature, ce doux besoin d'aimer qu'il faut que tout mortel connaisse ; et plus d'une fois il avait promis aux jeunes amans de les unir. Mais depuis que la mort leur avait ravi ce digne protecteur de leurs amours, l'avarice de madame Germont et la sécheresse d'âme qui en est le résultat infaillible, avaient apporté un grand désenchantement dans leur bonheur mutuel, et de nombreux obstacles dans leurs communications. Prosper ne venait plus chez sa tante que le dimanche, et ne pouvait adresser un tendre hommage à sa cousine, qu'en présence de la mère

avare, qui bientôt lui signifia que n'ayant point de dot à donner à sa fille, et lui-même ne possédant rien au monde, que ses faibles appointemens, elle ne consentirait jamais à faire le malheur d'Eulalie : qu'ainsi, malgré le tendre attachement qu'ils se portaient, il était convenable qu'ils se vissent plus rarement. Il est inutile de peindre le désespoir et l'angoisse des deux amans. « Il ne fallait donc pas, disait Eulalie à sa mère, m'élever avec Prosper, me laisser prendre dès l'enfance, l'habitude de le voir, de l'aimer. Les premières impressions ne s'effacent jamais. — Que voulez-vous, ma fille ; à l'époque où votre père se chargea de son neveu, celui-ci devait être un jour l'unique héritier d'une honnête fortune que possédaient ses parens. On pouvait alors avoir sur lui des vues d'établissement ; mais votre oncle a tout perdu

par de fausses spéculations. — Est-ce que le cœur connaît les chances de la fortune ? La richesse, ma mère, consiste dans le bonheur. — Style de roman que tout cela ! erreur d'une jeune tête qui se livre sans réfléchir, à toutes les impressions qu'elle éprouve ! je pensais de même à votre âge ; mais au mien, vous agirez comme moi. Ne m'importunez donc plus de vos inutiles plaintes : laissez à mon expérience le soin de vous choisir l'époux qui vous convient, et renoncez pour jamais à votre premier amour !.... » Etrange et funeste inconséquence de ces parens qui voient se former et croître sous leurs yeux des liaisons d'enfance : ils s'imaginent pouvoir les rompre à leur gré, les asservir à leurs caprices, à leurs passions. Mère imprudente, qui veux forcer l'inclination de ta fille, peux-tu donc oublier ce charme de

l'union des cœurs, cette ivresse de tous les instans que procurent des nœuds assortis? Long-temps ils furent l'objet de ton envie : plus long-temps encore ils ont embelli ton existence ; et tu veux en priver ton enfant ! Tremble, mère avare, de perdre un jour ce qu'alors tu voudrais racheter de tout l'or dont l'aspect t'éblouit et t'égare !

Madame Germont, voulant convaincre sa fille qu'elles étaient sans fortune, avait, à la mort de son mari, quitté l'appartement au second qu'elle occupait rue Saint-Florentin, pour venir se loger au quatrième étage d'une grande maison, rue Saint-Honoré, appartenant à un très-riche propriétaire nommé Duperron : c'était un ancien courtier de change, âgé de cinquante ans, et qui étalait autant de luxe, que madame Germont montrait de parcimonie. M. Duperron était un de ces joyeux

sibarites, à face rubiconde, qui s'imaginent que le mérite et la considération, sont toujours en proportion de l'or qu'on possède ; et dont l'unique passe-temps était d'inventer quelque nouveau plaisir qui pût remplir un instant la petite capacité de son âme, et l'étroite étendue de son imagination. Bon, généreux, mais sans discernement et sans choix dans le bien qu'il faisait ; grand partisan de la table et des ris bruyans qu'elle fait naître ; perroquet des gens de lettres qu'il recevait et dont il retenait facilement les mots heureux et les chansons : il était moitié sot, moitié fat ; plus occupé de ses chevaux, que de ses parens ; grand chasseur, buveur intrépide : en un mot c'était un de ces hommes si communs et si plaisans, qui se croient de grands personnages.

Il avait remarqué plusieurs fois Eu-

lalie en allant toucher ses loyers chez madame Germont; mais l'imposante austérité de la mère et le ton parfait de la fille, ne lui permettaient pas de hasarder une fausse démarche. La vive impression qu'il avait reçue en voyant mademoiselle Germont, avait pénétré jusqu'au fond de son cœur. Le sibarite aimait véritablement, et pour la première fois. Il dissimula d'abord, non sans une grande contrainte, l'amour violent dont il était agité : il sut ensuite se rendre en sa qualité de propriétaire, agréable à ces dames, pour tout ce qui concernait l'appartement qu'elles occupaient dans sa maison : il prévint jusqu'à leurs moindres désirs; et madame Germont, qui trouvait l'occasion de satisfaire son avarice, acceptait indiscrètement tout ce que lui proposait M. Duperron, qu'elle disait être le meilleur et le plus aimable des hom-

mes. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que l'obligence et les généreux procédés du propriétaire, avaient un but secret, cachaient une intention sérieuse. Elle l'avait surpris plusieurs fois les yeux attachés sur sa fille, dans une immobilité qui tenait de la stupéfaction. Elle feignit de ne point s'apercevoir du ravage qu'Eulalie exerçait dans toute cette grosse machine; mais dès ce moment, elle projeta d'assurer à sa fille la fortune immense que possédait ce moderne Turcaret.

Linval cependant venait encore assez souvent chez sa tante : celle-ci, craignant que Duperron ne s'aperçût de l'attachement que se portaient les deux amis d'enfance, interdit pour toujours à son neveu l'entrée de sa maison. Le séjour de Paris devint alors insupportable à cet intéressant jeune homme : il obtint du négociant chez

lequel il travaillait, l'emploi de commis-voyageur dans les différentes places de l'Europe, et les parcourut avec le talent et le zèle dont il donnait chaque jour de nouvelles preuves. Il fit ses adieux à sa chère Eulalie dans une lettre qu'il trouva le moyen de lui faire parvenir, et l'assura que si le destin secondait ses efforts, et lui faisait, comme à tant d'autres, acquérir une fortune digne de fléchir la rigueur de sa mère, il viendrait la déposer aux pieds de la seule femme qu'il eût aimée. Oh! combien cet engagement donna de force et de courage à la pauvre Eulalie! elle ne verra plus son fiancé d'amour, son premier ami; mais elle le suivra dans ses voyages, elle fera des vœux pour le succès de tout ce que l'amour pourra lui faire entreprendre; elle attendra son retour.

Cependant Duperron brûlait chaque jour davantage pour cette charmante fille. Qui mieux qu'elle pourrait faire les honneurs de sa maison, embellir le séjour d'une terre considérable qu'il possédait en Normandie, y réunir des plaisirs vrais, y rassembler de nombreux amis? Elle n'a pas de fortune; eh! qu'importe? en a-t-il besoin avec ce qu'il possède? il est si doux de s'attacher par la reconnaissance, la femme que l'on aime! Depuis si long-temps que Duperron court de belle en belle, qu'a-t-il rencontré? des intrigantes qui n'en voulaient qu'à son or, ou des coquettes qui s'amusaient à le ridiculiser. Il lui faut embellir le reste de sa carrière par un attachement pur et durable: il faut enfin qu'il s'attache à la vertu par des liens légitimes. Duperron ne fut donc plus occupé qu'à saisir toutes les occasions qui pouvaient le rapprocher

d'Eulalie : jamais il n'avait porté tant de soins à la maison où ces dames occupaient un modeste appartement ; jamais madame Germont n'avait reçu d'un propriétaire autant d'égards et de prévenances. La mère avare, qui trouvait son compte aux généreux procédés de Duperron, l'accueillait chaque jour avec plus d'affabilité : de simples politesses il en vint à de fréquentes visites, à des assiduités. Bientôt enfin il déclara ses sentimens, et demanda la main d'Eulalie. Madame Germont, qui connaissait l'inclination de sa fille, et qui prévoyait tous les obstacles qu'elle aurait à vaincre, pour la déterminer à rompre avec Linval, n'osa pas d'abord donner à Duperron la certitude du succès. Elle exprima des craintes : fit naître des difficultés ; et le riche traitant, croyant les lever toutes, rédétait sans cesse : « Je ne veux pas la

moindre dot, madame; et je me charge des frais de noce : je promets de reconnaître à ma charmante future 200,000 f. par notre contrat de mariage, et lui en lègue, après mon décès, 400,000 à prélever sur ma fortune. Pour vous, madame, dont je veux également assurer l'existence et réparer les malheurs, je vous déclare que vous trouverez chez mon notaire une somme de 100,000 fr. dont vous pourrez disposer. » Chaque mot qui sortait de la bouche de Duperron, s'insinuait au fond du cœur de la mère avare, et la faisait tressaillir d'ivresse. Marier sa fille sans rien prélever sur son coffre-fort! jouir de 100,000 francs de plus! voir Eulalie un jour propriétaire d'un demi-million que lui assurait son généreux prétendu; et de plus de 200,000 francs, qu'elle espérait amasser par ses économies! le moyen de ne pas mettre tout en

œuvre pour assurer un pareil mariage?... Madame Germont, après avoir adroitement préparé ses batteries, instruisit sa fille du riche parti qui se présentait pour elle. Eulalie d'abord ne répondit que par un éclat de rire, et voulut tourner la chose en plaisanterie; mais sa mère y mettant tout le sérieux qu'exigeait une pareille proposition, la jeune personne lui répondit que lors même qu'il n'existerait pas entre elle et l'opulent financier une disproportion d'âge qu'elle ne surmonterait jamais, il lui serait impossible de sympathiser avec M. Duperron. — Mais, ma fille, songez donc aux grands avantages qu'il vous fait. — Ce sont ces avantages qui me blesseraient plus que tout le reste. La femme qui se vend, est, par cela même, au-dessous du prix qu'on l'achète. — Est-ce donc se vendre, que de céder aux instances d'un

galant homme qui nous chérit et nous honore? — Non, non, je ne m'abaisserai point à ne posséder dans mon mari que de l'opulence. — Ainsi, ma fille, vous refusez ce riche parti?— Oui, ma mère. — Vous tiendriez un autre langage, si Linval n'occupait pas encore votre pensée. — Je ne m'en défends pas : je n'oublierai jamais l'ami que vous m'avez donné vous-même; et je ne puis disposer d'un cœur qu'il possède tout entier. — Où vous conduira cette folle passion?—A l'espoir d'embellir mon avenir; ce qui vaut mieux que de sacrifier le présent. — Pouvez-vous préférer à l'opulence, au sort le plus brillant, la gêne et l'obscurité dans laquelle nous vivons? — En travaillant dans notre humble réduit, je puis du moins songer à Prosper sans remords et sans contrainte : croyez-moi, ma mère, on n'est jamais sans

plaisirs, quand on aime; et l'on jouit même en souffrant. »

Madame Germont, convaincue que ses efforts seraient vains, et que son obstination ne ferait qu'attiser le feu dont brûlait Eulalie, feignit d'abandonner ses projets; mais loin de renoncer à l'espoir d'un mariage qui flattait sa cupidité, elle résolut de faire sentir à sa fille le sacrifice d'aussi grands avantages, par une gêne simulée et l'espèce d'abjection où la conduisit son avarice. Elle renvoya donc la seule femme qu'elle avait conservée de tous ses gens, et se réduisit par degrés, à une vie dure et pénible; obligeant Eulalie à vaquer à des soins laborieux, à des travaux fatigans. Mais rien ne pouvait abattre le courage, ni changer la résolution de cette charmante personne : elle passait avec un air joyeux et satisfait, d'un mauvais

piano qui lui restait, et de quelques bons livres qu'elle avait conservés, aux occupations les plus serviles. Elle trouvait même dans cette nouvelle existence un secret avantage : Duperron ne venait plus les visiter aussi souvent, et semblait renoncer à ses projets d'union. Eulalie abandonnait alors son âme aux tendres sentimens qu'elle conservait pour Linval, et se berçait du doux espoir de le nommer un jour son époux.... Hélas! ce bonheur tant désiré, cette juste récompense d'un amour si tendre et si constant, venaient d'être ravis pour jamais à cette infortunée.

Prosper, à qui des relations commerciales de la maison dont il était voyageur, faisaient parcourir les principales villes de l'Europe, s'était trouvé en Espagne à l'époque où la plus affreuse épidémie y causait tant de ravages. Il

était libre d'en sortir avant qu'on eût établi le cordon sanitaire ; mais instruit des vives instances de l'homme opulent qui recherchait la main d'Eulalie , et ne pouvant s'imaginer que celle-ci préférât supporter une condition précaire, à lui manquer de foi, il ne voulut point quitter Barcelonne où ses jours étaient menacés. Un autre motif aussi puissant, l'y retenait : proche parent du plus jeune des médecins français dont l'honneur et l'humanité ont gravé les noms au temple de mémoire; ami de collége du courageux et intéressant *Mazet* atteint du mal contagieux dont il s'occupait à sauver ses semblables ; Linval, entraîné par son exemple, court vers le lit de douleurs où gissait le célèbre agonisant, dans l'espoir de contribuer par ses soins, à le rendre à sa famille, à son pays ; mais lui-même atteint du mal dont il avait

osé braver le poison destructeur, était mort victime de son dévouement, en ne songeant qu'à sa chère Eulalie, dont le nom fut le dernier mot qu'on l'entendit proférer en expirant.

Comment peindre le désespoir de l'amie de son enfance, lorsqu'elle apprit cette fatale nouvelle? Son âme reçut une atteinte si violente, qu'elle fut pendant plusieurs jours, comme anéantie. C'était une douleur muette qui dévore et ne saurait même être allégée par des larmes. Eulalie perdait dans Linval son avenir et voyait s'évanouir tous ses rêves de bonheur. Elle allait être plus que jamais en butte aux sollicitations que lui ferait sa mère, d'épouser l'opulent Duperron. Déjà celui-ci, pour se rapprocher davantage de celle qu'il adorait, était venu s'établir dans l'appartement du premier de la grande maison qu'occupaient ces dames. Eu-

lalie ne douta plus qu'instruit de la mort de Linval, qui levait des obstacles qu'on avait jugés insurmontables, et toujours protégé par madame Germont, il ne renouvelât bientôt ses offres, ses instances, qu'elle se promit d'éluder avec adresse, ou de repousser avec courage.

Mais un nouveau chagrin vint encore accabler l'âme sensible d'Eulalie : madame Germont, que son avarice conduisait à se refuser les objets nécessaires à la vie, tomba dans un affaissement général qui fit craindre pour ses jours. Vainement sa fille lui prodiguait tous ses soins, il fallait ceux d'un homme de l'art, et la malade s'y refusait obstinément, sous le prétexte qu'elle n'avait pas de quoi payer les visites d'un médecin. Elle était d'ailleurs sans inquiétude, et convaincue qu'elle guérirait sans aucune assistance étrangère. Ce-

pendant ses forces s'affaiblissaient par degrés : Duperron, qui saisissait toutes les occasions de se rapprocher d'Eulalie, s'empressa de lui offrir, en qualité de voisin, tous les services dont cette intéressante personne avait un besoin indispensable ; et la maladie faisant des progrès effrayans, il finit par amener son médecin. La malade refusa de le recevoir: elle repoussa même les soins généreux de Duperron, en disant à la pauvre Eulalie : « J'aurais tout reçu de » lui, s'il eût été mon gendre ; mais je » dois tout refuser d'un homme dont » vous avez dédaigné l'alliance ; et je » préfère mourir, ma fille, à lui don- » ner des droits sur vous. » Qu'on juge de la peine de cette infortunée, et des combats qu'elle éprouvait! elle va perdre sa mère, si elle la prive des secours qui peuvent lui conserver la vie; mais en les acceptant, elle autorise

Duperron à prétendre à sa main : elle s'engage en quelque sorte, à répondre aux vœux qu'il a manifestés. Cependant la mémoire de Linval occupe son cœur tout entier ; et Duperron, malgré ses soins généreux, ne saurait en trouver le chemin. Qui donc l'emportera de la nature ou de l'amour? celle-ci fut la plus forte : sa voix est si puissante ! et Prosper n'existait plus.... Un jour madame Germont, hors de danger, mais encore d'une faiblesse extrême, refusait de prendre des cordiaux que lui présentait Eulalie, sa seule garde-malade, en lui répétant que ce serait tromper l'homme dont la générosité surpassait l'opulence ; et qu'il fallait se conformer à leur triste position. Eulalie, accablée de fatigue et dévorée de chagrin, lui répondit : « Ah ! cessez de me parler ainsi ; je céderais, et je ferais le malheur de ma

vie. — Quoi ! ma fille, lorsqu'on trouve dans un époux la richesse et les qualités du cœur... — La richesse n'est rien, ma mère, quand elle n'offre pas cette douce sympathie d'âge, de goûts, de caractère ; cette mise en commun d'épanchement d'âme et de projets de bonheur. — Si la mort de Linval ne vous eût pas rendue libre, ma fille, je pourrais excuser de pareilles résolutions ; mais pourquoi ne pas contracter par raison, des liens qu'on ne peut plus former par amour ? quoi ! lorsque d'un seul mot, on assurerait le bonheur de tout ce qui nous entoure ! lorsque des parens qui peut-être auraient le droit d'ordonner, se bornent à de simples instances...— On obéit, ma mère,... mais on meurt.— On ne meurt point, ma fille ; et l'on donne à celle dont on reçut le jour, une existence honorable, un avenir pour sa vieillesse. — J'obéi-

rai donc. » Comme elles discouraient ainsi, Duperron fait demander s'il peut être admis auprès de la malade : celle-ci, voulant saisir l'occasion d'engager Eulalie par une promesse qui ne lui permettrait plus de refuser la main du riche financier, le fait introduire auprès d'elle ; et après l'avoir remercié de tout l'intérêt qu'il n'avait cessé de lui témoigner pendant sa longue maladie, elle ajoute qu'elle croit ne pouvoir mieux le reconnaître, qu'en lui donnant sa fille qui consent à le nommer son époux. Il serait difficile de peindre la joie et le triomphe de Duperron. Il tombe aux genoux d'Eulalie dont il baise la main, qu'il presse avec ivresse ; et ne s'aperçoit pas qu'elle pâlit à chaque mot qu'il profère, à chaque démonstration qu'il fait de son amour. A partir de cet heureux moment, madame Germont fut comblée

par lui de tout ce qui pouvait accélérer sa guérison. Soudain une garde-malade vint soulager Eulalie dans ses pénibles devoirs : une bonne active, intelligente fut chargée des soins du ménage ; il fit plus encore : l'appartement qu'occupait madame Germont, était bas d'étage et situé au nord : jamais le soleil n'y pénétrait ; Duperron, profitant de l'absence d'un de ses amis qui occupait le second de son hôtel, s'y installa ; et sitôt que la malade fut en état d'être transportée, il l'a fit descendre à l'appartement du premier, dont la vue donnait au midi, sur le jardin des Tuileries. L'excellent air qu'on y respirait, acheva bientôt de guérir madame Germont, et de l'amener à la plus heureuse convalescence. Le mois de mai venait de rendre à la nature tout son éclat : le médecin avait ordonné le lait à la mère avare, comme

le seul remède qui pût achever de rétablir sa santé : Duperron s'empresse d'offrir le château qu'il possède en Normandie, près de Caudebec, sur les bords de la Seine. C'est là que de frais ombrages, de riantes prairies rendront à la convalescente toutes ses forces : c'est là qu'Eulalie elle-même se remettra de ses longues fatigues, par des promenades solitaires, où le discret Duperron se gardera bien de la suivre; mais à son retour dans son appartement, elle trouvera les plus belles fleurs de la saison, un magnifique piano à trois cordes et à six octaves, une bibliothèque de livres choisis; en un mot, tout ce qui peut lui offrir une agréable distraction, et charmer ses loisirs.... C'est là qu'Eulalie, environnée de bons et paisibles agriculteurs et de timides indigens dont elle soulagera la misère, sentira pas degrés,

tous les charmes de l'opulence ; c'est enfin là que protégeant les amours des jeunes amans , et leur procurant de quoi déposer des offrandes sur l'autel de l'hymen, elle préparera la chaîne qui doit l'engager à son tour : cette chaîne ne sera composée que de fleurs mal assorties et de diverses saisons ; mais la parole est donnée , et les engagemens sont scellés par la reconnaissance.... Ombre de Linval, cesse de poursuivre ta bien-aimée ! N'établis pas entre l'époux qu'elle va prendre , et celui qu'elle devait avoir, une comparaison qui l'accable et lui ravit le peu de forces qui lui restent, pour supporter les rigueurs de la nécessité !.... Il vient de luire enfin ce jour tant désiré par madame Germont, ce jour si redouté par sa fille. Ce fut à Paris que cet hymen fut célébré. Eulalie , pâle , abattue, mais résignée, avait plutôt

l'air d'une victime, que d'une mariée. Toute l'ivresse qu'inspire une pareille fête, s'était réfugiée dans les regards avides de sa mère, et sur la figure enluminée de Duperron. Celui-ci venait de réaliser dans le contrat de mariage tous les avantages dont il était convenu avec madame Germont; mais en habile traitant, il avait eu soin de faire reconnaître que dans le cas où la jeune femme décéderait sans enfans, les 100,000 francs reviendraient à lui Duperron, ou à ses héritiers.

Rien n'égalait la magnificence de la corbeille de la mariée, l'éclat des parures dont elle était surchargée et la somptuosité de la fête nuptiale; mais sous ces lambris dorés, au milieu des feux éblouissans qui jaillissaient des nombreux diamans dont elle était parée, Eulalie eût préféré l'humble réduit qu'avait habité Linval, et le sim-

ple bouquet de violettes que souvent il attachait sur le sein palpitant de l'amie de son enfance.

Peu de temps après la célébration de ce mariage, Eulalie, dont la souffrance augmentait chaque fois qu'elle était obligée de se montrer en public avec son mari, que chacun prenait pour son père, témoigna le désir de retourner en Normandie, à ce château délicieux, où elle espérait dissiper le poids accablant dont son âme était oppressée. « Quand tu voudras, ma pe-
» tite femme, lui répond Duperron;
» j'y donnerai rendez-vous à mes meil-
» leurs amis; et nous rirons. » Ce départ se fit à la fin de juillet. Madame Germont, occupée de l'agiotage qu'elle faisait en secret, et ne songeant plus qu'à bien faire valoir les cent mille francs mis à sa disposition, se dispensa d'accompagner sa fille à sa terre, où

Duperron lui avait fait préparer une réception de dame de village ; mais Eulalie, au milieu des hommages qu'elle recevait, et de tous les honneurs dont elle était environnée, portait sur sa figure charmante l'empreinte d'une douleur interne qu'elle s'efforçait de cacher sous les apparences d'un calme inaltérable ; jamais une plainte, ni le moindre murmure ; jamais un mouvement d'impatience : quelquefois même, afin de déguiser sa souffrance, elle s'efforçait d'amener sur ses lèvres charmantes, un sourire passager que démentait son cœur, et qu'effaçait aussitôt le moindre geste, un seul regard de Duperron. « Allons, ma petite » femme ! » lui disait-il alors en appuyant sa bouche béante sur ses belles joues qui rougissaient de la profanation : « il faut du mouvement, de la » joie, et toujours de la joie ! » Alors

il lui faisait parcourir en calèche son parc immense, et les plus beaux sites des environs; souvent aussi, pour lui procurer un exercice salutaire, il la faisait monter à cheval, et l'escortait lui-même dans de longues promenades, où toujours il lui procurait une surprise agréable, et sur-tout de l'or à répandre. Chaque semaine il réunissait à son château ce qu'il appelait ses amis : ce n'étaient que d'avides parasites, des chasseurs de profession qui venaient sabler ses vins, tuer son gibier et convoiter sa femme. Enfin, tout ce que Duperron pouvait inventer, pour charmer Eulalie et la distraire de cette sombre mélancolie qui le fatiguait, était exécuté comme par magie. Aussi la jeune femme se disait-elle souvent, en le voyant s'occuper de tous ces soins obligeans : « Il fait tout ce qu'il peut pour me

» plaire ; j'en suis touchée, et voudrais
» lui trouver quelqu'accès pour arri-
» ver à mon cœur ; mais la nature a
» mis entre nous deux une barrière
» insurmontable ; et plus il fait pour
» moi, plus je souffre..... Oh ! qu'elle
» est pesante cette chaîne qui n'est
» formée qu'avec de l'or !..... mais il
» faut la porter tant que j'aurai de
» forces : du courage et résignons-
» nous ! »

La jeune victime trouva néanmoins quelques distractions à ses maux : on était au milieu du mois d'août, et la moisson commençait. Ce tableau mouvant, ce spectacle riche et varié de tous ces bons agriculteurs qui recueillent, entassent le fruit de leurs travaux, avait tant d'attraits pour Eulalie, qu'elle restait des journées entières au milieu des plaines fertiles qui entouraient son château. Bientôt arriva la

récolte de pommes, vulgairement appelée les vendanges de Normandie. Nouveaux tableaux charmans; bandes joyeuses chantant les vieux refrains de la contrée, gaîté franche sur tous les visages, danses champêtres après le travail; aisance, bonheur, santé....... mais au milieu de tous ces plaisirs si vrais, Eulalie sentait que sa poitrine, à force de comprimer mille soupirs, s'enflammait par degrés; sa respiration devenait embarrassée, et la fraîcheur de son teint décoloré commençait à se réunir sur les pommettes de sa charmante figure : une lassitude dans tous les membres; une espèce de fièvre lente la tourmentait sans cesse : tout enfin semblait offrir dans cette infortunée les symptômes effrayans de la consomption. Duperron, qui faisait tout pour complaire à sa chère Eulalie qu'il croyait la plus heureuse des fem-

mes, s'imagina que l'altération de ses traits, était un heureux indice qui lui promettait bientôt un héritier de son immense fortune ; et loin de s'attrister sur le sort de sa femme, il ne cessait de se réjouir en secret du dérangement de sa santé ; il s'occupait même déjà des préparatifs qu'exigeait le plus heureux événement de sa vie. Madame Germont vint passer quelques semaines auprès de sa fille ; et frappée de cet abattement qu'on remarquait dans tout son être, elle s'informa d'abord à Duperron, s'il ne s'était pas élevé quelques nuages entre sa femme et lui. « Pas le moindre, » lui répondit celui-ci ; « le moyen de se fâcher contre cet » ange-là ? c'est si doux, si prévenant :... » c'est bien dommage qu'elle soit aussi » triste : je sens que chaque jour elle » me fait perdre quelque chose de ma » gaîté naturelle : et c'est le seul tort

» que je lui connaisse ; mais quelques » mois encore ! et nous rirons. » Madame Germont, s'adressant ensuite à sa fille en particulier, lui demanda si l'on manquait pour elle de soins et d'égards ; si le séjour de Caudebec l'ennuyait ; enfin ce qui pouvait causer la profonde tristesse où elle était plongée. « C'est à qui me préviendra sur » tous mes désirs, » lui répondit Eulalie ; « et mon mari, sous des dehors » communs, est vraiment le meilleur » des hommes ; mais nous ne pouvons » nous comprendre ; tous les efforts » qu'il fait pour me plaire, ne peuvent » rapprocher la distance qui sépare » nos cœurs. Le mien se trouve isolé, » sans appui, sans espoir, et se brise » peu à peu ; voilà tout mon mal. Je » vous l'avais bien dit, ma mère : on » obéit ; mais on meurt. » Madame Germont, qu'aveuglait l'avarice, tou-

jours sourde au cri de la nature, ne vit dans cette effrayante prédiction de sa fille, qu'un reste de son amour romanesque pour Linval, et de la profonde douleur qu'elle avait éprouvée en apprenant sa mort. Elle crut aussi, comme Duperron, au commencement d'un état physique qui souvent produit sur les jeunes femmes une tristesse invincible; et fut convaincue qu'Eulalie, une fois mère, dissiperait aisément ces atteintes vaporeuses, au sein des plaisirs sans nombre et de la grande opulence dont elle était environnée.

L'automne arriva : les grandes chasses commencèrent. Bientôt se réunirent au château de riches parvenus, des hommes d'affaires et certains intrigans qui se glissent partout, et pour qui Duperron était une mine précieuse à exploiter. Madame Germont venait de retourner à Paris. Eulalie était

obligée de s'occuper des haltes nécessaires aux chasseurs, des grands dîners qu'ils faisaient au retour de leurs brillans exploits. Après ces repas splendides, interminables, arrivait le punch dont la fumée enivrante excitait le gros rire et la chanson gaillarde. La jeune femme alors voulait se retirer dans son appartement, et laisser le champ libre aux nombreux convives ; mais Duperron, non moins échauffé que les autres, prenait Eulalie sur ses genoux ; et la barbouillant d'un gros baiser bacchique, lui disait d'une voix mal assurée : « Allons, ma petite femme !.... il faut rire et boire avec nous.... et sur-tout ne plus faire la sucrée : ça finirait par me déplaire..... parcequ'avec moi, faut de la joie..... entends-tu bien..... toujours de la joie !.... » Il l'obligeait alors à trinquer avec tous ses amis ; et la proclamait la meilleure, la

plus charmante des femmes ; et lui le plus heureux des hommes.

On peut juger du mal affreux que faisaient à la pauvre Eulalie des scènes de ce genre. « Voilà donc, » se disait-elle, « ces heureux du jour ! voilà » l'emploi qu'ils font de cette opulence » dont ils sont si fiers ! ô Linval ! » combien ton souvenir les rend à » mes yeux abjects, insupportables ! » ah ! je ne saurais trop me hâter de » te rejoindre, pour reprendre auprès » de toi cette pureté d'âme, pour re- » trouver ce charme du sentiment et » de la délicatesse, dont je suis privée » depuis que tu n'habites plus sur la » terre. Si la mort nous a séparés, » j'espère et je sens qu'elle ne tardera » pas à nous réunir. »

Telle on voit une fleur de la prairie que le pied fangeux d'un vieux taureau renverse et foule sur sa tige : elle se

relève quelques instans aux rayons du soleil; mais bientôt elle retombe effeuillée et disparaît emportée par le premier orage : telle on vit Eulalie se flétrir, s'abattre et perdre à chaque instant une portion de la vie. Un jour, Duperron devait se rendre avec elle à un grand dîner que donnait, à son tour, un riche propriétaire des environs; il entre brusquement dans l'appartement d'Eulalie, et lui annonce qu'ils iront à cheval au joyeux rendez-vous; et qu'elle montera la plus belle jument normande que depuis six mois il faisait dresser pour elle. Eulalie qui, toujours calme et résignée, cachait à son mari son état de souffrance, recueille le peu de forces qui lui restent, s'habille en amazone; descend le perron du château, non sans effort, pose le pied sur l'étrier; et tombe sans connaissance dans les bras de Duperron,

qui s'écrie : « au diable soient les fem-
» mes à vapeurs ! me voilà privé du
» plus délicieux dîner!.... » Il fait respirer à sa femme des spiritueux; et voulant réchauffer ses mains glacées, il les presse au point de lui écorcher les doigts, sur-tout celui qui porte l'anneau nuptial; mais rien ne peut faire cesser l'évanouissement d'Eulalie : bientôt arrive un célèbre médecin des environs, qui juge, au premier coup-d'œil, que l'état de la malade est mortel. Il demande alors qu'on le laisse auprès d'elle, seul avec deux femmes; et parvient à lui faire reprendre ses sens. Il l'interroge, l'examine; et s'aperçoit qu'à l'aspect de Duperron, qui rentre brusquement, son agitation redouble, sa respiration est plus pénible : il prie alors son mari de se retirer, lui promettant de passer toute la nuit auprès de la malade qu'il annonce être en

danger. « Bah ! » se dit Duperron en s'éloignant, « ces médecins disent » toujours cela, pour se faire valoir. » C'est une grossesse laborieuse, voilà » tout ; dans quelques mois il n'y pa» raîtra plus. » Il crut toutefois devoir prévenir madame Germont de l'état où se trouvait sa fille ; et s'empressa de lui envoyer un de ses gens à franc étrier, avec invitation de se rendre auprès d'elle. Au milieu de la nuit, ce que redoutait le médecin, arriva : la malade fut atteinte d'une hémorragie qu'on ne put arrêter qu'avec tous les secours de l'art. Le jour reparut ; Duperron voulut avoir par lui-même, des nouvelles de sa femme : il la trouva sans mouvement et comme privée de la vie. « Elle repose : lui dit à demi-voix le médecin, respectons son sommeil ! — Mais, cher docteur, lui répondit Duperron en sortant, vous ne la croyez

donc pas enceinte? — Non assurément; c'est un de ces coups de foudre que produit un chagrin profond qu'on dévore en secret; ce que nous appelons cœur-brisé. — Et qui peut lui avoir brisé le cœur, à cette bonne petite? — Je l'ignore; mais son mal est un tourment de l'âme; et je ne réponds pas de ses jours! — Ah! docteur, mille pièces d'or si vous la sauvez. — L'intérêt qu'elle m'inspire, monsieur, est le seul motif qui m'anime; je ne l'abandonnerai point. » Eulalie passa tout le reste de la journée dans une extrême souffrance, accompagnée de crises violentes qu'elle supportait avec une joie secrète et la plus grande résignation. Sentant néanmoins qu'elle touchait au terme de sa vie, elle ne voulut point se montrer ingrate envers l'homme qui avait tout fait pour lui plaire: elle le fit approcher, et lui prenant une main qu'elle posa sur son cœur, elle

lui dit d'une voix défaillante : « L'amour
» n'a pu vous y donner place...... mais
» vos soins généreux.... y sont gravés...
» par la reconnaissance !...... Je meurs
» digne du nom.... que vous m'avez
» donné..... plaignez votre épouse......
» et recevez ses adieux!...» A ces mots
il lui prend une nouvelle faiblesse, et
le médecin invite, pour la dernière fois,
Duperron à se retirer : il résiste, mais
la voix de madame Germont, qui venait d'arriver, l'oblige d'aller à sa
rencontre, pour ne pas causer à la
malade une émotion subite qui pouvait
achever de l'éteindre. Eulalie cependant retrouve encore un moment
d'existence : instruite de l'arrivée de
sa mère, elle demande à la voir; celle-ci s'approche, en frissonnant, du lit
de l'agonisante qui, à son aspect, reprend un reste de forces, et lui répète
d'une voix presqu'éteinte, mais avec
une expression déchirante : « Je vous

l'avais bien dit, ma mère..... on obéit.... mais on meurt..... »

Ce furent les derniers mots que prononça cette femme charmante. Le médecin, qui comptait à son pouls le peu d'instans qui lui restaient à vivre, invite la mère anéantie à s'éloigner. « Me séparer de mon enfant! » répond-elle, avec l'accent du désespoir; « ah ! laissez-moi du moins recueillir son dernier soupir. — Madame...... il n'est plus temps...... » On emporta la malheureuse madame Germont qui, dans son délire, s'accusait tout haut de la mort de sa fille ; et devant Duperron lui-même, se reprochait de l'avoir sacrifiée à l'homme opulent qu'elle ne pouvait aimer. Elle revint à Paris, suivie des tourmens du remords et des angoisses de la douleur. Elle perdait dans Eulalie l'objet de son ambition, l'héritière de ses secrètes économies, et sur-tout les cent mille francs que lui

fit restituer Duperron. Trompé par cette mère ambitieuse, il lui voua la haîne de l'amour-propre offensé. Comme l'avarice est un mal incurable, madame Germont crut pouvoir alléger sa peine, en contemplant sa riche cassette; mais chaque fois qu'elle y portait les yeux, un cri vengeur s'élevait au fond de son âme, et semblait lui dire : « Mère avare! femme insensée!......
» avec cet or qui te coûte si cher, tu
» pouvais te faire bénir de ta fille, et
» du digne ami de son enfance; ils
» eussent charmé ta vie, escorté, sou-
» tenu ta vieillesse..... tu vivras isolée;
» tu mourras sans témoins : ta tombe
» sera déserte, et servira d'exemple
» à ces mères dénaturées, qui, pour
» ne pas doter leurs filles, les contra-
» rient dans leurs penchans les plus
» légitimes, et ne craignent pas de
» forcer leurs inclinations. »

MALHEUR IRRÉPARABLE.



" Maman, ta main me brûle. "

Chas lat del

MALHEUR IRRÉPARABLE.

ADOLPHE LANORVILLE, fils unique d'un négociant-armateur de Bordeaux, revenant un jour, à bride abattue, d'une terre qu'il possédait aux environs de la ville, sur les bords de la Garonne, tombe de cheval, dans la rue du Chapeau-Rouge; et blessé grièvement à la tête, il reste étendu, sans connaissance, et comme privé de la vie. Cet événement eut lieu devant un magasin de parfumerie dont le propriétaire se fait un devoir de relever le jeune cavalier qu'il reconnaît, et auquel il prodigue tous les secours qui sont en son pouvoir. On s'empresse d'abord d'étancher le sang qui sortait en abondance de la plaie profonde qu'il s'était faite. L'hémorragie se

trouvant arrêtée, Lanorville reprit ses sens; et en ouvrant les yeux à la lumière, le premier objet qui le frappe, est une jeune demoiselle de comptoir, de seize à dix-sept ans, qui répétait avec un accent de joie inexprimable: « Il respire encore.... le ciel en soit » loué!.... » Ces paroles frappèrent les oreilles d'Adolphe, et lui firent éprouver un tressaillement qui acheva de le rendre à lui-même. Un habile chirurgien qu'on avait fait venir, déclara que la blessure n'avait rien de dangereux; ce qui fit répéter encore à la jeune demoiselle: « Le ciel en soit loué! » On mit le blessé dans une chaise à porteurs; et après avoir prévenu ses parens, on le transporta doucement auprès d'eux. Quelques semaines suffirent pour rétablir entièrement le jeune imprudent, qui se promit bien de ne plus mettre son cheval au galop sur le pavé.

Le marchand parfumeur était allé plusieurs fois savoir des nouvelles du convalescent, auprès duquel il était toujours admis. Celui-ci, profitant d'un instant où ils se trouvaient seuls, lui demanda quelle était la jeune personne qui lui avait témoigné dans son accident, un si vif intérêt : « C'est, lui répondit le marchand, une orpheline née d'une famille honorable, mais sans ressource aucune; et que nous avons prise dans notre magasin dont elle est devenue la plus habile ouvrière. C'est le bras droit de ma femme ; et si nous n'avions pas deux enfans, c'est à elle que nous céderions notre commerce. —Veuillez, lui dit Adolphe, la remercier du touchant intérêt qu'elle a daigné me témoigner. Cette figure charmante, qui d'abord s'offrit à mes regards, me fit croire que j'avais quitté ce monde, et que j'étais au séjour des

anges.... Comment nommez-vous cette jeune demoiselle? — Laurette-Rosa.... — Oh le joli nom! bien analogue à sa charmante figure. — Elle plait en effet à tous nos chalands; et ses gentilles manières ne laissent pas de nous en attirer un grand nombre. — Sans doute elle a déjà fait parler son cœur? — Oh! non; je ne le présume pas du moins. A travers ses qualités aimables, on remarque une fierté qui ne lui permet pas d'écouter le premier venu. Elle sait repousser avec autant d'adresse que de dignité, les petites attaques des merveilleux, et finit par imposer aux indiscrets : d'ailleurs jamais elle ne nous quitte; et ma femme exerce sur elle une surveillance dont elle est la première à la remercier. Oh! c'est un sujet distingué; et je ne serais pas surpris qu'elle parvînt un jour à reprendre dans le commerce la place

qu'occupaient ses honnêtes parens qu'ont ruinés des banqueroutes imprévues. »

Adolphe rêvait souvent à cet entretien. La première sortie qu'il fit, fut une visite au marchand parfumeur, ainsi qu'à sa digne compagne qui, sous les dehors d'une femme de mérite, habituée à diriger son commerce, annonçait une humeur austère, un caractère prononcé. Mais le cœur et les yeux du jeune convalescent, se portaient vers Laurette-Rosa, qui de son côté, le regardait avec un vif intérêt, et ne perdait pas une seule de ses paroles. Adolphe lui adressa ses remercîmens, avec une expression très-remarquable, et lui demanda la permission de se fournir à son comptoir de tous les objets dont il aurait besoin. Laurette lui répondit avec cette affabilité qu'elle montrait à tous les habi-

tués du magasin; mais elle ne put se défendre d'un trouble qui n'échappa point à l'œil observateur d'Adolphe dont la tête s'alluma si vivement, qu'elle ne fut plus occupée que des moyens qui pouvaient le rapprocher de la charmante orpheline. Il retourna quelques jours après, au même magasin, pour y commander une corbeille parfumée. « Je désirerais, mademoiselle, dit-il à Laurette, qu'elle fût de satin blanc, offrant sur le couvercle une seule rose, avec un chiffre formé des deux lettres *L.* et *A.* Je tiens surtout à ce que cette corbeille soit entièrement de votre main. » La jeune ouvrière, qui d'abord ne songea pas que le chiffre demandé se trouvait composé de son nom et de celui d'Adolphe, promit d'apporter tous ses soins à la confection de la corbeille dont on la vit s'occuper avec une ar-

deur qui ne pouvait être comparée qu'au goût parfait qu'elle fit briller dans cette circonstance. Bientôt la commande fut prête ; et Lanorville, en rentrant un soir, la trouva sur la commode de son appartement. Il ne cessait d'en admirer l'éclat et la fraîcheur : il lui semblait voir dans cette rose printanière la figure de la charmante Laurette ; et en ouvrant cette corbeille, le parfum qu'elle exhalait, lui faisait croire qu'il respirait son haleine. Mais ce qui le charmait plus encore, c'était ce chiffre enlacé, heureux présage d'une union qui devenait le plus cher de ses vœux. Oh! s'il était libre de fixer ses destinées, Laurette passerait bientôt de son comptòir dans l'un des plus beaux hôtels de Bordeaux, et porterait un des noms honorables de cette grande cité.... Il s'empressa toutefois d'aller acquitter le prix de sa

corbeille. Après en avoir remis la valeur à la dame du magasin, il lui demanda la permission d'exprimer sa reconnaissance à l'habile ouvrière; et soudain, il offrit à Laurette une rose qu'elle posa sur son sein avec un trouble dont s'aperçut sa mère adoptive. Celle-ci vit dans l'offrande de M. Lanorville une introduction d'intrigue amoureuse, qu'elle n'était par d'humeur à supporter; et qu'elle se promit de faire cesser. La première fois qu'Adolphe revint, sous prétexte de faire de nouvelles emplètes, cette femme estimable le pria de passer dans la pièce du fond, lui annonçant qu'elle désirait lui parler en particulier. Lanorville l'y suivit, et là, tous les deux s'expliquèrent mutuellement. La réputation de cette dame, l'exemple qu'elle devait à ses deux filles, ainsi qu'aux jeunes personnes qui travaillaient dans

son magasin, ne lui permettaient pas de laisser M. Lanorville hasarder des démarches qui ne feraient que nuire à la jeune orpheline, trop honnête et trop pure, pour être jamais sa maîtresse; et d'un autre côté trop pauvre, pour devenir sa femme. Adolphe répondit à cet avertissement, avec toute la franchise qui le caractérisait, avec tout l'épanchement de l'amour dont il était épris. Il avoua qu'en effet jamais son respectable père ne consentirait à ce mariage; et qu'il lui portait trop d'attachement et de vénération, pour troubler la fin de sa carrière, par une demande indiscrète; mais que malheureusement cette carrière honorable ne résisterait pas long-temps à de cruelles infirmités, fruit d'un excès de travail. « Alors, ajoute Lanorville, maître de mes affections et de mon choix, je partage avec Laurette mon

opulence, mon commerce qui s'étend sur les deux mondes, la considération d'une famille honorable; en un mot, je lui rends tout ce qu'elle a perdu par l'injustice du sort; et son bonheur, ainsi que le mien, madame, seront votre ouvrage. Vous avez recueilli chez vous cette orpheline, vous l'avez dotée par avance de toutes les qualités qui vous distinguent : vous devez désirer qu'elle soit heureuse ; et ce sera votre plus douce récompense. Eh bien ! je prends ici l'engagement d'homme d'honneur de l'épouser, dès que je serai libre de disposer de ma main. Soyez l'unique dépositaire de mon secret ! que la charmante Laurette l'ignore elle-même ! je ne vous demande que la permission de venir ici quelquefois pour l'étudier encore ; et je m'engage à justifier la pureté de mes intentions par ma réserve envers elle et ma considération pour vous. »

La mère adoptive de Laurette, malgré sa surveillance ordinaire et son excessive austérité, ne put s'empêcher d'être touchée du noble épanchement de Lanorville, et de la confiance qu'il lui témoignait. La brillante destinée qui attendait la jeune orpheline, la rendait encore plus intéressante à ses yeux. Elle ne lui parla de rien; et plus d'une année s'écoula, sans que la jeune fille pût se douter du sort que lui préparait Adolphe. Elle en recevait à la vérité des hommages flatteurs, chaque fois qu'il venait faire des emplètes à son comptoir; mais ces hommages étaient toujours d'une si grande réserve, qu'ils ne pouvaient faire soupçonner aucun dessein sérieux. Ils étaient néanmoins remarqués par Laurette, qui ne les confondait point avec ces adulations éphémères que lui adressaient journellement tous les mer-

veilleux qu'attiraient au magasin de parfumerie, sa jolie figure et ses gracieuses manières.

Bientôt Adolphe perdit son respectable père, qui fut regretté de tous les commerçans de Bordeaux, et d'un grand nombre d'indigens dont il avait été le bienfaiteur. La douleur de son fils fut profonde, et ne fut allégée que par l'idée de rendre à Laurette tout ce que des malheurs imprévus avaient fait perdre à ses parens. Sitôt que fut écoulé le temps prescrit par les convenances sociales, Adolphe s'empressa d'aller annoncer à la digne protectrice de la jeune orpheline, qu'il était prêt à remplir sa promesse. Cette excellente femme éprouva une joie presque maternelle, et se hâta de la faire partager à Laurette, qui d'abord ne voulut pas croire à ce bonheur inespéré. Il fallut que Lanorville vînt lui-même lui con-

firmer la vérité, pour qu'elle en fût convaincue. Bientôt ces projets de mariage furent répandus dans toute la ville, et devinrent la grande nouvelle du jour. Les uns blâmaient Adolphe de cette mésalliance de rang et de fortune : sa famille sur-tout en éprouvait un dépit et une confusion qu'elle manifestait tout haut. Les autres l'approuvaient de suivre le penchant de son cœur. Ils le félicitaient de préférer un bonheur vrai, fondé sur la reconnaissance, à cet insupportable ennui d'un mariage de convenance, pour lequel on sacrifie souvent le charme d'un amour mutuel, ce trésor bien plus précieux que les avantages d'une immense fortune qui produit la satiété, ou que ces brillantes illusions d'un haut rang qu'on achète quelquefois à force d'or. Lanorville avait besoin d'une âme aimante, où il pût épancher la sienne;

il lui fallait une compagne prévenante et fidèle, une femme qu'il élevât jusqu'à lui, pour se l'attacher par la reconnaissance ; une jolie personne, sans bégueulerie et sans prétentions, d'une humeur égale et d'un caractère enjoué, facile : il trouvait tout cela dans Laurette, et rien ne pouvait le détourner de son projet, ni le faire balancer dans son choix.

Il épousa donc la jolie parfumeuse, sans éclat et sans pompe : ce fut dans le magasin même où il avait vu Laurette pour la première fois, où sa voix si douce et si pénétrante avait jeté le premier baume sur sa blessure, que furent célébrées leurs noces, comme celles de bons et simples négocians. Lanorville voulait présenter dans le monde sa jeune épouse sous les dehors les plus modestes. Il désirait la préserver des atteintes de l'envie ; et ne pas

exciter par son luxe , le ressentiment de sa famille et les murmures des mécontens. Il avait sur-tout pour principe qu'il ne faut pas déposer à la fois toutes ses offrandes sur l'autel de l'hymen; il affecta donc de ne faire à sa jeune prétendue, que les présens d'usage dans la classe moyenne de la société. Ce fut dans cette même corbeille qu'avait faite elle-même la jolie parfumeuse, et qui portait leurs chiffres enlacés, qu'il voulut déposer sa parure de noces d'un goût parfait ; mais d'une simplicité remarquable. Pas un seul cachemire , ni le moindre diamant ; mais en revanche elle contenait un très-riche présent qu'il fit offrir par Laurette, à sa mère adoptive, et des bijoux pour chacune de ses compagnes de comptoir, qui toutes semblaient partager son bonheur. Le jour du mariage , Adolphe parut lui-même

dans une toilette ordinaire : il n'était accompagné que de deux témoins, ses amis d'enfance ; et suivi d'un seul domestique, l'ancien valet-de-chambre de son père. Ce ne fut que lorsque Laurette fut tout-à-fait installée dans le riche hôtel de Lanorville, qu'elle reçut, de temps à autre, un nouveau gage de la munificence de son mari. C'était toujours dans cette corbeille qui lui était si chère, qu'Adolphe faisait trouver à sa bien-aimée tout ce qui pouvait flatter ses désirs, et servir d'ornement à ses charmes. Insensiblement il habitua le public à la voir vêtue et parée comme avait le droit de l'être l'épouse d'un des plus riches armateurs de Bordeaux. Souvent aussi, pour éprouver les secrets penchans de sa chère Laurette, Lanorville déposait dans la corbeille nuptiale une bourse remplie d'or; et l'emploi qu'en faisait la jeune

femme, la montrait encore plus digne du choix de son époux.

Mais tout en s'occupant à flatter son amour-propre, à prévenir ses désirs, il voulut que Laurette se montrât digne de sa belle destinée, par tous les avantages que donnent l'usage du monde et l'éducation : il employa tous ses instans de loisir et mit son bonheur à instruire lui-même sa femme de ce qu'elle n'avait pu apprendre au comptoir. Bientôt elle sut à fond sa langue, l'histoire de son pays, celle des nations européennes : elle suivit des cours de littérature, fréquenta notre scène française ; et devint en peu de temps, aussi distinguée par son savoir, que par ses qualités morales. Remplie de graces naturelles et douée d'un esprit observateur, elle s'habitua promptement à ces manières, à cet excellent ton de nos dames à la mode : en un mot, la

simple et naïve parfumeuse, devint une des femmes les plus distinguées. Les parens de Lanorville, et les censeurs impitoyables qui l'avaient tant blâmé du choix qu'il avait fait, furent les premiers à lui rendre justice; et comme on résiste difficilement à l'empire de la beauté, aux prérogatives de l'opulence, ce fut à qui se rapprocherait de madame Lanorville, à qui briguerait l'avantage d'être admis auprès d'elle. Laurette ne profita de ce triomphe, que pour opérer des réconciliations, pour rapprocher des parens et des amis. A l'admiration dont elle était l'objet, elle sut ajouter un sentiment plus entraînant encore; elle inspira de la reconnaissance; et vit à ses pieds de zélés partisans, de nombreux affidés; et jusqu'à ceux mêmes qui s'étaient montrés ses plus ardens détracteurs. Lanorville était ravi de cette conquête

sur l'opinion publique, et ne négligeait rien pour en rendre digne sa chère Laurette. Celle-ci n'attribuait qu'à lui seul les succès qu'elle avait obtenus; et n'était occupée qu'à le payer de ses soins, qu'à légitimer son choix, par le bonheur qu'elle fixait sans cesse autour de lui, par le charme qu'elle répandait sur toute son existence. Jamais union ne fut plus heureuse, ni mieux assortie : la volonté de l'un semblait toujours être le premier désir de l'autre; et l'amour qui s'accroît par la sympathie, n'enlaça jamais deux plus tendres amans, deux plus heureux époux. Laurette eut la jouissance de resserrer encore ces doux liens, en donnant le jour à un fils, qui fut l'aîné d'une famille nombreuse, seconde richesse de l'homme opulent; et dont Lanorville aimait à se voir environné. Trois garçons et deux filles composèrent, en

moins de sept années, son cortège paternel : il en était heureux et fier; et sentait à chaque nouvel enfant que lui accordait la providence, s'agrandir son être et s'augmenter l'attachement qu'il portait à leur mère, que sa fécondité semblait rendre plus belle encore. Il n'était point de preuves de reconnaissance et d'amour, que n'inventât cet heureux père. Madame Lanorville, à chaque nouvelle naissance de ses enfans, était comblée de présens, qui toujours lui étaient offerts dans cette corbeille que son mari conservait avec le plus grand soin; et qui rappelant à Laurette ce qu'elle était autrefois, lui faisait mieux sentir encore toutes les faveurs dont l'avait comblée la providence : aussi l'entendait-on souvent répéter, qu'il n'était point de mortelle sur la terre, à qui, sans présomption, elle ne pût donner le défi d'être plus

heureuse qu'elle. Lanorville voulut que ce bonheur influât sur la famille de sa femme, et même jusque sur les personnes qui avaient protégé sa jeunesse. Les parens les plus éloignés de Laurette, dès qu'ils se présentaient chez elle, étaient accueillis avec une touchante cordialité ; et souvent y trouvèrent des secours importans. L'honnête parfumeur et sa digne femme ne cessèrent d'être comblés d'égards par Lanorville. Il fit faire à leurs deux filles des établissemens avantageux : donner, et sur-tout faire donner par sa femme, étaient la plus douce jouissance de cet heureux époux. Que d'honnêtes familles furent par elle secourues ! que de petits négocians aidés, rétablis dans leurs affaires ! que de honteux indigens prévenus dans leurs besoins ! Madame Lanorville était devenue l'ange protecteur de tous les infortunés : on ne

rencontrait point de mendians dans le quartier qu'elle habitait; et son nom dans Bordeaux, n'était plus prononcé qu'avec respect. Le commerce de Lanorville était immense; on eut dit que le ciel protégeait toutes ses entreprises et décuplait sa fortune, pour le récompenser du digne emploi qu'il en faisait. Les deux mers portaient ses vaisseaux; et son crédit était si honorablement établi dans tous les comptoirs des deux mondes, que sa signature, ou même sa simple parole, était devenue un capital véritable, une valeur commerciale, qu'on acceptait avec autant de confiance et d'empressement, que l'or qu'elle représentait.

Dix années s'étaient écoulées depuis que Lanorville avait uni ses destinées à celles de Laurette. Cette époque, la plus belle de leur vie, n'avait pas été altérée par le moindre malheur, par

le plus léger nuage. Leurs enfans devenaient chaque jour plus beaux et plus intéressans. Les fils commençaient leurs études ; et Laurette, dont l'éducation avait été si complètement terminée par les soins de son mari, en recevait le prix, en pouvant diriger elle-même celle de ses deux filles. Elle prit néanmoins une institutrice ; la gestion de sa maison, rendez-vous de tout le commerce de France et de l'étranger, lui donnait une grande occupation, exigeait une surveillance continuelle ; et puis, elle était si répandue dans le grand monde ! Elle n'avait que vingt-sept ans ; et la fraîcheur de son teint, la noble régularité de ses traits, et sur-tout la grace inexprimable de toute sa personne, la maintenaient encore au rang des plus belles femmes de Bordeaux. Le bonheur et l'opulence sont si favorables

à la conservation de la beauté! Lanorville, lui-même, en admirant sa femme, avouait, qu'il n'en rencontrait aucune qui pût l'éclipser à ses yeux. Il était ravi lorsqu'il la voyait dans un grand cercle, éblouir encore plus par l'éclat de ses charmes, que par celui de ses nombreux diamans; mais elle ne lui paraissait jamais plus séduisante, que lorsqu'elle recevait chez elle, où toujours sa toilette était simple et modeste. Il lui semblait retrouver Laurette à son comptoir; et mesurant alors avec ivresse, l'intervalle immense qu'il lui avait fait franchir, il s'applaudissait de son ouvrage.

Parmi les hommes qui fréquentaient sa maison, se trouvait un grand nombre de marins de toutes les classes, de toutes les nations. Les capitaines des vaisseaux qu'il avait sur les deux mers, avaient presque tous un apparte-

ment dans son hôtel, lorsqu'ils débarquaient à Bordeaux. Ils y trouvaient la meilleure table, une société choisie et souvent très-brillante : c'était en quelque sorte la ruche commune où chacun d'eux rapportait son butin et le fruit de ses courses lointaines. Ils trouvaient dans Lanorville un juste appréciateur de leur mérite, de leurs travaux : aucun armateur ne portait à un plus haut degré que lui, ce noble désintéressement, cette confiance sans bornes, cette probité de banque et cette rapidité de spéculations, qui lui donnaient tant d'avantages. C'était principalement en temps de guerre, qu'il se livrait à de grandes entreprises, en équipant un grand nombre de ces corsaires français, si redoutables par leur audace et leur intrépidité. Il en était un surtout, nommé *le Ramier,* commandé par le capitaine Mercourt, qui faisait

les prises les plus éclatantes. On le regardait comme la terreur des ennemis; et son équipage était composé des matelots les plus adroits, les plus déterminés. Mercourt, fils d'un simple pilote, avait été, pour ainsi dire, bercé sous la voile. Marin dès sa plus tendre enfance, il joignait à la connaissance parfaite de la manœuvre, cette habitude du danger qu'il savait éviter avec adresse; et cette science pratique de la localité des mers qu'il avait tant de fois parcourues. Lanorville l'avait distingué bien jeune encore, et n'avait cessé de le favoriser de son crédit et de sa confiance. C'était toujours Mercourt qu'il chargeait de ses expéditions importantes, de ses armemens les plus avantageux. Il faisait valoir dans sa banque les économies de ce marin déjà célèbre, et toujours très-heureux. Il le traitait comme un

ami, l'accueillait chez lui comme un frère. Mercourt n'avait que trente ans : sa figure noble, expressive, était ornée d'une large cicatrice qui la rendait encore plus martiale. Son grand œil noir lançait la foudre, et tout-à-coup prenait un charme inexprimable, qui surprenait et pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Ses épaisses moustaches donnaient l'éclat le plus vif à la fraîcheur de ses lèvres, à la blancheur de ses dents : sa taille était majestueuse, élancée; et sa voix terrible, menaçante à son bord, avait dans un salon une expression dont il était impossible de se défendre. Brave jusqu'à la témérité, confiant jusqu'à la duperie, étourdi jusqu'à l'extravagance ; c'était en un mot un vrai corsaire français, ne s'occupant sur les mers que de prises, de pillage ; et reprenant sur terre cette grace chevaleresque et cette

brillante urbanité des anciens preux.

Il n'avait pu voir madame Lanorville, sans éprouver pour elle un secret penchant que long-temps l'amitié lui fit combattre ; mais qui le suivait sur les mers les plus lointaines. Habitué à voltiger de belle en belle, il s'étonnait, il s'irritait même de cette vive et profonde impression qu'avait faite sur son cœur la femme de son ami. Il espérait que l'absence et l'activité continuelle de sa vie , pourraient le distraire de cette passion naissante que réprouvait l'honneur; mais dès qu'il revenait à Bordeaux , ce feu qu'il croyait éteint, se rallumait avec plus d'impétuosité que jamais : Laurette , quoique mère de cinq enfans , lui paraissait encore digne de son amour ; et toutes les occasions qui pouvaient le rapprocher d'elle , il les saisissait avec avidité ; mais sans projets sérieux , sans oublier

sur-tout ce qu'il devait à Lanorville.... C'était un vaisseau qui voguait au gré des vents, et s'exposait sans boussole, à tous les dangers de la tempête.

Quoique sa bouche n'osât jamais proférer devant madame Lanorville un seul mot qui fît connaître l'empire qu'elle exerçait sur lui, ses yeux, son trouble et son silence même indiquaient clairement ce qui se passait dans son cœur. Laurette d'abord ne s'aperçut de rien, ou peut-être feignit de ne rien voir; mais il est rare que deux cœurs blessés des mêmes traits, ne finissent pas par se deviner et s'entendre. Mercourt était si brillant! sa haute renommée ajoutait tant d'éclat à tous les dons qu'il avait reçus de la nature! il était si répandu dans le haut commerce de Bordeaux, et ses hommages étaient si recherchés par les beautés les plus célèbres! Madame La-

norville ne put recevoir avec indifférence ceux qu'il lui adressait particulièrement. Cette pente funeste à l'oubli de ses devoirs, est quelquefois insensible : on s'y laisse entraîner sans réflexion ; on croit être si sûr de soi-même ! Bientôt l'habitude bannit la crainte : ce qui blessait la délicatesse, effarouchait la pudeur, n'est plus qu'une chose d'usage : on marche sur les bords du précipice avec l'assurance qu'on pourra garder son équilibre ; un seul faux pas fait chanceler ; et l'on y tombe...... Tel fut le sort de madame Lanorville. Sa défaite fut quelque temps couverte d'un voile impénétrable : le moyen qu'on pût soupçonner que la plus heureuse des épouses, qu'une mère entourée de cinq enfans, trahît jamais la foi jurée ?

Mais ce que l'amour cache avec tant de soins, l'hymen le découvre tôt ou

tard : il reconnaît à leur allure, à leur langage les profanes qui s'approchent de son autel ; il évite leurs perfides caresses. Soudain le soupçon remplace la confiance ; l'orgueil blessé resserre le cœur ; la générosité suspend ses dons ; le mécontentement mutuel se fait sentir : il conduit à des explications ; celles-ci font naître des reproches : l'orage gronde, la foudre éclate ; les chaînes se brisent : tout est détruit.

Lanorville, toujours le même pour sa chère Laurette, s'apercevait depuis quelques mois, qu'elle ne recevait plus ses hommages avec cette ivresse des premiers temps de leur union. Il crut remarquer de l'embarras dans son regard, de la gêne dans son maintien, de la froideur dans son langage. Vainement il voulut en découvrir la cause ; et crut, dans son illusion, devoir l'attribuer à cet excès d'amour et de pré-

venances qu'il avait pour elle. Il craignit de l'avoir rassasiée de ses dons, fatiguée de son amour; et résolut de montrer, pour sa femme, un peu moins d'idolâtrie. Cette indifférence apparente qui coûtait à son cœur, ne produisit aucun trouble, aucune inquiétude sur madame Lanorville. Son mari remarquait même que cette épreuve pénible, dont il espérait un effet salutaire, semblait la mettre plus à l'aise. Loin de se plaindre de son refroidissement pour elle, Laurette paraissait plus satisfaite; on eût dit qu'elle était allégée d'un poids qui l'oppressait. Lanorville ne douta plus alors qu'il n'eût perdu sans retour le cœur de sa femme. Il redoubla de recherches, de surveillance; et ne tarda pas à découvrir que l'auteur du désenchantement qu'il éprouvait, était ce Mercourt, son ami, son affidé le plus cher; celui qu'il avait

investi de toute sa confiance, de toute son estime ; et dont il avait assuré la fortune, créé la haute renommée. Ce qui ne permit plus à Lanorville de douter de cette infâme trahison, c'est que depuis ses dernières courses, Mercourt avait refusé d'habiter l'appartement que depuis long-temps il occupait dans l'hôtel de son ami. Les relations secrètes qu'il avait avec madame Lanorville, eussent été contrariées, exposées à une surveillance trop dangereuse. Il avait donc pris un appartement dans un quartier éloigné, pour écarter tout soupçon, et pouvoir se livrer sans réserve, au funeste penchant qui l'entraînait. Un billet fatal, de Laurette elle-même, tombé dans les mains du plus malheureux et du meilleur des hommes, ne lui permit point de douter qu'elle ne fût coupable. Oh s'il n'eût pas été le père de cinq enfans, il eût à l'instant

même rompu les nœuds qui l'unissaient à l'infidèle; il eût arraché la vie au perfide, à l'ingrat qui détruisait pour jamais le bonheur de la sienne!.... Mais un éclat eût déshonoré la mère de ses enfans, qui bientôt eux-mêmes en auraient été victimes. Le billet de sa femme en main, il pouvait la confondre et la faire redescendre dans la classe obscure d'où il l'avait fait sortir..... Mais cette Laurette, toute criminelle qu'elle fût, avait été l'objet de son amour; et l'on ne passe pas subitement de l'attachement le plus tendre à la fureur de la haine. Une âme aimante, et depuis long-temps habituée à s'épancher, ne saurait se fermer tout-à-coup; il faut qu'elle s'accoutume par degrés à ce vide affreux, à ce supplice de tous les instans. Un brasier ardent ne s'éteint pas tout à la fois, sans qu'il en jaillisse encore quelques étincel-

les. Lanorville toutefois était homme d'honneur; et sa résignation n'alla pas jusqu'à laisser ignorer à sa femme qu'il était dépositaire de son fatal secret; mais voulant éviter une explication qui l'eût entraîné trop loin peut-être, il se contenta de déposer dans cette corbeille, trésor inépuisable de Laurette, son écrit, au bas duquel il traça ces mots: « Vous m'avez trompé.... je vous » livre à vos propres remords.... La » chaîne qui nous unissait est rompue... » mais je verrai toujours dans Laurette » la mère de mes enfans..... » Celle-ci ne tarda pas à recevoir le premier châtiment de son crime. Invitée à un grand bal, où elle devait rencontrer son séducteur, elle veut se parer des nombreux diamans qu'elle déposait ordinairement dans cette corbeille, longtemps si chère et conservée avec tant de soin...... Qu'on juge de la terrible

commotion qu'elle reçut, lorsqu'elle y trouva ces deux écrits, dont l'un était son accusation sans espoir, et l'autre son arrêt. Elle jette un cri si perçant, que plusieurs de ses enfans qui jouaient dans une pièce voisine, accourent effrayés, la trouvent étendue sans mouvement sur le parquet, la relèvent sur leurs bras caressans, lui prodiguent des secours si tendres, qu'elle reprend connaissance ; et se trouve enlacée avec les êtres chéris dont la vue accroît ses remords et redouble son supplice.

Lanorville ne se borna pas à faire connaître à sa femme qu'il n'était point sa dupe, ou un lâche complaisant; il écrivit à Mercourt la lettre suivante :

« Vous avez trahi l'amitié, violé les
» devoirs sacrés de l'honneur et de
» la confiance.... Si je n'écoutais que
» ma juste indignation, l'un de nous

» verrait luire aujourd'hui son dernier jour.... mais j'ai cinq enfans ;
» dois-je mettre leur existence et la
» mienne en balance avec celle d'un
» traître ? Non, le combat serait trop
» inégal..... Je vous préviens néan-
» moins que dans le cas où cet affreux
» secret, qui n'est connu que de trois
» personnes, serait divulgué, l'un de
» nous deux cessera de vivre. »

Mercourt ne put lire ce billet sans tressaillir de rage. Brave autant qu'habile séducteur, il brûlait de se mesurer avec un aussi digne adversaire ; mais quand la réflexion lui faisait voir dans cet audacieux rival, l'ami qu'il avait trompé, l'armateur qui l'avait enrichi, le mari de la femme qu'il avait séduite, il se troublait malgré lui, sentait remuer au fond de son cœur un reste de loyauté qui lui reprochait sa conduite, et l'arme lui tombait des mains.

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels Lanorville sépara de leur mère ses trois garçons qu'il mit au Lycée. Il ne laissa près d'elle que ses deux filles dont l'une avait huit ans, et l'autre cinq. L'aînée, nommée Anna, était l'image vivante de sa mère ; et la cadette, qu'on appelait Clary, la dernière née des cinq enfans, avait tous les traits de son père. Madame Lanorville, dont la santé se trouvait altérée par la secousse terrible qu'elle avait reçue, partit pour les eaux, avec ses deux petites filles ; et Mercourt profita d'une nouvelle déclaration de guerre, pour armer, à son compte, plusieurs corsaires : il voulait sortir de la fausse position où il s'était mis ; et qui devenait pénible pour un homme de cœur. Lanorville se trouva seul dans son hôtel, où il ne recevait plus que ses amis intimes. Tous cherchaient en

vain la cause de la sombre tristesse qu'il s'efforçait de dompter; et qu'il avait la générosité d'attribuer à l'absence de cette Laurette pour laquelle il avait bravé leurs avis et l'opinion publique. Une consolation lui restait, c'étaient ses trois fils qu'il allait visiter souvent à leur institution, et qu'il faisait venir chez lui tous les jours de congé. L'aîné, nommé Henri, avait déjà douze ans, et tout annonçait qu'il réunirait un jour les rares qualités de son père, auquel il portait un attachement remarquable. Il faisait dans ses études des progrès rapides, et prodiguait à ses deux jeunes frères tous les soins et toutes les bontés d'un chef de famille. « Tu es l'aîné, lui disait Lanorville : ce titre, mon fils, t'impose des devoirs à remplir; je puis vous être enlevé par une mort subite, imprévue.... Souviens-toi, cher Henri, que

tu dois me remplacer auprès de tes frères.... » L'enfant, qui ne pouvait deviner la secrète intention de son père, lui répondait par la protestation de lui obéir ; et la scellait par les plus tendres caresses que lui rendait Lanorville.

Sa femme revint des eaux : elles n'avaient pu lui rendre la santé ; le mal était au fond du cœur : les remords le rendaient incurable. Ce qui l'augmentait encore, c'était la noble conduite de son mari : celui-ci, tout en observant dans son intérieur, la rupture éternelle établie entre eux, continuait à l'environner de tous les égards qui commandent l'estime publique. Laurette avait disparu ; mais elle était toujours à ses yeux, la mère d'une famille nombreuse dont elle devait être chérie, respectée. Mercourt reparut bientôt dans Bordeaux, toujours aussi

brillant, aussi heureux dans ses excursions maritimes. On s'aperçut qu'il ne se montrait plus à l'hôtel de son ami : chacun cherchait à deviner la cause de ce refroidissement que Lanorville eut encore la délicatesse de faire attribuer à des débats d'intérêts, à une rivalité de commerce ; mais soit indiscrétion de quelques domestiques, dont une femme coupable ne peut pas toujours éviter les regards ; soit imprudence de Mercourt lui-même qui, dans les réunions d'officiers de marine, portait quelquefois la jactance jusqu'à l'étourderie, on sut quel était le motif qui l'avait fait rompre avec Lanorville. Les uns tournaient en ridicule celui-ci, disant qu'il avait le juste prix de sa mésalliance : les autres le plaignaient et blâmaient tout haut le séducteur de sa femme. Cette lutte d'opinions parvint aux oreilles de Mercourt, qui d'abord

n'en fit que rire : Lanorville se vit alors dans la nécessité de publier la lettre qu'il lui avait écrite, et qui portait une vive atteinte à son honneur. Comme cette lettre contenait un cartel, en cas de publicité, Mercourt fut sommé de se rendre avec deux témoins, dans un lieu solitaire, sous les murs de la Chartreuse, où Lanorville se trouverait également tel jour et à telle heure, muni de son épée et d'une boîte de pistolets. Chacun fut exact au rendez-vous : c'était un matin du mois d'octobre, au lever du soleil. Les témoins respectifs essayèrent en vain de réconcilier les deux adversaires ; l'offense était trop grande : il fallait absolument que l'un des deux restât sur la place. Lanorville eut le choix des armes ; et tirant son épée, se mit en garde : Mercourt l'imita. Plusieurs coups furent portés de part et d'autre, avec la même impé-

tuosité, sans qu'il en résultât aucune blessure grave. Mercourt fut atteint seulement à l'épaule droite; et le sang qui coulait en abondance, devint pour les témoins un prétexte de suspendre le combat. « Le sang ne peut suffire, dit Lanorville : il faut la vie d'un de nous deux. Si la blessure de monsieur l'empêche de se défendre à l'arme blanche, je suis incapable de profiter d'un pareil avantage; mais j'ai là ma boîte de pistolets à double détente : monsieur peut choisir celui qu'il lui plaira. Nous marcherons l'un sur l'autre, à quinze pas de distance; et quand nous ne serons plus qu'à six, nous tirerons ensemble à un signal donné. » La proposition fut acceptée. Ils se placent l'un et l'autre à la distance convenue; arrivent au but fixé : les deux coups partent presqu'en même temps; et Lanorville, atteint d'une balle qui lui traverse

le cœur, tombe en s'écriant : « O mes » enfans!... malheureuse Laurette!... » Il n'existait déjà plus.

Mercourt pâlit à l'aspect de ce malheureux dont il avait troublé l'union, détruit le bonheur; et ne put s'empêcher de dire, en attachant ses regards sur les restes de cet homme de bien, de ce chef de famille : « A quels excès, à » quelles fureurs, nous portent des » passions illégitimes! ah! j'ai détruit » le repos du reste de ma vie.... » Il quitta Bordeaux peu d'heures après, et se remit en mer. Il agit prudemment; car sitôt que la mort de Lanorville fut répandue, et qu'on apprit qu'il l'avait reçue de l'homme dont il avait été le bienfaiteur et l'ami, du vil séducteur qui, violant les lois de l'hospitalité, avait porté le trouble et le désespoir dans le plus heureux ménage; l'indignation fut si grande, elle produisit

une telle effervescence , que le peuple assaillit la demeure du capitaine de corsaire ; et l'eût déchiré par lambeaux, s'il fût tombé sous ses mains. C'étaient sur-tout les nombreux matelots au service de Lanorville, la classe ouvrière dont il était l'idole , et tous les indigens dont il était le consolateur, qui faisaient retentir sur le port et dans les rues de Bordeaux , les plus vives lamentations. Une grande partie de la population de la ville se fit un devoir d'escorter Lanorville à sa dernière demeure ; et le touchant spectacle des trois jeunes orphelins , qui pleuraient le meilleur des pères , augmentait encore le deuil général répandu dans toutes les classes de la société.

Mais rien ne pouvait être comparé dans ce fatal moment, à la douleur déchirante , à l'horrible torture , aux re-

mords incessans de l'épouse coupable qui précipitait dans la tombe, et à la fleur de son âge, celui qui l'avait tirée du néant, pour la placer au plus haut degré de bonheur et de considération; qui n'avait cessé de l'accabler d'amour et de bienfaits; qui, pour s'unir à elle, avait blessé toutes les convenances sociales, les préjugés reçus; avait bravé les reproches de ses parens, les murmures de ses amis; et n'avait exigé, pour prix de tant de sacrifices, que la possession d'un cœur où il pût verser tout le sien...... Laurette, pour qui le nom de madame Lanorville devenait un cruel supplice, Laurette ne peut plus supporter le séjour de l'hôtel qu'elle habite : chaque objet lui rappelle et son crime et le malheur qu'il a causé : elle se sauve avec ses deux petites filles, à la terre qu'elle possédait sur les bords de la Garonne, et là

mêmes souvenirs cruels, mêmes tourmens de l'âme, qui la déchirent et l'oppressent. Elle gagne alors une des fermes qui dépendent de cet immense domaine, devenu l'héritage de ses enfans; et bientôt elle y reçoit du valet-de-chambre de Lanorville, un écrit tracé par ce dernier, peu d'instans avant que de se rendre au cartel. Il était ainsi conçu :

« Si je succombe dans le combat à
» mort où je suis engagé, vous aurez
» besoin d'une existence indépendante
» qui vous mette à l'abri de la haine
» de ma famille, et peut-être des pré-
» ventions douloureuses de nos en-
» fans : je vous lègue la terre que je
» possède en Périgord, et dont les
» revenus, joints au douaire que vous
» assure notre contrat de mariage,
» vous donneront du moins la conso-

» lation de faire après moi quelque
» bien.

» LANORVILLE. »

Ce billet, où la générosité brillait dans tout son éclat; ce langage d'indulgence et de bonté que n'altérait pas une seule expression pénible ni le moindre reproche, tout produisit sur Laurette une émotion qui ne put céder qu'aux larmes brûlantes dont elle inondait les dernières volontés du meilleur des hommes. Elle voulut y porter ses lèvres reconnaissantes; mais s'arrêtant tout-à-coup, elle craignit de souiller ces caractères tracés d'une main bienfaisante et si pure, et les déposa dans son sein. Elle n'avait plus pour alléger ses maux, que la présence des deux innocentes créatures qui l'accompagnaient dans son exil; mais elle ne pouvait les presser dans ses bras, sans éprouver un frémissement qui lui fai-

sait payer cher leurs douces caresses. Anna et Clary ignoraient la cause de la mort de leur père , et faisaient à chaque instant à Laurette de ces questions d'intérêt filial et de curiosité enfantine, qui la navraient et redoublaient sa douleur. Un événement étrange vint y mettre le comble. Les habitans des hameaux environnant la terre qu'habitait madame Lanorville, furent instruits par la clameur publique, du genre de mort de son mari qu'ils chérissaient tous comme un père : ils déclarèrent au pasteur du lieu qu'ils ne souffriraient point que sa coupable veuve osât mêler ses prières à celles qu'ils offraient au dieu protecteur des bons ménages; et l'invitèrent à empêcher cette femme de se montrer à l'église , d'où elle serait chassée par toutes les mères de famille. Le curé chercha vainement à les calmer, en leur disant que c'était

à Dieu seul qu'appartenait le droit de punir ce que les lois n'osaient atteindre : il fut contraint d'annoncer à madame Lanorville, avec tous les ménagemens qu'il put employer, l'irrévocable résolution de ses paroissiens. Elle s'y soumit sans se plaindre; mais cette flétrissante justice, exercée par des agriculteurs simples dans leurs mœurs, chastes et fidèles dans les nœuds du mariage, fut pour elle un coup de foudre qu'elle regardait comme le présage de tous les maux qui s'accumulaient sur sa tête.

Bientôt elle quitta cette terre que semblait profaner sa présence, et se rendit à celle que son mari lui avait léguée au fond du Périgord. Là, du moins, elle ne causera pas de scandale public; et le bien qu'elle fera, pourra l'alléger de l'espèce d'anathême dont elle est frappée; mais elle sera bien

loin de Bordeaux : elle ne pourra voir que rarement ses trois fils, qui, sous la surveillance et l'autorité d'un oncle devenu leur tuteur, continuaient leurs études au lycée. L'aîné, son cher Henri, qui le premier lui avait donné le doux nom de mère, avait près de quatorze ans. Frappé des paroles de son père, dont il chérissait tant la mémoire, et qu'il avait tant pleuré, Henri s'occupait sans relâche au lycée, des soins qu'exigeaient ses deux jeunes frères; et ce n'était qu'à l'époque des vacances, qu'ils se rendaient tous les trois à la terre de madame Lanorville qui, pendant un mois, jouissait du bonheur inexprimable de réunir toute sa famille. Que de tendres caresses elle prodiguait à ses enfans! Par combien de soins, de prévenances, de dons et de plaisirs de toute espèce elle s'étudiait à les indemniser de la perte irréparable qu'elle

leur avait fait éprouver! Trop jeunes encore pour en sentir toute l'importance, ils se livraient à leur tendresse filiale, à ces doux épanchemens d'une âme neuve qui ne suit que l'instinct de la nature; et la malheureuse Laurette, savourant à longs traits les délices de l'amour maternel, renaissait au bonheur, à la vie; et dans son illusion, oubliait pendant quelques instans, qu'elle avait été coupable...; mais sitôt que le nom de père revenait sur les lèvres de ses enfans, dès que l'un d'eux exprimait le regret si naturel de l'avoir perdu, que tel autre faisait l'éloge de son cœur, aussitôt le nuage de la fatalité couvrait la figure expressive de leur mère : elle restait immobile, silencieuse ; elle devenait insensible à leurs caresses, et leurs bras enlacés autour d'elle, lui faisaient l'effet des serpens que lâchent les furies à la pour-

suite des criminels : elle s'arrachait tout-à-coup de leur présence, allait cacher au fond de ses appartemens, les larmes qui lui échappaient, le tourment convulsif dont elle était atteinte, et laissait étonnés, stupéfaits les cinq orphelins, qui se demandaient quelle pouvait être la cause d'un changement aussi subit et d'une aussi terrible agitation.

Cependant, Anna, sa fille aînée, allait compter son douzième printemps; reléguée au fond du Périgord, à la terre de sa mère, elle n'y pouvait acquérir l'instruction et les talens indispensables au rang qu'elle devait occuper dans le monde. Son tuteur, appuyé d'une autorisation des parens de feu Lanorville, écrivit donc à la veuve de ce dernier, que l'intention de la famille était que la jeune Anna fût mise dans une maison d'éducation,

jusqu'à l'époque de son mariage. Madame Lanorville, en sa qualité de tutrice naturelle, pouvait, sans doute, se refuser à cette décision qui empiétait sur ses droits; mais elle avait perdu dans l'opinion publique cette autorité de mère : une résistance de sa part eut réveillé cette haine et cette animadversion que lui avaient vouées les parens et les amis de sa victime; elle se vit contrainte de céder et de se taire. Ce fut alors qu'elle éprouva toute l'amertume d'une réputation flétrie, et qu'elle connut l'abaissement et le néant où se trouve précipitée une femme qui manque à ses devoirs.

Anna quitta sa mère, avec ses trois frères qui retournaient au lycée de Bordeaux; et Laurette se trouva seule avec Clary, âgée de sept ans, et qui lui portait un attachement si tendre,

qu'elle déclara que jamais rien ne pourrait l'en séparer. C'était le plus grand allégement que madame Lanorville eût pu trouver encore à ses chagrins. Clary, si dévouée à sa mère, était l'image vivante de l'homme qu'elle avait tant aimé ; mais ce dévouement si consolant , cette espèce d'abnégation de soi-même, que faisait cette charmante enfant, seront-ils les mêmes, quand elle sera parvenue à l'âge de plaire et de former un choix ? sa mère elle-même, si malheureuse et si délaissée, souffrira-t-elle que sa fille lui sacrifie sa jeunesse, son avenir? Ah! n'anticipons point sur cet avenir effrayant : Clary n'a que sept ans; elle se dévoue à soigner, à consoler sa mère; laissons à cette infortunée le seul roseau qui lui reste dans le torrent de malheurs qui l'entraîne ; voyons-la, sinon avec intérêt, du moins avec pitié,

employer tout son temps et toutes ses facultés à diriger l'éducation de cette chère enfant ; à lui donner les premiers élémens de l'instruction qu'elle sut acquérir, et de tous les talens qu'elle possède. Ah ! si par son zèle et son travail, elle pouvait mettre sa fille en état de se montrer dans le monde avec avantage, sans se séparer de celle dont elle est devenue l'ange consolateur, le seul espoir qui lui reste !....... Voilà donc Laurette qui sort de l'abattement douloureux où elle était plongée ; et reprenant des forces, du courage, elle s'occupe nuit et jour de l'instruction de Clary. Tout se réunit pour seconder les efforts de cette mère infortunée. La jeune fille fit en tout genre des progrès rapides, étonnans ; et comme la providence prête souvent aux malheureux un secours inattendu, elle permit qu'une famille écossaise vînt

s'établir dans une terre voisine de celle de madame Lanorville. Elle offrit à Clary une compagne, une émule, dans une jeune personne de son âge, avec laquelle l'amitié la plus vive l'unit de ces premiers liens, qui ont tant d'empire sur les jeunes cœurs. Oh! quelle jouissance éprouva Laurette, de trouver un aliment aussi précieux pour l'âme aimante de sa chère Clary! Elle ne sera donc plus isolée, et réduite à des occupations factices, pour charmer ses loisirs; Marie Wakeston les remplira, les charmera. Les deux jeunes amies devinrent, en effet, inséparables; et madame Lanorville elle-même, trouva dans cette famille étrangère, toutes les ressources d'une société distinguée.

L'époque des vacances arriva : les trois frères de Clary vinrent au château de leur mère. Ils furent étonnés

des progrès en tout genre, qu'avait fait leur jeune sœur; et formèrent avec la famille étrangère, une peuplade qui, ramenant dans ce séjour du mouvement et de la gaîté, fit trouver à madame Lanorville quelques instans de distraction. Henri avait alors seize ans, et venait de terminer avec succès sa rhétorique. Il se disposait à suivre un cours de mathématiques, avant de s'installer dans la maison de commerce de feu son père, que dirigeait son tuteur jusqu'à sa majorité; ses jeunes frères devaient l'y suivre de près. Au milieu de tous les plaisirs qui venaient ranimer le vaste château de madame Lanorville, son imagination fut frappée des regards qu'attachait souvent sur elle son fils aîné. Elle avait remarqué, dès son arrivée, qu'Henri n'avait plus cet élan d'amour filial qu'il lui montrait autrefois : un

embarras, une certaine contrainte dans son maintien ; et sur-tout une retenue très-remarquable dans ses paroles, annonçaient qu'il était occupé d'une secrète pensée, qui semblait le tourmenter. Il ne resta que peu de jours auprès de sa mère, à laquelle il promit néanmoins de revenir chercher ses frères, pour les reconduire au lycée. Ceux-ci, toujours joyeux et caressans, voltigeaient autour de leur mère, à laquelle ils adressaient de ces mots flatteurs et touchans, qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Tout le temps de leurs vacances s'écoula comme un beau jour. Henri revint les rejoindre ; il parut à madame Lanorville, encore plus sombre et plus contraint ; il ne resta que vingt-quatre heures au château ; et lorsqu'il prit congé de sa mère, elle sentit des larmes se mêler aux baisers qu'il déposait sur

sa main....... « Plus de doute, se dit-elle, qu'instruit par sa famille du crime de sa mère, il ne lutte entre l'horreur qu'il éprouve, et son attachement pour moi..... Serait-ce donc la dernière fois que je verrais mon cher enfant!...... » Alors elle retombait dans son abattement, d'où Clary seule avait le pouvoir de la distraire.

Les soupçons de Laurette n'étaient que trop bien fondés : tant que son fils aîné étudiait au lycée, il n'avait vu dans Mercourt qu'un ingrat et le redoutable ennemi de son père ; mais depuis qu'il existait au milieu de ses parens, depuis qu'il commençait à paraître dans le monde, il avait appris la fatale vérité. Quel trouble affreux dans cette jeune âme pleine d'honneur et de sensibilité ! Quoi ! c'est l'amant de sa mère qui l'a privé de l'auteur de ses jours ! Comment se déterminer à pa-

raître devant elle! un reproche serait une offense, une cruauté; mais aussi la moindre caresse deviendrait un outrage à la mémoire de son malheureux père..... Il résolut donc d'éviter la présence de cette mère si tendre et si charmante : il se condamna pour toujours à la privation la plus grande que puisse éprouver un fils. Aux vacances suivantes, il n'accompagna point ses frères en Périgord. Madame Lanorville se soumit à cette privation; et ce premier sacrifice était le prélude de tous ceux qu'elle aurait à faire. L'année d'après, le cadet de ses fils, nouvellement sorti du lycée, ne vint point la visiter, et ne parut plus devant elle : son troisième fils, instruit comme ses frères aînés du fatal mystère, éprouva une répugnance invincible à se sentir presser dans les bras de sa mère, et l'abandonna..... « Ainsi donc, se disait Lau-

rette dans sa douleur et dans son humiliation, la plus grande jouissance d'une mère de famille, est de présenter en public ses enfans, de s'y glorifier de leur éducation, de s'y parer de leurs charmes : les animaux eux-mêmes reçoivent de la nature cette juste indemnité de leurs soins. Qu'elle est heureuse et fière cette fauvette guidant de rameaux en rameaux, sa nombreuse couvée ! quelle ivresse dans ses chants, dans le battement de ses ailes ! Tous les échos retentissent de son bonheur...... Et moi, je ne saurais présenter mes enfans dans le monde : sitôt qu'ils y paraissent, ils sont à jamais perdus pour celle qui les fit naître..... Délaissée par tout ce que j'ai de plus cher, méprisée, haïe peut-être, je n'ai plus d'avenir ; je ne trouve dans le présent que remords et souffrance ; dans le passé, que le souvenir d'un crime...... Oh ! si

les femmes jeunes encore et brillantes d'attraits, pouvaient songer à tous les maux que produit une passion coupable, on les verrait préférer la mort même à la plus enivrante séduction. »

Clary, surprise autant que chagrine de ne plus voir ses frères qu'elle aimait tant, ne cessait d'en parler à sa mère: celle-ci lui donnait pour prétexte, tantôt les occupations sans relâche du commerce considérable qu'ils continuaient sous les auspices de leur tuteur; tantôt les fréquens voyages qu'ils étaient obligés de faire dans les divers comptoirs de l'Europe, pour y conserver la confiance de leurs correspondans. « Mais Anna, maman, que nous n'avons pas vue depuis cinq ans, elle n'a ni commerce à suivre, ni voyages à faire; comment peut-elle rester aussi longtemps sans te voir, sans venir te presser dans ses bras?... Oh! si c'était moi,

je viendrais plutôt à pied de Bordeaux.... Non, rien ne peut l'excuser. — Elle n'est pas aussi coupable que tu te l'imagines, chère enfant; il est temps de t'apprendre que j'épousai votre père malgré toute sa famille. — Pourquoi cela donc? tu es si bonne! et tu étais si belle!... Oh, comme papa devait t'aimer! — Je te répète, ma fille, reprend madame Lanorville d'une voix très-altérée, que les parens de ton père s'opposèrent à notre mariage. Une de ses tantes sur-tout, la femme de votre tuteur, me voua le plus vif ressentiment, la haine la plus implacable. C'est elle seule qui m'a privée de ta sœur, sous prétexte qu'elle ne recevrait pas ici l'éducation nécessaire au rang qu'elle doit occuper dans la société : elle attend sans doute que toi-même tu aies atteint l'adolescence, pour m'enlever le seul bien qui me reste. — Me séparer

de toi! jamais!.... Est-ce qu'il est une puissance au monde qui ait le droit de priver un enfant de sa mère? qui pourrait t'arracher de mes bras, et moi des tiens, quand nous sommes serrées l'une contre l'autre, comme dans ce moment?...... Mais aussi pourquoi ne retournes-tu pas à Bordeaux où tu étais si chérie? — Ah! ma fille, les temps sont bien changés..... la mort de ton père a répandu sur toute ma vie un voile funèbre.... et je me suis condamnée pour toujours à la retraite. — C'est m'y condamner avec toi; car jamais je ne te quitterai. — Et si ton tuteur venait te réclamer au nom de tes parens? — Leur autorité n'est rien auprès de la tienne; et je jure à Dieu de n'obéir qu'à ma mère. »

Ces conversations, qui renouvelaient la souffrance de Laurette, avaient lieu presque tous les jours. Clary, ne pou-

vant savoir le mal qu'elle faisait à sa mère, ne cessait de lui adresser des questions qui retournaient le trait dans son cœur. Un jour qu'elles conféraient ensemble, et que madame Lanorville témoignait à sa fille la crainte d'en être séparée, elles aperçoivent une voiture de poste qui entre dans les cours du château ; et soudain elles en voient descendre le tuteur des enfans Lanorville. « C'en est fait! s'écrie la mère avec un accent déchirant ; il vient t'arracher de mes bras. — Rassure-toi, chère maman ; il ne m'enlèvera pas malgré moi..... oh, j'ai de la force et du courage...... » Comme elle achevait ces mots, entre l'oncle de feu Lanorville, vieillard austère, mais d'une parfaite urbanité. Il annonce qu'il vient, au nom de toute la famille, réclamer le consentement de madame Lanorville au mariage d'Anna, que recherchait

un des partis les plus avantageux de Bordeaux. Il remet à Clary une lettre de sa sœur, qui l'invitait à venir se joindre à ses frères pour la célébration de ce beau jour; et la priait de demander à leur mère sa bénédiction, en lui témoignant tous les regrets qu'elle éprouvait de ne pouvoir elle-même la recevoir. Clary, qui ne comprenait rien à ce mystère, allait se répandre en vains murmures contre Anna, lorsque son tuteur la pria de le laisser seul avec madame Lanorville : elle obéit, non sans un grand battement de cœur; et s'imagina qu'on voulait aussi la séparer de celle qu'elle avait fait vœu de ne quitter de sa vie.

Malgré tous les ménagemens que mit dans sa démarche et dans son langage le vénérable tuteur de ses enfans, Laurette éprouva de nouveau tout ce qu'avait d'humiliant sa position, en ap-

prenant que la famille du prétendu d'Anna, qui tenait à l'austérité des mœurs, ne consentait à cette union mutuellement avantageuse, que sous la condition expresse que jamais la jeune femme ne reverrait sa mère, n'aurait avec elle la moindre communication; et que celle-ci ne paraîtrait point à la fête nuptiale. « Il m'en coûte plus que je ne puis vous l'exprimer, madame, dit le vieillard, d'être auprès de vous le porteur de conditions aussi dures, aussi rigoureuses; mais j'ai cru devoir me charger seul de cette mission délicate, de crainte qu'un autre à ma place, ne l'eût pas remplie avec tous les égards que l'on doit au malheur.... Je vous ai blâmée beaucoup, sans doute; mais croyez que je vous plains plus encore.—Monsieur, lui répondit Laurette, baissant les yeux, comme un criminel devant son juge:

quelque rigueur qu'on exerce envers moi, je dois la supporter : j'ai perdu le droit de me plaindre.... Je bénis d'avance l'union de ma fille aînée, et je demande au ciel que jamais elle ne soit contrainte à se séparer de ses enfans.... L'abjection la plus grande n'est rien auprès d'une pareille privation.... Je n'ai pas la force de m'opposer à ce que Clary soit présente aux noces de sa sœur; et je me reprocherais toute ma vie de la priver d'un plaisir aussi légitime.... Mais, monsieur, s'il faut que je perde encore le seul enfant qui me reste, n'êtes-vous pas effrayé vous-même de l'abandon cruel et du désespoir affreux.... — Je ne vous dissimulerai point, madame, que sans moi, la famille vous eût enlevé depuis deux ans, cette Clary qui vous est si chère; mais votre profonde douleur, l'isolement auquel vous vous êtes condam-

née, tout m'a donné des armes pour vous conserver votre dernier enfant.... Il faut pourtant vous l'avouer, les parens de Clary feront tous leurs efforts pour la retenir; à quatorze ans, et quand on est aussi bien, on commence à compter dans le monde ; mais j'engage ici ma parole d'homme d'honneur, que si votre aimable fille demande à revenir auprès de vous, je vous la ramenerai moi-même. — Me voilà rassurée, monsieur, et je vous la dépose avec confiance...» «Viens, chère enfant, dit-elle à Clary qu'elle fit rentrer en ce moment; tu ne peux te dispenser d'assister au mariage de ta sœur : va tout disposer pour ton départ.... Mais si les plaisirs d'une grande ville et le bonheur de te retrouver au milieu de tes frères, allaient te faire oublier ce séjour.... » Clary lui coupe la parole en se précipitant dans ses bras,

et la couvre de baisers. Elle fut bientôt prête à suivre son tuteur. Celui-ci ne cessait pas d'admirer son ton, sa grace et cet ensemble séduisant qui donnaient tant d'éclat à sa jolie figure si ressemblante à celle de son père. Après avoir fait ses adieux à la famille écossaise, à cette Marie si charmante, devenue sa compagne fidèle et son unique amie, Clary prit congé de sa mère qui la conduisit avec résignation jusqu'à la voiture, et se contenta de lui dire en la quittant: « N'oublie pas que je t'attends. »

Combien le château de madame Lanorville lui parut vaste et solitaire! La présence de sa fille ne venait plus animer tout ce qui se trouvait autour d'elle : le charme de la voix de Clary, le son de ses instrumens ne se faisaient plus entendre à son oreille attentive : la trace de ses pas n'était plus empreinte sur le sable de ses jardins : tout

semblait disparaître avec son unique espérance. Bientôt cette famille écossaise, qui pouvait offrir à la mère solitaire une si grande ressource et de douces consolations, cessa tout-à-coup ses visites. Laurette comprit que le fatal mystère avait été révélé ; et qu'on redoutait pour la jeune Marie, une liaison que proscrivait l'opinion publique : madame Lanorville fut donc entièrement livrée à elle-même. La solitude invite à réfléchir : Laurette ne pouvait s'empêcher de suivre sa fille par la pensée. Elle l'accompagnait à Bordeaux dans les réunions somptueuses qui l'accueillaient avec empressement. Elle la voyait étonner, éblouir, par ce charme qui lui était si naturel, par cette pureté de langage qui annonce une instruction réelle, une étude approfondie. Elle entendait chacun en faire l'éloge, et lui accorder

le suffrage le plus flatteur.... Puis tout-à-coup elle l'observait au milieu de ses frères, lui révélant le terrible motif qui les avait séparés de leur mère : elle la voyait pâlir, frissonner de terreur, tendre les mains vers le ciel en s'écriant : « ô mon père ! que dois-je » faire ?... » Laurette alors se levait dans une agitation douloureuse : une sueur froide coulait sur ses traits flétris par le chagrin ; et, dans cette stupeur vengeresse, elle répétait d'une voix effrayante : « Elle ne reviendra » pas.... je ne la reverrai jamais. »

Ce rêve du remords et de la douleur faillit devenir une funeste réalité. Clary fut livrée à Bordeaux aux plus violentes secousses, aux plus cruelles épreuves. Ses frères avaient fait le serment sur la tombe de leur père, de ne jamais revoir l'épouse coupable qui avait causé sa mort : ils voulurent exi-

ger la même promesse de leur jeune sœur : dans toute la famille, on ne prononçait le nom de madame Lanorville qu'avec mépris; et, malgré toute la force de la piété filiale, Clary fut quelque temps indécise sur la résolution qu'elle prendrait. D'un côté, sa malheureuse mère qui s'était confiée à sa foi, l'attirait comme le dernier espoir et l'unique appui qui lui restât sur la terre : d'un autre côté, l'ombre de son père semblait la retenir en lui répétant : « Elle a causé ma mort.... » La pitié néanmoins fut plus forte que tous les sentimens qui tourmentaient à la fois ce jeune cœur : Clary somma son tuteur de remplir la parole d'honneur qu'il avait donnée à sa mère; et le pria de la reconduire auprès d'elle. Vainement ses frères et sa sœur voulurent la détourner d'aller au fond du Périgord enfouir sa jeunesse et son

brillant avenir : vainement ils lui représentèrent que l'aspect de celle qui fut l'objet de ses tendres affections, ne serait plus à ses yeux que celui d'un sentiment pénible, humiliant ; Clary répondait à toutes ces observations : « Elle fut bien coupable, sans doute, mais elle est si malheureuse !... Notre père lui-même lui pardonna, sans doute, en expirant ; ses dernières volontés prouvent qu'il voyait toujours dans Laurette la mère de ses enfans.... et je l'abandonnerais !.... Non, dût-il m'en coûter le repos de ma vie ; dussé-je sacrifier tout ce qu'à mon âge on peut espérer de bonheur, je ne puis délaisser aussi cruellement celle qui me fit naître ; je ne puis résister au cri de la nature. »

Madame Lanorville était séparée, depuis près de deux mois, de sa chère Clary. Quoique dans ses lettres celle-ci

lui donnât constamment l'assurance de son retour, chaque jour semblait en diminuer l'espoir : cette tendre mère avait même cru remarquer dans sa correspondance avec sa fille, que le style de celle-ci perdait à chaque courrier, de ce charme persuasif, de ce délicieux abandon qui arrive si facilement au cœur: une certaine contrainte, un respect forcé semblaient avoir pris leur place; et la malheureuse Laurette, ne pouvant douter que ce changement n'eût pour cause les révélations faites à sa fille, et les cruels combats qu'éprouvait ce cœur ingénu, ne cessait de répéter dans sa douleur: « Elle ne viendra pas.... je ne la reverrai jamais! » A chaque instant ses regards se portaient vers la grille du château, sans que la voiture si ardemment désirée, parût dans l'avenue. Tous les soirs elle dirigeait sa promenade vers la grande

route ; et ses yeux long-temps attachés dans le lointain, fatigués de s'arrêter sur le même point de vue, retombaient vers la terre qu'ils arrosaient de larmes brûlantes. Elle s'asséyait souvent au pied d'un arbre ; et récapitulant ses malheurs, elle en augmentait l'amertume par ce cri de la conscience qui lui disait : « Tu les a mérités. » Voyait-elle alors passer une villageoise entourée de ses enfans qui folâtraient autour d'elle ; ou bien deux jeunes époux qui revenaient du travail des champs, appuyés l'un sur l'autre, en répétant l'ancienne romance du pays, elle éprouvait un saisissement qui la tirait de sa rêverie ; et les suivant des yeux, elle se disait : « Et moi aussi j'avais un digne époux.... de nombreux enfans.... et me voilà seule sur la terre ! »

Cependant un soir qu'elle s'était traînée avec peine sur le grand che-

min, elle aperçoit au loin un tourbillon de poussière ; et croit distinguer une voiture : elle avance avec la rapidité de l'éclair, et reconnaît celle du tuteur de ses enfans. Le nom de Clary lui échappe à plusieurs reprises : elle entend prononcer le sien ; elle a reconnu la voix de sa fille : elle s'élance vers la voiture de poste qui s'arrête; Clary en descend, et se trouve dans les bras de sa mère. Celle-ci la presse plusieurs fois sur son sein palpitant, pour bien s'assurer que c'est elle ; et lui répète dans son ivresse : « Enfin, c'est toi!... oui, c'est ma Clary !... Il est donc encore pour moi dans ce monde un instant de bonheur !.... mais qu'as-tu, chère enfant ? quel froid mortel te saisit? et quelle effrayante pâleur sur ton visage !.... — Oh ! ce n'est rien, maman : l'émotion que j'éprouve à te revoir.... et la fatigue du voyage.... nous avons couru

presque toute la nuit. — Il a bien fallu, dit le tuteur, céder à l'impatience qu'elle avait, madame, de se retrouver auprès de vous. — Oh ! combien cette impatience m'est chère ! je n'aurai pas de peine à te convaincre qu'elle était au moins partagée... » Ils gagnent à pied le château : madame Lanorville donne le bras à Clary, et chaque fois qu'elle presse sur son cœur la main de sa fille, elle s'aperçoit que celle-ci éprouve un frémissement dont elle ne peut se défendre. Effet inévitable de la vive impression que la jeune fille a reçue en revoyant sa mère : ce qui le prouvait, c'est qu'elle n'osait lui parler de ses frères, de sa sœur ; on eût dit qu'elle revenait d'une famille étrangère à madame Lanorville. Oh ! quelle humiliante et profonde douleur accablait cette malheureuse mère ! quel horrible châtiment de la céleste jus-

tice !.... mais il lui fallut tout dévorer en secret : Laurette n'avait plus que le droit de souffrir.

Cependant le respectable tuteur, qui prévoyait tout le mal que ressentait cette infortunée, lui donna des détails sur le mariage de sa fille, et l'assurance qu'elle serait parfaitement heureuse. « Heureuse ! répond Laurette : qui » le fut plus que moi ?... Puisse ma » fille aînée ignorer tout ce que je » souffre.... et profiter de mon exemple !... » Clary, désirant interrompre cette pénible conversation, prie sa mère de faire prévenir de son retour l'honorable famille écossaise et surtout la bonne Marie, qui, sans doute, était venue charmer sa solitude. « Je » ne les ai pas vus depuis ton dé- » part ; » répond madame Lanorville en baissant les yeux, « et ce n'est pas » aux malheureux à faire les avances. »

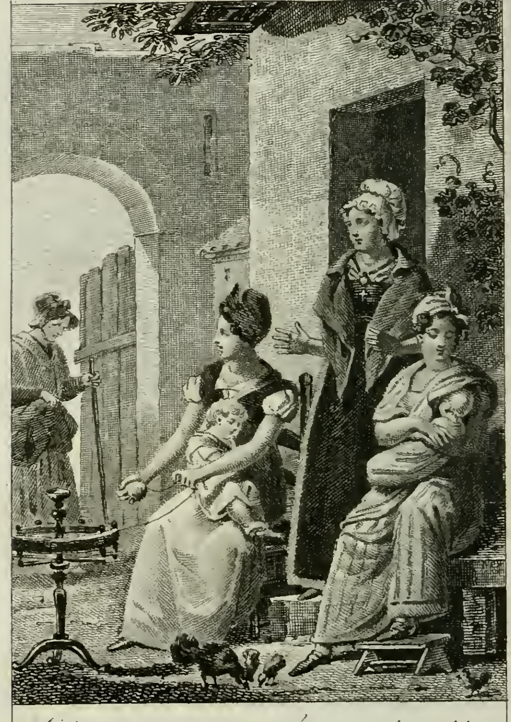
Clary, qui devine le motif de cet éloignement, laisse échapper un soupir douloureux qui trahit le regret qu'elle éprouve de perdre son unique amie. Elles ne pourront donc plus unir leurs talens, confondre leurs travaux; elles ne se livreront plus au doux épanchement des chastes âmes !... Bientôt le tuteur prit congé de ces dames, sans oser demander à madame Lanorville ses ordres pour ses enfans : ce qui lui fit éprouver une nouvelle souffrance; car telle était la destinée de cette femme coupable, qu'elle ne pouvait faire un pas, sans retrouver la trace indélébile du malheur qu'elle avait causé. Tout semblait dans le monde, et jusque dans la solitude, concourir à renouveler sa douleur, à irriter ses remords.... Et, comme le dit Eschyle : « Il est des » crimes que ne pourraient laver tous » les fleuves réunis de l'univers. »

Laurette cependant s'étudiait sans cesse à ne point faire paraître aux yeux de sa chère Clary, l'horrible souffrance dont elle était dévorée. C'était déjà bien assez que cette charmante et généreuse enfant lui sacrifiât son avenir; il fallait attrister, le moins possible, son existence présente. Elle essaya donc de la distraire, en la conduisant dans les hameaux voisins, partager les plaisirs purs de leurs paisibles habitans; mais la jeune fille ne s'y montrait qu'avec effroi. Sans cesse elle promenait ses regards inquiets, pour s'assurer si quelque voyageur ne les reconnaissait pas : on eût dit qu'elle craignait de trouver dans chaque étranger, l'accusateur de sa mère... Clary préférait alors la solitude, où madame Lanorville la voyait perdre chaque jour la gaîté de son âge et l'aimable enjouement de son heureux naturel.

Elles allaient chaque matin respirer ensemble la fraîcheur des ombrages, le doux parfum des fleurs. Un jour, après une longue promenade, elles se reposaient dans un des bosquets du parc : madame Lanorville, touchée des efforts que faisait Clary pour la tirer de sa profonde mélancolie, ne put s'empêcher de lui dire : « Il faut que la piété filiale ait un grand empire sur les cœurs.... tu me combles de soins.... et pourtant, ma fille, tu n'ignores pas ce qui s'est passé. — C'est pour cela que je te plains, et que je m'attache à tes pas. — Quoi ! tu sais tout, et tu peux lever encore les yeux sur moi ? — Je ne dois y voir que celle qui m'a donné la vie. — O céleste créature ! le ciel a mis dans ta bouche la douceur de sa miséricorde.... quelle ivresse j'éprouve à cet accent consolateur !.... ah ! j'en avais grand besoin. — Si Dieu lui-

même est touché de tes peines, ta fille ne doit-elle pas l'être, à son exemple ? — Cependant, tes frères et ta sœur m'ont abandonnée.... de mes cinq enfans, il ne me reste que toi. — Je n'ai pas le droit de blâmer leur conduite ; mais pour moi, je m'engage à ne te quitter jamais.— Chère enfant ! répond la mère attendrie, en appuyant une main sur l'épaule de Clary, qu'il m'est doux de retrouver en toi, les traits et l'inépuisable bonté de ton malheureux père ! —Ah ! maman !...» s'écrie la jeune fille, avec un tressaillement involontaire ; « pardonne-moi, je t'en supplie.... — Que veux-tu dire ? — Lorsque tu parles de mon père, en t'appuyant sur moi.... — Eh bien ? — Je n'ose te l'avouer....— Achève ! — Maman, ta main me brûle. »

SECONDES NOCES.



*Elles aperçoivent une femme âgée, médio-
crement vêtue et marchant avec peine .....*

Chasselat del.

SECONDES NOCES.

De toutes les folies dont l'espèce humaine puisse être atteinte, il n'en est point de plus grande, ni de plus inconcevable que celle d'une mère de famille chérie, honorée de ses enfans, indépendante par sa fortune et sa position dans le monde, et qui veut à cinquante ans s'enchaîner dans de nouveaux liens, espérant y retrouver les tendres épanchemens de l'amour. Ce dieu malin, qui ne peut plus allumer pour elle son flambeau, s'amuse des tardives prétentions de la vieille folle; et la fait courir après le bonheur, comme ces aliénés qu'on attache au pivot autour duquel ils tournent sans changer de place.

Ducange venait de mourir : il était

un des officiers les plus distingués de l'artillerie de France, et n'avait pas cessé, pendant trente-cinq ans, de servir son pays avec honneur. Ci-devant cadet de noblesse, c'est-à-dire n'ayant que la cape et l'épée, il avait épousé la fille unique d'un riche propriétaire dans la Brie, et l'avait rendue constamment heureuse. Il la laissait âgée de quarante-huit ans et mère de quatre enfans. Déjà ses deux fils servaient en qualité de sous-lieutenans dans le même régiment de cavalerie; et ses deux filles, qui venaient d'achever leur éducation dans une des meilleures institutions de Paris, habitaient avec elle une terre qu'elle possédait dans les environs de Meaux.

Madame Ducange était une de ces femmes impérieuses, prononcées, qui veulent que tout soit soumis à leur autorité. Habituée à dominer son mari,

dont elle avait fait la fortune, cette mère de famille aimait à régner en despote sur tout ce qui l'environnait. Elle ignorait cet heureux abandon, ces aimables condescendances qui font le charme de la vie : une seule caresse, un mot de cœur lui semblaient une familiarité qui portait préjudice à ses droits, à sa dignité maternelle. Ses enfans étaient moins ses amis que ses esclaves. Les deux frères Ducange, presque toujours sous les armes, souffraient peu de la dureté de leur mère; mais Laurence et Germaine éprouvaient auprès d'elle cette contrainte continuelle, cette froide tyrannie qui, sans emportement et même sans humeur, impose un joug insupportable. Les deux jeunes sœurs ne trouvaient qu'un allégement à leurs ennuis; c'était l'inaltérable attachement qu'elles se portaient. Madame Ducange recevait peu de

monde à sa terre, et déjà plusieurs fois elle avait refusé pour ses filles des partis avantageux; mais elle n'était pas sans prétentions pour elle-même. Encore fraîche à son âge et très-recherchée dans toute sa personne, elle ne se montrait point indifférente aux hommages que lui adressaient certains coureurs de veuves, qui mesurent ordinairement leurs égards pour elles, à la fortune qu'ils leur supposent.

Parmi ces grands spéculateurs de secondes noces, madame Ducange avait remarqué le baron De Latour, capitaine de cuirassiers, dont la taille imposante, la figure honorablement cicatrisée et la voix de stentor prévenaient au premier aspect.

C'était un de ces solides amis de la joie qui ne bronchent pas plus à table, que devant l'ennemi; un de ces intrépides champions des dames qui savent

à la fois s'en faire craindre et chérir. Le baron De Latour avait à peine quarante ans : ses larges moustaches, ses épais favoris noirs ajoutaient encore à la régularité de ses traits. Une espèce d'usage du monde, qu'on prenait en province pour le ton par excellence, et qui n'était qu'un adroit mélange de rouerie et d'ambition, un grand recueil d'anecdotes plaisantes, de saillies militaires et de mots heureux, quelques talens de société, un rire gracieux et découvrant les plus belles dents, la barbe bleuâtre et l'oreille rouge, la tête au vent, une gaîté intarissable, un estomac de fer, tels étaient les avantages que réunissait l'homme du jour de la ville de Meaux, le Lovelace de la Brie.

Il rencontrait souvent madame Ducange dans les sociétés de la ville ; le ton caractérisé, le verbe haut, la verte allure de la dame fixèrent son atten-

tion. Il avait remarqué une certaine prétention dans son ajustement, dans ses manières et jusque dans son coup-d'œil; la fraîcheur de son teint, la surabondance de sa santé donnaient à tout son ensemble un reflet d'automne qui plaisait encore; ce n'était pas tout-à-fait une femme dans son hiver. Le baron, qui cherchait à faire *une bonne fin*, savait que madame Ducange était propriétaire de vingt bonnes mille livres de rente; et que n'en dépensant pas la moitié dans sa terre, où elle passait les trois quarts de l'année, elle devait avoir un portefeuille qui méritait la plus grande attention. Le baron savait en outre que cette fortune lui appartenait de son chef, et qu'elle n'en devait aucun compte à ses enfans. On la disait égoïste, impérieuse et peu facile à vivre; mais le baron en avait soumis de plus redoutables. Madame

Ducange crut d'abord qu'il visait à la main d'une de ses filles. Laurence avait vingt ans, et Germaine dix-neuf : douées, sans être belles, d'une figure agréable, bien élevées et filles d'une mère opulente, elles étaient dignes d'être recherchées par un homme tel que le baron; mais chacune ne devait avoir un jour que le quart de la fortune de leur mère, et cela ne pouvait satisfaire ni son ambition, ni ses créanciers. Il porta donc la vue à la source même de toute cette fortune ; et résolut de devenir le mari de madame Ducange. A partir de ce moment, il redoubla d'assiduités dans le château, s'attacha sur les pas de la veuve, dont il sut par degrés adoucir la brusquerie, dompter le caractère altier. Il s'étudia sur-tout à porter les regards les plus indifférens sur les deux jeunes personnes, qu'il affectait de traiter comme des enfans;

ce qui semblait adroitement rajeunir leur mère. « Je ne puis concevoir, disait-il, comment un homme sensé confie sa destinée au caprice, à la légèreté d'une jeune femme dont les goûts sont indécis, dont le caractère n'est pas encore formé. Quant à moi, loin de vouloir être le mentor de la compagne de ma vie, je désirerais trouver en elle cet à-plomb, cette justesse d'idées, qui n'est jamais que le fruit de l'expérience : je voudrais sur-tout qu'elle possédât cette solidité d'affection que l'on espère en vain de la jeunesse, et qui ne se rencontre que dans la maturité de l'âge. En un mot, je cherche une amie à conserver, et non pas une élève à faire. »

L'automne approchait : madame Ducange avait coutume d'aller tous les ans à la pêche de plusieurs étangs dépendant d'une ferme considérable

qu'elle possédait, et qui formait le principal revenu de sa terre. Cette ferme, à deux petites lieues du château de Changy, était exploitée par Simonne Lefranc, veuve de quarante-cinq ans environ, et du caractère le plus heureux. Elle avait allaité Laurence et Germaine, pour lesquelles elle conservait un tendre attachement. Propriétaire elle-même d'une assez grande étendue de terrain, elle avait fait bâtir auprès de la ferme, sur les bords de la Marne, un joli pavillon qu'occupaient ses deux filles de lait, quand elles venaient la voir. Elle y avait réuni des meubles à leur usage, et tout ce qui pouvait charmer leurs loisirs. Cette digne femme éprouvait d'autant plus de plaisir à les recevoir, qu'elle n'avait que deux fils que la conscription lui avait enlevés depuis dix ans, et qui tous les deux parvenus au grade d'offi-

cier par leur bravoure et leur bonne conduite, ne venaient que rarement passer quelques mois auprès de leur mère.

Madame Ducange, dont le secret penchant pour le baron augmentait de jour en jour, lui proposa de l'accompagner à la ferme avec ses filles. Celui-ci, qui désirait connaître ce beau domaine et tout examiner par lui-même, accepte avec empressement. Il arrive de Meaux au jour indiqué, dans une excellente calèche attelée de deux superbes chevaux; et conduit ces trois dames à leur destination. Dès que Simonne Lefranc eut jeté les yeux sur le capitaine, son instinct naturel lui dit que c'était un flaireur de dot, un complaisant à projets. Elle s'imagina d'abord qu'il recherchait en mariage une de ses filles de lait; et s'adressant à l'aînée, elle lui demanda si ce grand monsieur la cour-

tisait. — « Aucunement, mère nourrice. — C'est donc toi, fille? dit-elle à la cadette. — Pas plus que ma sœur, je vous jure. — Tant mieux pour vous, mes bonnes petites !... — Monsieur, reprend Germaine, dédaigne les jeunes personnes ; il n'aime que les femmes d'un âge mûr. — En ce cas, c'est pour vot' mère. — Vous croyez ! — Laissez-moi m'en assurer..... » Elle sonde en effet à sa manière, le capitaine De Latour qui lui fait mille questions sur les dépendances de la ferme et sur son revenu réel. Bientôt cette digne femme est convaincue que c'est un épouseur qui veut faire acheter à l'imprudente veuve ses dents blanches et ses moustaches noires. « Eh bien, la mère Lefranc, lui dit madame Ducange en présence du baron et de ses deux filles, vous ne vous remariez donc pas? — Moi, madame!..... oh! pas si folle..... Quand à

notre âge on nous courtise, croyez-moi, c' n'est qu' pour nos écus. — Il me semble cependant, madame Lefranc, lui répond le baron, que vous êtes encore assez bien, pour qu'on vous recherche pour vous-même. — V'là justement c' que vous disent tous ces enjoleux d' veuves assez sottes pour les croire..... C' n'est pas qu' j'en manque plus qu'une autre; parce qu'enfin, grâce à Dieu, j'ai encore bon pied, bon œil; mais j' vous les flaire de loin, ni pus ni moins qu' nos chiens d' ferme sentent les animaux malfaisans. — Est-ce donc être malfaisant, réplique De Latour, en réprimant un mouvement de dépit, que d'offrir à une veuve encore aimable, d'être son appui, son défenseur, le fidèle compagnon de sa vie? — Bon! quand elle n'a pas d'enfans; mais comment se peut-i' qu'une mère qui sent là..... ses devoirs écrits, et qui

n'a besoin ni d'appui, ni de défenseur, aille à cinquante ans écouter la fleurette ? — Madame Lefranc, on n'est pas toujours libre des mouvemens de son cœur. — Je sais ben qu' lorsque l' feu prend à une vieille maison, il est difficile d' l'éteindre.... Moi pour m'en garantir, j'ai mes deux enfans qui, depuis long-temps, exposent leur vie au champ d'honneur. Quoi! lorsqu'ils reviendront d' l'armée, i' trouv'raient dans la maison d' leur père, un maître qui s' mettrait entr'eux et moi, qui peut-être leur f'rait abandonner l' toit paternel!.... Ah! j'en mourrais d' douleur. » En prononçant ces derniers mots, elle voit madame Ducange tressaillir et changer de couleur : le baron fut contraint de baisser les yeux ; et les deux jeunes filles, convaincues dans ce moment de la vérité que faisait luire leur bonne nourrice, furent effrayées du sort qui les menaçait.

Cependant on se rendit à la pêche; et les plaisirs variés qu'elle offrit, le concours de monde qu'elle attira, firent une heureuse diversion à cet entretien, où Simonne Lefranc, sous les dehors de la bonhomie, avait enfoncé le trait dans l'âme de la veuve. Le baron, qui cherchait à en effacer jusqu'à la moindre trace, redoubla de gaîté, d'aimables folies, mit en jeu toutes les ressources de sa mémoire, de son imagination; et parvint à dissiper le nuage. Profitant alors en habile intrigant, de ce premier succès, il voulut rassurer mesdemoiselles Ducange sur ses prétentions à la main de leur mère : il annonça donc que sous peu de jours, il rejoignait son régiment. A ces mots, madame Ducange réprima, non sans effort, un secret mouvement; et ses deux filles firent à leur nourrice un signe d'intelligence et de joie qui n'échappa point au

baron. Enfin, après avoir épuisé tous les plaisirs de cette agréable journée, il ramena la veuve au château, pour de là se rendre à Meaux et s'occuper des préparatifs de son départ. Laurence et Germaine restèrent auprès de Simonne Lefranc, afin d'assister aux noces d'une de ses nièces, qui devaient réunir un grand nombre d'agriculteurs des environs.

Combien les deux sœurs remercièrent Simonne de la forte leçon qu'elle avait eu le courage de donner à leur mère ! Elles ne doutaient pas, d'après la vive impression qu'elle avait paru produire sur son âme, que le baron n'échouât dans ses projets. Elles se félicitaient de son départ; et cette idée que partageait leur nourrice, vint ajouter au bonheur qu'elles éprouvaient. Enfin, après douze jours environ de plaisirs et de fêtes, elles quit-

tèrent le pavillon de la ferme, pour se rendre au château de Changy. Elles aperçoivent de loin dans la grande cour, la calèche élégante du baron qu'elles croyait parti depuis huit jours: elles s'imaginent qu'il venait faire ses adieux à leur mère....... Qu'on juge de leur surprise et de leur saisissement, lorsqu'en entrant dans le salon, celle ci s'avance au-devant d'elles; et leur présentant le baron De Latour, d'un air de triomphe et rayonnante de joie, elle leur dit : « Mes filles, embrassez votre beau-père!... » A ces mots, Laurence et Germaine pâlissent, s'appuient l'une sur l'autre, et reçoivent du baron un baiser, qui leur produisit l'effet d'un venin mortel qui, tout-à-coup, aurait glacé leurs sens. Elles tâchèrent néanmoins de se remettre, et s'efforcèrent d'adresser aux nouveaux époux, ce que la bienséance peut

dire en pareil cas. Ce mariage s'était fait le matin à Meaux, avec le plus grand mystère; et comme la nouvelle baronne (titre qu'elle ambitionnait par-dessus toutes choses.) était maîtresse de ses droits, et ne devait rien à ses enfans, elle ne leur fit point connaître les clauses du contrat qui la liait à son second mari. Bientôt le bruit de cette alliance se répandit dans toute la contrée; elle fut improuvée généralement. Les deux fils Ducange se promirent de ne jamais reparaître au château de Changy; Simonne Lefranc n'y vint plus, que pour payer sa ferme, et se tenait à deux mains, pour ne pas dire à la baronne tout ce qu'elle avait sur le cœur. Mais les plus à plaindre, furent Laurence et Germaine : il n'est point de duretés, d'humiliations auxquelles ne furent exposées, par la suite, ces deux infortunées. Vainement leur

mère cherchait à les préserver des injustices de son époux : il n'avait plus besoin de se contraindre ; et la baronne elle-même était en butte à des emportemens qui la réduisaient au silence ; car, par un caprice inoui du sort, ou plutôt par cette éternelle justice qui ne laisse aucune faute impunie, autant madame Ducange était impérieuse, exigeante et revêche avec son premier mari, le plus paisible et le meilleur des hommes, autant elle était soumise, douce et prévenante envers celui qui la traitait comme une esclave.

La baronne, convaincue que jamais le tyran qu'elle s'était donné si volontairement, ne pourrait pardonner à ses filles la haine qu'elles lui portaient, se décida, non sans quelques remords, à se séparer de Germaine et de Laurence : elle leur proposa d'aller habiter le pavillon qu'elles aimaient tant, où

leur nourrice leur donnerait quinze cents francs par an, sur ses redevances; ce qui suffirait à leurs besoins. Les deux jeunes personnes, pour qui le château de Changy devenait un séjour insupportable, et l'aspect de leur beau-père, un véritable supplice, acceptèrent avec transport cette proposition. Le soir même, elles se rendirent à pied chez la mère Lefranc, qui les reçut avec sa cordialité ordinaire. «Comment elle vous a chassées, mes bonnes petites! elle a pu se séparer de ses enfans, se priver du seul appui, du seul bonheur qui lui restait sur la terre!...... Ah! le ciel l'en punira....... Mais pardon!..... pardon!...... j'oublie qu'elle est votre mère...... Venez toutes les deux!...... oh! venez sur ce sein qui vous allaita! si jamais j'fus heureuse et fière d'être vot' nourrice, c'est bien en ce moment..... » Elles les établit dans le pa-

villon qu'elles avaient coutume d'habiter, et voulut d'abord les y faire servir séparément; mais les deux sœurs se lassèrent bientôt de cette déférence qui les isolait; elles demandèrent à la mère Lefranc, la liberté de manger avec elle, de suivre tous les usages établis dans la maison. Elles firent plus; bientôt, sous un costume qui tenait à la fois de la demoiselle de château, et de la villageoise, elles obtinrent de leur bonne nourrice, la permission de s'occuper à la laiterie, et de vaquer aux travaux les moins pénibles de la ferme. Ces premiers soins qu'elles prenaient avec tant de plaisir, les conduisirent par degrés, au laborieux emploi de la fermière la plus active et la plus intelligente. C'est en vain que la mère Lefranc murmurait de les voir se livrer à toutes ces occupations rustiques, un baiser de l'une, une caresse

de l'autre, lui fermaient la bouche ; et mesdemoiselles Ducange, moins brillantes, mais plus heureuses, éprouvaient que le calme de l'âme, un exercice salutaire, et le spectacle de la nature qui se reproduit sans cesse, valaient bien les plaisirs du grand monde.

Laurence et Germaine s'accoutumaient sans peine à cette vie rurale, dont elles faisaient une étude particulière, lorsque le paisible séjour qu'elles habitaient, fut animé par la présence de Charles et de Louis Lefranc, qui, profitant de la paix tant désirée, pour obtenir leur retraite, revinrent avec le rang de capitaine et la décoration des braves. Tous les deux rapportaient au toit paternel l'estime de leurs chefs, l'amitié de leurs camarades, et la noble résolution d'attacher l'épée à la charrue, et de faire prospérer, par leurs

mains, les champs de leurs pères. Ils s'étaient souvent trouvés réunis avec les frères Ducange sous les mêmes drapeaux : ils avaient partagé le chagrin qu'éprouvaient ceux-ci du second mariage de leur mère. L'expulsion des deux jeunes personnes du château de Changy, ne fit qu'accroître leur indignation ; et s'ils n'eussent écouté que ce cri d'honneur qui les guidait sans cesse, mesdemoiselles Ducange auraient été promptement vengées de la tyrannie du baron De Latour; mais Simonne défendit à ses deux fils de se mêler en rien de tous ces débats, dont la veuve insensée était la cause. « Ce n'est pas à nous, leur disait-elle, qu'il appartient d' blâmer cette mère dénaturée d'avoir chassé ses enfans, puisque ça nous procure l'honneur et l' plaisir d' les avoir auprès de nous ; ainsi t'nez-vous tranquilles, et laissez la

vieille folle *baronniser* tout à son aise.» Charles et Louis se conformèrent aux volontés de leur mère, avec d'autant plus de soumission, qu'ils éprouvaient une grande jouissance à se trouver réunis sans cesse à leurs sœurs de lait, qu'ils avaient aimées dès leur enfance, et pour lesquelles tous les deux sentirent bientôt s'accroître chaque jour un sentiment que, par déférence, ils eurent la force de cacher; mais que la mère Lefranc devina sans peine. « J'étais sûre de ça; leur dit-elle avec cette gaîté qui la caractérisait : c' lutin d'amour n' s'embarrasse pas des distances d' rang, et dès qu'i' trouve à ben accoupler deux cœurs, i' vous les enlace d' façon qu'on n' peut plus les séparer..... J' sais ça mieux qu' tout' autre, moi..... Si c' n'était qu' vous, mes enfans, j' vous dirais d' prendre vot' mal en patience; mais c'est qu' les deux sœurs en tien-

nent ni pus ni moins que les deux frères. — Comment vous pourriez croire!... — Que mesdm'zelles Ducange raffolent des fils d' Simonne Lefranc : n' faut qu' des yeux pour voir ça. Après tout, qui pourrait les en blâmer? chassées d' chez leur mère, dont la fortune court de grands risques, parvenues à c' t'âge où c' besoin d'aimer vous tourmente, elles voient en vous d' braves militaires décorés sur le champ de bataille, encore jeunes et bien tournés, j'm'en vante ; honorés d'un chacun, bien v'nus partout, et qui en fait d'attachement, sont d'une franchise et d'une solidité qui, du temps qui court, ont ben leur mérite : elles vous aiment, rien d' plus naturel ; elles veulent vous épouser ; rien d' plus juste.... Moi-même, je n' nie pas qu'un des beaux jours de ma vie, serait celui où j' pourrais les appeler «ma bru!... ma chère bru...» parc' qu'en-

fin on a, comme une autre, sa p'tite gloriole.... Reposez-vous sur moi : j' m'attends ben à des obstacles d' la part de la baronne; mais on n' m'effraye pas facilement ; et si elle me parle en grand' dame, j' vous lui r'plique en bonne mère, et nous verrons qui l'emportera. »

Simonne Lefranc, après s'être assurée des sentimens et des intentions de Laurence et de Germaine, se rendit en effet au château de Changy, dans ses plus beaux atours, et montée sur sa mule, caparaçonnée d'une peau de mouton, dont la laine était blanche comme la neige. La baronne, la voyant entrer, s'imagine qu'elle vient demander quelque service important, quelque remise peut-être sur le prix de sa ferme. Le baron, qui n'avait pas oublié ses cruels sarcasmes sur les veuves qui se remarient, la laisse debout et

l'accueille avec une insolence qui, loin de déconcerter cette brave femme, ne lui donne que plus de verve à s'expliquer et plus de courage à leur annoncer le sujet de sa visite. De Latour laisse échapper un éclat de rire insultant. La baronne rougit de confusion; et tous les deux prononcent avec dédain le refus le plus formel pour une semblable mésalliance. « Mais je n' vois pas, reprend la mère Lefranc, qu' la mésalliance soit aussi grande qu' vous vous l'imaginez. Vos filles n' sont pas, en fait d' naissance, plus huppées qu' mes garçons : vot' père était fermier comme nous. N' faut pas rougir pour ça, madame : celui qui arrose d' sa sueur le champ qu'il fertilise, vaut, à mon avis, celui qui l' défend des ravages d' l'ennemi..... Mais allons au fait! Vos filles sont majeures : chassées d' chez vous, elles n'y r'paraîtront ja-

mais. Recueillies chez moi avec les égards qu'elles méritent, elles ont résolu d'y passer leur vie : elles aiment, elles sont aimées de deux hommes d'honneur qui les rendront heureuses, et qui sur-tout les épous'ront sans dot : ça mérite tout' vot' attention ; veuillez y réfléchir !.... Sur ça, j' prie Dieu qu'i' vous tienne en r'pos et en joie, si ça s' peut.... et je r'monte sur ma mule. »

Le ton prononcé, la fierté naturelle de Simonne-Lefranc, et le coup-d'œil d'une ironique pitié qu'elle lança sur eux en se retirant, laissèrent le baron et sa femme dans une stupéfaction dont ils ne pouvaient revenir. Mais bientôt à ce premier mouvement de l'orgueil offensé, à ces refus humilians qu'ils avaient eu la maladresse de faire, succédèrent la réflexion, et ce calcul d'intérêt qui règle ordinairement toutes les actions de l'égoïsme. De Latour ne

portait aucun attachement à ses deux belles-filles ; il trouvait son compte à s'en débarrasser, à les établir sans débourser un écu, à les séparer pour jamais de leur mère, dont il pourrait plus facilement encore tromper la défiance et fasciner les yeux. Il fut donc le premier à réfléchir avec la baronne sur ces propositions de mariage ; et déclara qu'en qualité de militaire, il ne pourrait décemment blâmer en public mesdemoiselles Ducange d'épouser deux officiers décorés. La baronne, de son côté, ne se dissimulait pas que sa conduite envers ses enfans, devenus majeurs, ne lui laissait plus le droit de s'opposer à leurs volontés : désirant sur-tout éviter des sommations respectueuses, et tout le scandale qui retomberait sur elle seule, elle céda, non sans une peine secrète, aux instances que lui firent par écrit ses deux filles ;

et consentit à leur double union, qui fut célébrée le même jour.

Il serait difficile de peindre la joie et le triomphe de Simonne-Lefranc ; elle ne pouvait se rassasier de presser et de confondre sur son sein nourricier Germaine et Laurence qui devenaient deux fois ses filles. Ce double mariage fut approuvé généralement : ce qui lui donna sur-tout un assentiment public, c'est que les deux frères Ducange, qui, plus d'une fois, avaient au champ d'honneur, reçu des frères Lefranc les preuves du dévouement le plus sincère, se firent un devoir d'assister à leurs noces. Charles épousa Laurence, et Louis fut le mari de Germaine. On se doute bien que le baron De Latour et sa femme ne parurent point à cette fête nuptiale qui avait réuni tout ce qu'il y avait de militaires et de riches agriculteurs dans les en-

virons de Meaux. Par un juste retour les deux fils de la baronne, ne furent point la visiter à son château. L'expulsion de leurs sœurs les avait blessés trop profondément, pour qu'ils s'exposassent à ne plus trouver dans la baronne De Latour qu'une mère confuse, embarrassée; et dans son mari, leur ennemi le plus redoutable et peut-être le spoliateur de leur fortune. Ils retournèrent donc à leur régiment, sans remplir le plus doux et le plus saint des devoirs, et gémirent de cette cruelle privation.

Plusieurs années s'écoulèrent : Laurence et Germaine devirent mères à leur tour, ce qui mit le comble au bonheur dont elles jouissaient. Jamais jeunes femmes ne furent entourées de plus de prévenances et de soins et de plus de preuves d'amour. Charles et Louis avaient fait la guerre autant en obser-

vateurs qu'en braves : ils possédaient des connaissances, des talens qui les rendaient aimables. Leurs femmes trouvaient auprès d'eux tout ce qui peut charmer l'esprit, intéresser le cœur. Cette douce existence, des études variées, des recherches continuelles dans l'économie rurale, portèrent leur ferme et leurs domaines particuliers au plus haut degré de prospérité. Chaque année Charles et Louis firent de nouvelles acquisitions ; et leur crédit, basé sur une très-grande aisance et la plus austère probité, s'augmentait de jour en jour. On ne parlait dans toute la Brie que des frères Lefranc.

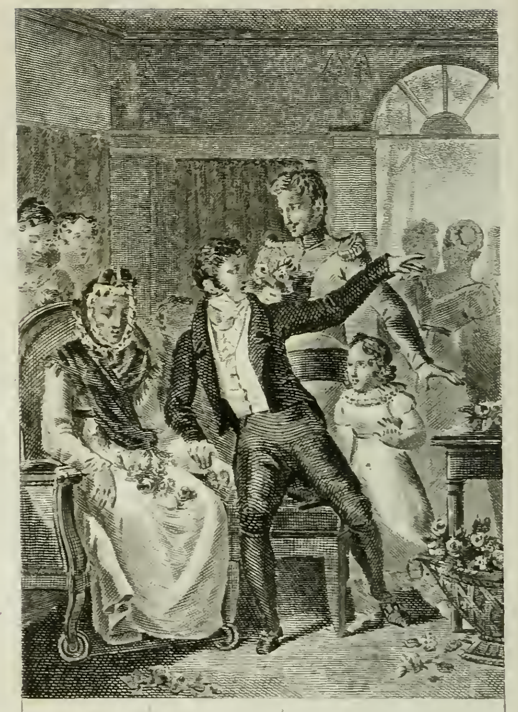
Un jour qu'ils étaient allés diriger eux-mêmes le dessèchement d'un vaste marais ; et que la mère Simonne, sur le pas de la porte de son habitation, regardait avec délice les deux jeunes femmes dont l'une allaitait son enfant, et

dont l'autre endormait le sien sur ses genoux, tout en s'amusant à devider de la laine de mérinos, elles aperçoivent sur le grand chemin, en face de l'entrée de la ferme, une femme âgée, médiocrement vêtue et marchant avec peine, un bâton à la main. Elles s'imaginent d'abord que c'est quelque voyageuse qui vient leur demander assistance ou l'hospitalité.... Soudain elles croient reconnaître.... mais impossible! cette démarche abattue, cet état de dénuement..... elles avancent; et se trouvent en face de leur mère. C'était en effet la baronne De Latour, naguères si fraîche, au regard fier et d'une prestance imposante; maintenant pâle et maigre, l'œil terne et paraissant courbée sous le poids de longs chagrins. « Vous voyez, dit-elle, en abordant ses filles, l'effet de l'éternelle justice : je vous ai chassées de mon

château, mes enfans, et j'en suis chassée à mon tour. Ah! si vous saviez tout ce que j'ai souffert !... » A ces mots les larmes la suffoquent ; elle tombe anéantie dans les bras de ses deux filles, qui lui prodiguent leurs tendres soins. Simonne-Lefranc accourt les seconder, et toutes les trois elles emportent cette malheureuse femme dans l'habitation de la ferme. Revenue à elle-même, la baronne apprend à ses filles qu'ayant répondu pour son second mari, sans trop songer à l'importance de ses engagemens, elle se trouvait expropriée de sa terre ; et que les scellés venant d'être apposés au nom des créanciers trompés comme elle, par le baron, qui s'était enfui, il ne lui restait d'autre ressource que la pitié de ses enfans. « Leur pitié! répond vivement Simonne : ah! dites plutôt leur devoir ; et j'les aid'rons à l'remplir..... Eh bien,

madame la baronne, vous v'là devenue ni pus ni moins que vos filles, simple fermière du bien qu'vous possédiez, et qui d'vait leur appartenir un jour.... Fiez-vous donc à ces enjoleux d'veuves qui vous laissent un bâton dans la main !... Mères d'cinquante ans , gardez-vous bien d'vous r'marier !.... et profitez d'la leçon ! »

DERNIERS MOMENS.



„ le plus grand calme est nécessaire ....
„ veuillez tous vous retirer ! „

DERNIERS MOMENS.

Madame de Mareil s'était trouvée, à vingt-sept ans, veuve d'un riche propriétaire de forges dans le Berry, et mère de six enfans. Encore belle et d'une amabilité remarquable, elle fut recherchée en secondes noces par un grand nombre de partis; mais l'amour maternel était le sentiment qui dominait son âme; le bonheur de ses enfans, son seul but, son unique ambition; et leur éducation son étude constante et le charme de sa vie. Ses trois filles ne l'avaient jamais quittée, que pour s'engager dans les nœuds de l'hymen; et ses fils, soit pendant le cours de leurs études, soit après leur apparition dans le monde, n'avaient pas de plus grand empressement, que de passer

auprès de leur mère tous les instans qu'ils pouvaient dérober à leurs occupations : ils ne trouvaient nulle part ces plaisirs variés, cette attraction du cœur que leur faisait éprouver cette mère adorée. Elle était parvenue, par sa grace et sa bonté touchante, à leur donner le défi d'être en aucun lieu, plus heureux que chez elle. Inappréciable avantage, qui sans effort et sans calcul, dirige les enfans par l'exemple et les attache par la reconnaissance!

Les deux fils aînés de madame de Marcil faisaient la banque et s'étaient mariés à de riches partis : le troisième, le seul qu'elle eût nourri de son lait, servait dans un régiment de lanciers. Leurs trois sœurs avaient épousé, l'une un médecin célèbre, quoique jeune encore ; et les deux autres des avocats, qui tenaient un rang distingué dans le barreau de Paris. Madame de Marcil

avait beaucoup étudié le monde et s'était constamment attachée à donner à ses enfans une existence indépendante du caprice des hommes et des orages politiques. Pouvant doter suffisamment ses filles, pour les laisser libres de leur choix, elle avait su le diriger vers des professions honorables, mais basées sur le mérite personnel qui résiste à tous les événemens de la vie ; et non sur la protection, sur la faveur d'une puissance éphémère, qui brise dans sa chute tout ce qui l'entoure et s'attache à son char.

Cette tendre mère ne songeait qu'à remplir les devoirs importans que lui avait imposés la mort de son époux : elle joignait à une érudition profonde, cet à-plomb, cette dignité d'un chef de famille ; et s'était principalement occupée à faire de ses trois filles, non des beautés brillantes ; ce sont des

météores qui luisent pour tout le monde: non des femmes savantes; c'est toujours un vol que l'esprit fait au cœur; mais des amies vraies, des compagnes aimables, instruites, sans prétention, décentes sans bégueulerie, prévenantes sans calcul, et dont la noblesse du cœur est la première parure.

Mesdemoiselles de Mareil, nées à un an de distance, furent demandées en mariage presqu'en même temps: elles voulurent recevoir ensemble la bénédiction nuptiale; et cette fête, la plus touchante et la plus belle pour le cœur d'une mère, fut remarquable par les paroles qu'adressa madame de Mareil à chacune de ses filles, lorsqu'en présence de toute la famille, elles vinrent lui demander sa bénédiction. J'ai cru devoir les rapporter ici ces paroles mémorables, dans l'espérance que peut-être quelque bonne

mère daignera les répéter à sa fille au moment de la déposer dans les bras d'un époux.

« O vous, dit madame de Mareil,
» qui voulez être heureuse, en vous
» enchaînant à l'autel de l'hymen,
» écoutez-moi ! »

« Ne déguisez point les mouvemens
» de votre cœur, les nuances de votre
» caractère ; et montrez-vous telle que
» vous êtes... le défaut que l'on cache,
» reparaît tôt ou tard ; et produit
» alors le désenchantement. »

« Condamnée à obéir, vous n'avez
» qu'un seul moyen d'en alléger la
» souffrance : c'est d'ennoblir l'obéis-
» sance par la grace et la noble ré-
» signation..... Faites croire à celui
» que Dieu vous a donné pour maître,
» qu'en cédant à ses volontés, vous
» suivez votre propre penchant ! »

« Donnez, par vos mœurs et votre

» conduite, le défi même au soup-
» çon!... Si vous n'êtes irréprochable,
» le moyen d'exiger qu'on le soit en-
» vers vous? »

« Que votre piété se montre tou-
» jours aimable, indulgente!... vous
» verrez votre époux vous suivre aux
» pieds des autels, et chérir une
» religion à laquelle il devra son bon-
» heur. »

« Conservez votre dignité! ne souf-
» frez point qu'on la méconnaisse !....
» Bientôt vos tendres soins vous con-
» duiraient à l'esclavage. »

« Ne passez jamais un tort sous si-
» lence ! il en produirait un autre....
» Mais faites-le remarquer avec tant
» de douceur, qu'il s'évanouisse com-
» me une ombre légère, sans dépit et
» sans humiliation! n'oubliez pas que
» ce qu'un homme pardonne le moins,
» c'est une faute dont on le force à
» rougir! »

« Quand vous aurez un reproche à » faire, que ce soit à l'instant même !.., » on pardonne tout au premier mou- » vement de l'âme : ce que dicte la ré- » flexion , souvent déplait et fatigue ; » mais n'accusez jamais à tort ! vous » perdriez le droit de vous plaindre » avec raison. »

« Si, par l'attachement qu'il vous » porte , votre mari vous accorde une » grande autorité ,.... ne l'exercez que » pour le rendre heureux ; et gardez- » vous de la laisser paraître ! »

« Si vous craignez d'être moins ai- » mée , n'employez ni le reproche qui » repousse, ni la coquetterie qui blesse... » Le vrai moyen de ramener l'amour, » c'est de le forcer à l'estime. »

« Enfin, ne craignez pas d'aimer la » dernière ! et souvenez-vous bien que » celui des deux qui cesse d'aimer le » premier, est toujours le plus à plain- » dre ! »

Ce petit code conjugal avait produit sur les trois jeunes femmes, l'effet qu'en espérait leur digne mère. Tout semblait prospérer autour d'elles. Paix du cœur, grande aisance, estime générale, et nombreuse lignée, rien ne manquait à l'accomplissement de leurs vœux. Les cinq ménages que formaient alors les enfans de madame de Mareil, se réunissaient tous les dimanches, au dîner de fondation qu'elle leur donnait dans une très-belle maison qu'elle occupait au faubourg du Roule; et dans laquelle ils trouvaient tout ce qui pouvait charmer leurs goûts et prévenir leurs désirs. Comme chaque couple amenait ses enfans dont le nombre augmentait tous les ans, la mère-aïeule avait fait construire une vaste salle à manger où chacun d'eux venait prendre place par rang de naissance. Je fus un jour admis à cette belle et touchante réunion,

comme parent de l'un des gendres de madame de Mareil. Je crus en voyant une table de quarante couverts, qu'elle avait invité un grand nombre d'étrangers. « Vous êtes le seul, me dit-elle; et sans notre militaire absent et quatre petits encore au sein de leur nourrice, nous serions plus nombreux. » En effet, les cinq couples qu'elle avait unis, vingt-huit enfans qui les accompagnaient, elle et moi, nous occupâmes tous les couverts de ce banquet, l'un des plus beaux qui soient restés dans mon souvenir. Après le repas où régnait l'abondance, mais sans luxe ni prodigalité, on entrait dans un vaste jardin où se trouvaient établis des jeux pour tous les âges. Le soir, chacun se retirait, heureux de sa journée, plus étroitement lié avec les siens, et plein d'amour et de respect pour la meilleure et la plus aimable des femmes, auprès

de laquelle chacun se promettait de revenir le dimanche prochain. Heureux pacte filial ! précieux faisceau d'une famille nombreuse qui se suffisait à elle-même !

C'était sur-tout le jour de la fête de naissance de madame de Mareil, que son habitation offrait un spectacle à la fois touchant et solennel. Ses six enfans dotés, car le militaire avait reçu comme les autres sa légitime, elle se trouvait propriétaire d'un revenu d'environ 120,000 francs. Elle en dépensait à peu près la moitié pour elle et pour les pauvres qui, comme le disait Fénélon, composaient aussi sa famille. Elle eut pu facilement augmenter son capital ; mais ses dépenses faites avec le plus grand ordre, elle regardait ce qui lui restait comme la propriété de ses enfans : elle avait donc pris l'habitude de former, avec ses économies de

l'année, six parts égales, qu'elle réalisait en pièces d'or; et le jour de sa fête, au moment où l'on servait le dessert, le plus ancien de ses gens, apportait devant elle un corbeille remplie de rouleaux, montant à soixante et quelques mille francs, selon que les pauvres avaient été plus ou moins nombreux; et chaque enfant recevait alors environ 10,000 francs en échange de son bouquet. On conçoit aisément combien cette offrande maternelle excitait de joie, de bénédictions : c'était à qui presserait dans ses bras cette véritable mère de famille. Oh ! quels transports de piété filiale ! oh ! qu'ils étaient sincères les vœux que faisaient pour elle ses nombreux enfans! ils n'avaient pas besoin qu'elle cessât de vivre pour se trouver propriétaires de leur quote-part héréditaire : ils en jouissaient en quelque sorte de son vivant, sans au-

cune gestion, sans le moindre embarras. C'était une économe dévouée et fidèle qui rendait tous les ans ses comptes.

Il semblait que la Providence, dont une bonne mère est la fidèle image, prît plaisir à conserver celle-ci pour sa nombreuse famille. Madame de Mareil avait déjà vu s'écouler soixante-huit hivers, sans éprouver aucune infirmité : sa force d'âme, son heureux naturel et son intarissable gaîté, la mettaient à l'abri de tous chagrins, de toute inquiétude. Il n'y avait que Félix de Mareil, le dernier de ses enfans, qui, par les dangers que lui faisaient courir à la guerre sa bravoure et son désir d'un haut grade, causait quelquefois à cette excellente femme des tourmens qu'elle dissimulait, et qui troublaient sa paisible et honorable existence. Elle portait à cet enfant une tendresse si vive, que sa vie était pour

ainsi dire, attachée à la sienne; et lorsque les papiers publics annonçaient une nouvelle bataille livrée aux ennemis, elle suivait son fils par la pensée dans toutes ses évolutions militaires, et ne trouvait plus ni repos, ni sommeil, jusqu'à ce qu'elle fût rassurée sur son sort. Mais quelle joie, quelle fête dans toute la famille, lorsqu'il revenait avec un nouveau grade et de nouveaux lauriers! Comme tout se ressentait de son heureuse présence !.... Une de ces apparitions donna lieu, devant moi, au plus délicieux spectacle que j'aie vu de ma vie. Madame de Mareil m'avait honoré d'un attachement dont j'aime à conserver le souvenir. « Je ne puis, me dit-elle un jour, vous inviter à venir dimanche dîner au faubourg du Roule ; mes cinq ménages ont tellement prospéré, que leurs nombreux enfans remplissent ma salle à manger ;

mais venez dans la soirée, et vous jouirez d'un coup-d'œil qui ne sera pas sans intérêt pour vous. » C'était par un beau jour d'été : je me rendis vers le soir à l'habitation de cette mère de famille, et je crus en entrant chez elle, pénétrer dans un de ces lycées où trois cents élèves se livrent, après l'étude, aux délassemens de la récréation. « Ah bon Dieu ! quel tintamare ! dis-je à la vénérable aïeule : comment pouvez-vous tenir à ce vacarme épouvantable? — Est-ce qu'ils font du bruit ? me répondit-elle avec un sourire enchanteur: le plaisir que j'éprouve à les voir, m'empêche de les entendre. » Bientôt elle se rendit à la serre, qu'on avait ornée de festons et de devises, pour fêter la présence du militaire qui venait d'être nommé chef-d'escadron. Sur le devant du théâtre, était placé le piano de madame de Mareil. Elle

occupe le siége qui se trouve auprès ; et à un signal donné, entrent quarante danseurs de l'un et de l'autre sexe ; chaque cavalier donnant la main à sa dame. La mère-aïeule de cette joyeuse et brillante réunion, exécute plusieurs airs variés avec une expression qui peignait toute l'ivresse de son âme, et soudain cinq contredanses complètés, formées de ses enfans et de ses petits-enfans, offrent le coup-d'œil le plus ravissant et le plus rare. « Vous êtes bien heureuse, dis-je à madame de Mareil, dans un moment de repos ; mais je crois que vous êtes encore plus fière. —N'en ai-je pas le droit ? » me répondit-elle, avec des yeux étincelans et posant sa tête avec majesté. « Connaissez-vous une souveraine qui fût assez téméraire, pour me proposer d'échanger son trône contre la place que j'occupe en cet instant? »

Deux ans après eut lieu la guerre contre la Russie. Félix de Mareil fit partie de l'avant-garde de l'armée française ; et malgré toutes les précautions qu'il prenait pour ménager l'extrême sensibilité de sa mère, et calmer ses cruelles inquiétudes, il ne pouvait lui donner fréquemment de ses nouvelles. Madame de Mareil avait alors soixante-dix ans; une mélancolie profonde qu'elle s'efforçait de cacher, de longues insomnies, une souffrance continuelle , affaiblirent peu à peu sa santé. Bientôt une attaque de paralysie la priva de l'usage de ses jambes. Elle n'existait plus que dans un fauteuil; et pour la première fois, elle connut les infirmités de la vie. Mais elle en était bien dédommagée par les égards et les tendres soins que lui prodiguaient ses nombreux enfans. L'honneur de la servir, de la rouler dans son fauteuil,

était envié par les plus grands, devenait une récompense pour les plus petits. Elle ne pouvait avoir un désir qu'il ne fût, pour ainsi dire, prévenu d'avance : elle ne portait ses yeux que sur des visages dévoués, reconnaissans; n'appuyait ses mains que sur des bras enlacés pour la caresser et la servir.

Les infirmités dont elle déguisait avec adresse la souffrance, ne l'empêchaient pas de recevoir sa nombreuse famille : il lui semblait qu'elle retrouvait son activité naturelle, en voyant ses enfans s'agiter autour d'elle, se confondre et former les groupes les plus ravissans : « On n'a rien perdu, » disait-elle alors, « quand on conserve » la faculté d'aimer; et la privation » des plaisirs s'adoucit par ceux que » l'on procure aux autres. »

Cependant la France entière gémis-

sait des affreux désastres de sa grande armée. Il n'était pas une seule famille qui ne craignît, ou ne pleurât la mort d'un être chéri. Vainement on voulait cacher tous ces malheurs à madame de Mareil; son inquiétude sur le sortde son fils était trop grande , pour qu'on pût la tromper ; et les papiers publics lui révélaient chaque jour la fatale vérité. Ce qui vint encore ajouter à ses tourmens, c'est que Félix , depuis cinq mois, n'avait pas donné de ses nouvelles. On croyait qu'il était fait prisonnier et conduit dans les déserts de la Sibérie ; ou peut-être victime du courageux dévouement qu'avaient montré tant de braves au passage de la Bérésina. L'hiver entier et presque tout le printemps s'écoulèrent sans qu'on pût avoir le moindre renseignement sur la destinée de Félix. Les enfans de madame de Mareil, et sur-tout son gen-

dre, célèbre médecin, qui lui donnait tous ses soins, remarquaient avec chagrin, que ses forces diminuaient : sa gaîté même n'avait plus ce charme entraînant, cette vivacité si remarquable.... lorsqu'enfin une lettre du fils déjà tant pleuré, annonce qu'il vient d'arriver à Varsovie; et que sous trois semaines, il serait de retour dans ses foyers. Cette heureuse nouvelle ranima du moins en apparence les forces épuisées de cette tendre mère.... Le jour de sa fête de naissance arriva : c'était le 10 juin, précisément le jour de Saint-Félix : tous ses enfans s'étaient rendus chez elle. Réunis dans le grand salon, par ordre de naissance, ils entendent rouler le fauteuil de la vénérable paralytique : on ouvre les deux battans ; et dès qu'elle paraît, elle est saluée d'abord avec un respectueux silence; puis tout-à-coup elle se trouve

couverte de caresses, comblée de vœux et d'offrandes.... « O mes enfans! dit-elle d'une voix altérée, mes chers » enfans!.... quelle délicieuse pluie de » baisers et de fleurs!... Je me sens » rajeunir à cette douce rosée..... » En achevant ces mots, elle pousse un cri perçant qui retentit dans tous les cœurs : elle avait aperçu Félix; il descendait de voiture à l'instant même, et n'écoutant que cet élan d'un fils qui revient auprès d'une mère adorée, il avait voulu joindre son hommage à ceux de ses frères et de ses sœurs, et causer à sa mère une surprise qui doublerait le charme de sa fête; mais celle-ci, ne pouvant résister au saisissement qu'elle éprouve, pâlit et perd l'usage de ses sens. Le médecin, qui se trouve à ses côtés l'examine, lui prend le pouls, et dit à ceux qui l'entourent : « Le plus grand calme est nécessaire :

» veuillez tous vous retirer ! » Chacun sort les regards attachés sur madame de Mareil qui conserve encore sur ses lèvres décolorées le sourire maternel. On se répand dans les jardins; on s'agite, on s'inquiète : le docteur était resté seul auprès de la paralytique, avec ses trois filles, qu'il avait été impossible d'éloigner. Enfin après une demi-heure environ d'attente et d'incertitude, cette nombreuse famille voit le médecin sortir du salon, soutenant sa femme et ses belles-sœurs éplorées. Chacun les entoure, les interroge ; le médecin veut répondre : des sanglots lui coupent la voix ; et au même instant, de tous côtés, se font entendre des cris lamentables. « Il ne m'est plus possible de vous le taire, leur dit-il enfin; la meilleure des mères n'existe plus...... » Tous les enfans se prosternent dans l'abattement de la

douleur; mais le plus désespéré, c'est Félix qui craint, en cédant à son élan filial, d'avoir peut-être accéléré les derniers momens de sa mère. « Rassure-toi! lui dit le médecin : son » heure était arrivée; la nature avait » prononcé son arrêt. Pleurons tous, » ô mes amis! pleurons la meilleure » des mères, et la plus aimable des » femmes!... Mais en même temps félicitons-nous de la voir passer, en » souriant, de sa fête de naissance, au » sommeil éternel : Dieu lui devait » une pareille fin.... Demandons à ce » Dieu de justice et de bonté, de » recueillir de même dans son sein, » et d'endormir aussi délicieusement » toutes les mères de famille, qui » prendront la nôtre pour modèle! »

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

